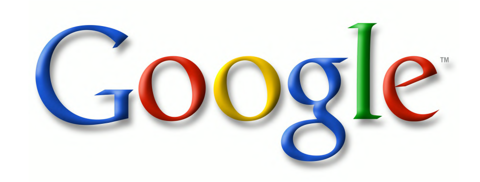


SOUVENIRS

DE

Maurice Duviquet

SOUVENIRS

DE

Maurice Duviquet

(DE CLAMECY)

VENDÉE — ARMÉE DE RÉSERVE

LA WESTPHALIE SOUS JÉROME-NAPOLÉON

1773-1814

PUBLIÉS

PAR

FRÉDÉRIC MASSON

De l'Académie française.



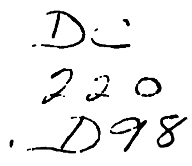
PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1905



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Quatre exemplaires sur papier du Japon.
Vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande.

Numérotés.

N° 12

INTRODUCTION

Le public a marqué quelque goût pour des mémoires comme ceux de Girault, le musicien d'état-major, de Moriolles, le précepteur des enfants du grand-duc Constantin, de d'Espinchal, le gendarme d'Ordonnance, de Plancy, le préfet de Seine-et-Marne; j'ai donc plaisir à lui faire part de mes trouvailles au cours d'une longue vie de bouquineur et de rat de papiers. Je lui offre à présent des souvenirs qui m'ont fort amusé et qui m'ont instruit. Toutefois, je n'ai point la prétention d'en établir une publication *scientifique:* vérifier les noms propres et par là reconnaître les personnages, c'est tout mon travail. Si je me permets quelques mots d'introduction, je croirais oiseux de charger de notes et de références ces pages légères. Qui les lira pour son agrément serait inutilement arrêté par elles; qui les lira par étude connaît déjà les événements et les êtres. Ce que j'ai recherché, c'est le degré de confiance qu'il faut prendre en la véracité de l'auteur. Si, sur des faits particuliers et peu connus,

sur des êtres dont les noms et les aventures sont généralement ignorés, j'acquiers la preuve que l'auteur a été bien informé, je tire conclusion en faveur du manuscrit, et je le publie tel qu'il est, sans en retrancher que les répétitions, la forme épistolaire ou des anecdotes de seconde main.

On me l'a reproché ailleurs : dans les Souvenirs de d'Espinchal, je ne m'étais point avisé qu'il fallût avertir que l'auteur, contant ses bonnes fortunes, avait galamment mis un masque aux figures et déguisé les noms. Un critique, pourtant fort avisé, s'indigna et, sans ouvrir la *Guia de Forasteros* qui l'eût renseigné, car il s'agissait surtout d'Espagnoles, prit tous les noms pour véritables et tonna contre le cynisme soldatesque qui, après avoir porté l'opprobre dans des foyers ultra-pyrénéens, les déshonorait encore devant la postérité. C'était pourtant un bon sentiment qu'avait suivi mon jeune d'Espinchal et son père s'est moins gêné.

Ici, avec la meilleure volonté du monde, l'on ne trouvera guère à s'indigner; mais n'est-ce rien d'apprendre comme, en un coin de France, il y a cent trente ans, des Français à peine bourgeois, point riches, instruits assez pourtant grâce à quelque parent dans les Ordres, comprenaient et jugeaient ce qui se passait sous leurs yeux, comme ils recevaient le contre-coup des émeutes ou des révolutions de Paris, comme ils obéissaient aux ordres reçus du centre ou comme ils s'y soustrayaient ? N'est-ce rien d'apprendre comme prenaient la vie,

dans une résidence d'un roi napoléonien, les milliers d'employés qui s'y trouvaient transportés, quel souvenir ils gardaient du tableau qui avait passé sous leurs yeux, quelle forme prenait pour leur conscience la royauté tout frais couronnée dont ils étaient les serviteurs, et de quel dévouement ils se croyaient tenus de payer leurs places?

Voici revivre, grâce à Duviquet, tout un peuple aboli. Ces flotteurs qui, sur des trains de 70 mètres de long sur 4 mètres et demi de large, ont, du milieu du XVIe siècle jusque vers la fin du XIXe, uniquement apporté le chauffage des Parisiens. On n'en voit plus guère de ces trains immenses qui, il y a cinquante ans, couvraient la Seine.

Ces longs serpents de bois qui descendent des fleuves

dont les bûches de « bois flotté » s'empilaient ensuite à l'Ile-Louviers : C'était le peuple de Clamecy et de Bethléem : Bethléem? — Ne cherchez pas en Palestine, mais en Nivernais. C'est Pantenor, un faubourg de Clamecy, qui prit le nom d'un évêché *in partibus* fondé dans le XIIIe siècle par les comtes de Nevers, pour donner asile, après la déroute des croisés, aux évêques latins de Bethléem : point de juridiction, nulle paroisse, une église, c'est assez pour évoquer les siècles.

Gens volontiers brutaux et peu maniables ces flotteurs, qui jadis, armés seulement de plastrons rembourrés, guidaient les trains par la seule force de leurs bras ! Leur métier est rude ; arrêter les

bûches qu'amènent des hautes forêts à la rivière navigable tous les ruisseaux et les cours d'eau flottables — ce qu'on nomme *le flot*; — les trier de façon qu'à la marque qui y est imprimée, chaque marchand reconnaisse son bien ; former les trains de bois, qu'on appelle encore *des flots*, en liant ensemble les bûches ; puis, les pieds et souvent les jambes trempant, diriger avec un immense aviron fixé à un pieu, ce radeau, ce ruban qui ploie à chaque vague, menace de rompre à tout vent, et se briserait à chaque pont n'était la hardiesse, la présence d'esprit, la vigueur des conducteurs. Et, sur ces trains, c'est la matelote des flotteurs, la matelote au vin rouge, à qui dans la casserole le coup d'eau-de-vie flambant donne le suprême apprêt; c'est le fût de clairet en perce qui fait à peine ses huit jours; c'est, au fil de l'eau, la maraude de rivière qui nourrit son homme, vie bruyante et sans peur, vécue dans le péril quotidien, où les coups ne comptent pas et où la mort ne compte guère.

Ensuite, se lève d'un récit familier une Vendée telle que trop peu souvent on la montra, une Vendée du côté *bleu*, où les défenseurs du trône ne sont ni des anges, ni des saints et où les pauvres diables de gardes nationaux, après avoir risqué les balles, risquent la corde. Un Stofflet très brutal et très cruel, un Bernard de Marigny loyal et bien disant; un Quetineau brave et médiocre, des mots qui sonnent juste, des aspects qu'on retient, un Thouars qu'on voit, des sensations de conscrit qui a peur, qui a

faim, qui se réjouit d'être quitte; au retour, les joies d'avoir échappé, les médiocres bombances, les bons accueils qui prouvent combien peu, hors du pays même, l'on était *blanc*, c'est du neuf, ce semble, et un neuf qui vaut d'être recueilli.

Ensuite, c'est le réquisitionnaire qui tire au flanc, s'attarde aux étapes, se blottit dans chaque tournant de route, s'embusque au premier bureau venu, point héroïque pour un sou. Aussi bien ne le lui paye-t-on pas ! C'est les stations et les attentes sur la route d'Italie pour attendre qu'on ait fini de se battre. Tout le monde soldat, cela se décrète, mais distribue-t-on l'âme avec l'uniforme, et touche-t-on, en même temps que le fusil et les cartouches, l'ardeur de vaincre et le mépris de la mort? Par cela seul, n'y eût-il que cela, l'armée est une élite. A défaut du goût qui y porte quelques-uns, enrôlés de leur plein gré, les autres ont besoin qu'on rompe leur indépendance, qu'on dompte la joie qu'ils trouvent à vivre, qu'on les contraigne à recevoir, sinon à chercher la mort ; il leur faut l'accoutumance du joug et la certitude d'être tués légalement s'ils ne risquent d'être tués militairement. Pas plus en 93 qu'un siècle avant ou après, la plupart des hommes — du moins latins — ne vont d'eux-mêmes aux coups et il faut bien des mobiles, dont le Code militaire est le plus fort, pour pousser quelques-uns à en recevoir et en donner. D'un temps de guerres, dans les armées, on raconte ceux qui se battent, et c'est la minorité, presque l'exception : on ne raconte

guère ceux qui ne se battent pas et cela est et restera la majorité, sinon la règle. Ici un combattant prétendu, qui ne se battit jamais, se raconte et il n'en prend pas de honte, pas plus qu'il n'en tire avantage : craindre pour sa peau étant le commencement et la fin de sa sagesse.

Après, des petites places, médiocres et sans avenir, un aspect de la vie des humbles en ce temps de gloires : les gloires éblouissent, mais, des humbles, il en faut et il y en a toujours. Encore celui-ci est un petit bourgeois, que ne donnerait-on pour entrer dans une vie d'ouvrier, de paysan, de tâcheron d'il y a un siècle !

Soudain, voici l'apothéose, mais c'est un feu d'artifice : un emploi presque important en Westphalie. A cet emploi rien n'a préparé; il est technique et notre homme en ignore tout, mais qu'a-t-il besoin de connaître les poudres et salpêtres pour les manufacturer et les administrer en Westphalie. On le croirait, à des moments, ironique. Que non pas ! Il est plein de sa fonction, entiché de ses droits, glorieux de son grand et de son petit uniforme ; il est aux anges quand il se fait voiturer par les chevaux de son neveu, ministre de la Guerre du royaume ; il s'ébahit aux Excellences, s'éjouit aux titres, se confond devant Sa Majesté ; il est un public admirable, mais un public qui, regardant, enregistre, se souvient et écrit. Tous les noms cités sont vrais, toutes les histoires vérifiables sont authentiques. Cela est une garantie pour les autres. Jus-

qu'ici, nul témoignage sur la royauté de Jérôme : on n'a que des documents officiels ou des récits de seconde main ; c'est ici le premier récit de témoin oculaire, et il est véridique.

Quoi encore? L'invasion! Ici l'on pourra contrôler Duviquet par les mémoires du général Allix qu'on publiera quelque jour. Ce n'est d'ailleurs pas une histoire qu'écrit Duviquet, il conte ce qu'il a vu et fait, mais cela vaut la peine qu'on écoute. Allix est un personnage surprenant; non certes qu'il inspire à tout le monde l'admiration qu'éprouve un de ses récents biographes, mais, à part qu'il fut un délirant avec le double délire des grandeurs et de la persécution, il avait, à des jours, dans le militaire, des idées et, presque toujours, du coup d'œil et du courage. Seulement, comme la plupart de ses camarades, il est diffus, verbeux et long à ne pas croire : cela est malheureux, car on trouve bien des choses dans ses volumineux mémoires.

Ici du moins le récit est bref et il y gagne. Mais je n'ai point dit encore quel en fut l'auteur, ce Maurice Duviquet.

Il y eut un Duviquet presque célèbre : ce n'est point celui-ci. C'est son frère. Ce frère, Pierre Duviquet, dont Maurice fut longtemps l'humble satellite et dont il reste l'admirateur empressé, fut en 1788, docteur agrégé à l'Université de Paris ; en 1789, avocat à Clamecy ; en 1791, membre du Directoire du département de la Nièvre ; en 1793, secrétaire de la commission de surveillance organisée

par Fouché à Ville-Affranchie ; en 1794, accusateur public près l'armée des Alpes; en 1796, secrétaire général du ministère de la Police, puis du ministère de la Justice; en 1797, représentant de la Nièvre aux Cinq-Cents; en 1800, commissaire du gouvernement près le tribunal de Clamecy; en 1809, professeur au Lycée Napoléon; on dit même entre temps abbé, avoué et avocat près le tribunal de Cassation. En ces emplois fort divers, malgré qu'il eût été le protégé du duc d'Otrante et qu'il eût joué parfois, dit-on, de ces rôles de délateur, et de pourvoyeur du bourreau qu'on pourrait croire inoubliables, Pierre Duviquet a si rapidement passé qu'il n'a laissé presque nulle trace. Il eût certainement pu faire beaucoup plus de mal qu'il n'en fit et certainement il fit du bien aux siens. Mais, à la Restauration, ce volage Duviquet se fixa pour jamais. Le 14 mai 1814, il entra au *Journal des Débats*, et il n'en sortit qu'en 1831. Il était appelé, ce sous-proconsul — et on aimerait savoir par qui — à prendre la succession de Geoffroy; il devint bientôt l'homme nécessaire, le rédacteur à tout faire, celui qui traite indifféremment du théâtre, de la musique, de la politique, des arts, de la littérature ; il fut l'anonyme qui remplit le journal, il en fut l'âme, d'autant que comme âme, il était invisible. Ce pourquoi dans le gros *Livre du Centenaire du Journal des Débats*, il est à peine nommé, et encore écrit-on son nom Duvicquet ! Penser que dix-sept années durant, de 1814 à 1831, il fit aux

Débats ce métier de cheval au manège, qu'il fut agréable aux rois, redoutable aux ministres, qu'il brandit la férule et donna les verges, qu'on le trouva selon les jours, dix-sept années durant, caustique, éloquent, inspiré, renseigné sur tout et sur chacun, qu'il fut tout cela ensemble comme une rédaction entière et que, après soixante-dix ans, les historiens du Journal ignorent jusqu'à son nom ! Pourtant il toucha à la gloire, celle qui dure une matinée, jusqu'à ce qu'on jette au panier la feuille de la veille. Il fut un royaliste d'une admirable ferveur, un royaliste intransigeant et lyrique, auquel nul ne s'avisa — et c'est dommage — de rappeler Ville-Affranchie, Fouché et la Police !

Son frère, Étienne-Maurice, qui est mort à Clamecy le 6 juillet 1849, où il était né le 22 septembre 1773, s'est raconté dans ses souvenirs : Sa vie, sauf durant ces années où l'imprévu des événements l'avait momentanément sorti de son coin de Nivernais, s'y est écoulée toute et même sans lui, n'eût pas eu d'histoire. Il fut un petit bourgeois tranquille, devenu un peu hâbleur, auquel l'exemple contagieux de son frère, passé grand homme de lettres, donna la manie des écritures. En dehors des souvenirs personnels que je publie et qu'un heureux hasard a mis entre mes mains voici quelque vingt ans, Maurice Duviquet avait recueilli sur sa ville natale des notes historiques dont il eut soin, dès 1841, de déposer un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de la mairie ; il a laissé, dit-on, mais dissé-

miné en diverses mains « un journal, continué pendant de longues années, de tout ce qui, à ses yeux, avait paru mériter d'être noté et conservé parmi les faits divers accomplis de son temps sur le même terrain de son pays natal » ; cela est trop Clamecigeois pour que je l'aille chercher.

F. M.

SOUVENIRS

DE

MAURICE DUVIQUET

I

MES PREMIÈRES ANNÉES

Je suis né à Clamecy, le 22 septembre 1773, de Jacques-Pierre Duviquet, ancien directeur de la Poste aux lettres et d'Anna Bossu, fille de François Bossu, président du Grenier à sel de cette ville.

Mon père est né à Dieppe, en 1734, de Jacques Duviquet et de Jeanne Blanquet.

Avant la Guerre de Sept ans, le commerce de mon grand-père, qui consistait en la pêche du hareng, était très florissant. Il avait toujours en mer cinq à six bateaux occupés, dans la saison, à cette pêche. En 1756 et 1757, les Anglais désolaient nos côtes; ces années furent funestes à sa maison; il en perdit trois et, l'année suivante, il perdit le reste.

Chaque bateau monté et équipé revenait à plus de 15.000 francs; mon grand-père se trouvait trop âgé pour pouvoir relever ses affaires; et puis la paix ne fut signée qu'en 1763. Tout le commerce des côtes fut ruiné.

Mon père avait sept frères et une sœur; comme l'aîné de la famille, il devait tout avoir, lui seul n'avait point appris d'état. Ses frères étaient, les uns dans le commerce, les autres dans la marine, un dans l'église et un dans le militaire. Ce dernier, dans la guerre de Corse, sauva une jeune religieuse, dont le couvent était saccagé par ses soldats (il était capitaine). Elle se nommait Ramolino, et était cousine de Mme Letizia, mère de l'Empereur. Il l'épousa. Elle survécut à mon oncle, et obtint, de sa royale parente, une pension de 1.500 francs dont elle jouit toute sa vie (morte à Dieppe).

Appelé par son frère Louis, principal du Collège de Clamecy, du temps des mathématiciens, mon père vint prendre la place d'économe de la maison : il s'y maria ensuite, et s'y fixa pour toujours.

Mes premières années se sont passées sous les yeux d'une tendre mère, qui ne me voyait jamais assez. En me portant dans son sein, elle avait cru, sur certains indices, avoir un enfant de son sexe. Le ciel trompa son espoir, et croyant le tromper à son tour elle voulut m'élever comme une fille. Cependant il fallut me mettre en nourrice. Ma première nourrice devint enceinte ; on s'en aperçut, il fallut me retirer de ses mains ; on me mit à la campagne ; même contre-temps m'y attendait. Ma mère vint me chercher, c'était au commencement de l'année 1774, époque de la mort de Louis XV. Mon père, qui arrivait de Paris, et qui avait pris le deuil du roi

défunt, suivant l'usage d'alors, vint au-devant de nous. Du plus loin que ma bonne mère l'aperçut dans ce lugubre équipage, elle crut que dans la courte absence qu'elle venait de faire, un de ses grands-parents, au moins, avait cessé de vivre : un tremblement subit la prit et il ne fallut rien moins que l'annonce du décès de Sa Majesté pour la rassurer ; je ne dirai pas pour la consoler, car, dans ces heureux temps, la mort d'un roi était pleurée comme celle d'un père. Cependant cette bonne et excellente mère pardonnait difficilement à Louis *le bien-aimé* ses nombreuses infidélités envers sa femme, la bonne Marie Leczinska. Ma mère était sévère sur l'article des mœurs et disait que, plus on était élevé en dignité, plus on était obligé de donner de bons exemples. Maxime fort juste, mais ordinairement assez mal suivie dans cette classe.

Le mauvais lait que j'avais tété avait fait que je m'étais élevé fort délicatement et que j'eus plusieurs maladies assez sérieuses dans mon enfance, et qui furent compliquées par suite de différentes peurs, ce qui, à mon âge, pouvait avoir des suites fâcheuses.

Les deux premières furent occasionnées, l'une, par un chien de M. de Bulcy et l'autre par M. de Bulcy lui-même, et voici comment : Un jour que j'étais sur le seuil de notre porte à manger une tartine de pain et de fromage, l'animal en question passe, flaire ma tartine, revient sur ses pas pour me l'arracher. J'avais quatre à cinq ans. Aussi leste que lui, je lève vivement la main pour éviter le rapt, et

la bête, affamée comme à son ordinaire, ne rencontrant que la peau de ma poitrine, la happe et y laisse, en se sauvant à mes cris et à ceux des voisins, l'empreinte de ses dents et la douleur qui me les arrachait. Mon père voulait, dans sa colère de père, tuer le chien et son maître, heureusement que j'avais eu plus de peur que de mal.

L'année d'ensuite, ce même maître, chasseur déterminé et assez maladroit, nettoyait son fusil sur son balcon; ce fusil était chargé, le coup part, et la bourre vient roussir, en passant, mes cheveux, et de plus me renverser. On me relève dans des convulsions horribles. Ma pauvre mère, qui avait entendu le coup de fusil et les cris des voisins, était vivement accourue, et, en me voyant apporter sur les bras de l'un d'eux, me crut mort. Elle-même fut bientôt dans l'état où elle pensait que j'étais moi-même. Cependant, on nous fit prendre à l'un et à l'autre quelques gouttes de je ne sais quoi, et bientôt nous revînmes à la vie.

Heureusement, pour M. de Bulcy que, cette fois, mon père était absent. Je ne sais pas sans cela ce qui serait arrivé. A son retour, on lui cacha avec soin le second événement, et il ne le sut que bien longtemps après. Ce bon M. de Bulcy n'aurait pas été de force ; il était si petit, si mince ! tandis qu'au contraire mon père était grand et fort ; et puis le bon droit était de son côté. Comment un chasseur habitué, ou au moins qui devait l'être, à manier une arme, et la sienne surtout, ne sait-il pas si elle est

chargée ou non et vient-il, au milieu d'une rue populeuse se placer sur un balcon[1] au rez-de-chaussée, pour en faire jouer les batteries et aussi maladroitement encore? Cela se conçoit assez difficilement.

Laïus est mort : laissons en paix sa cendre.

Quant à ma troisième peur, elle fut plus sérieuse que ces deux-ci. La voici :

Un soir d'hiver (1782) que j'étais à me chauffer au feu de la cuisine, avec un de mes camarades d'enfance, mon plus proche voisin, et que nous nous racontions des histoires de revenants des plus noires, nous entendons tout à coup un bruit sourd, et comme une voix sépulcrale prononcer ces mots : *Tremblez, enfants du démon, voici votre dernière heure !* Nous avions huit à neuf ans au plus. Ce bruit, cette voix firent sur nous, pauvres enfants que nous étions, un tel effet que la foudre, tombant à nos pieds, n'aurait pas jeté dans nos âmes une plus grande perturbation. Nous nous levons donc spontanément pour fuir dans la chambre voisine. Pour cela, il fallait traverser un corridor noir et étroit, et rembruni encore par la tombée de la nuit. C'est à qui passera le premier. Nous nous colletons, nous nous prenons corps à corps, nous roulons bientôt l'un sur l'autre. Le bruit que nous faisons

[1] La maison de Bulcy était où est aujourd'hui le café Rousseau-Dupuis; elle avait un balcon qui avançait sur la rue, de cinq à six pieds au moins.

dans cette lutte attire ma mère à notre secours et d'autres personnes qui étaient près d'elle. On nous sépare, non sans peine ; notre délire était complet. Quand nous eûmes repris nos sens, on voulut savoir la cause de cette grande terreur. Nous ne pûmes que raconter ce que nous avions entendu. Alors on fut à peu près au courant de notre mésaventure. Une des fenêtres de la cuisine donnait sur une petite rue derrière. Quelque mauvais plaisant nous ayant aperçus sans doute, et ayant entendu peut-être quelques mots de notre effrayante conversation, aura voulu y ajouter en frappant un gros coup à cette fenêtre et surtout par ces paroles si imprudemment prononcées.

On se moqua un peu de nous, tout en blâmant sévèrement pourtant celui qui avait cherché à effrayer deux pauvres enfants, assez disposés à leur âge à s'impressionner facilement.

Cet événement n'eut pas toutes les suites fâcheuses qu'il pouvait avoir. Pour moi, il m'a laissé une certaine oppression ou courte haleine, dont je me ressens encore. Mon camarade mourut fort jeune des suites d'une affection de poitrine, mais j'ignore si l'incident que je viens de rapporter peut y avoir contribué.

A treize ou quatorze ans, je fus envoyé chez mon oncle Louis, qui venait de quitter sa jolie cure de Courcelles[1] pour prendre celle de Oudan; séjour

[1] Précédemment, il avait quitté le *principalat* du collège pour accepter cette cure comme retraite.

bien triste, en comparaison de l'autre. J'y versai bien des larmes avant de m'habituer aux bois et aux montagnes pelées dont le pauvre village est environné.

J'avais un compagnon d'étude nommé Thoulet, assez digne de son nom, plus âgé que moi d'un an ou deux. Il m'avait pris en assez grande affection. On nous sépara bientôt, sans que j'en fusse fort fâché, et je me trouvai seul au presbytère avec mon rudiment et ma grammaire.

J'étais chargé, conjointement avec un jeune garçon du village du :

Service de l'autel
« Nous présentions au prêtre... ou l'encens ou le sel. »

La veille des grandes fêtes, nous parions les saints et leur chapelle de fleurs et de verdure; nous chantions des cantiques de la composition du cher oncle, qui nous réjouissaient fort; nous exorcisions les orages. Alors, le bedeau ouvrait les grandes portes de l'église, et M. le curé, entouré de ses enfants de chœur et des fidèles les plus aguerris, se rendait sur le perron, et là, le goupillon d'une main et la croix de l'autre, il parlait latin aux vents, aux nuées à la foudre enfin. Il y a apparence que ni les uns ni les autres n'entendaient guère cette langue, car l'orage n'en roulait pas moins et ne s'arrêtait que lorsque le fluide électrique était au bout de ses pelotons.

Je me rappelle d'un exorcisme que nous fîmes

comme çà à onze heures du soir; le ciel était en feu; la pluie tomba ensuite par torrents. L'église et le presbytère étaient inondés. Deux voyageurs, égarés dans les bois, vinrent demander l'hospitalité à la maison curiale, comme nous étions occupés à vider l'eau des chambres que l'orage nous avait amenée, c'était M. Paillard, arpenteur, et son second. Ils étaient mouillés jusqu'aux os. On fit un bon feu, une bonne omelette ; ils mouraient de faim. Le vin était bon ; le lit des hôtes large et commode ; ils dormirent comme des bienheureux. Le lendemain, ils se remirent en route en bénissant le bon pasteur de sa bonne hospitalité.

De temps en temps, nous avions des voyageurs attardés ou égarés qui venaient demander un gîte. Mon oncle était aussi honorable que généreux, et recevait bien tous ceux qui se présentaient.

La vie de presbytère n'amusait guère plus que moi le cher oncle, à ce qu'il paraît; il la quitta pour venir prendre place parmi les chanoines de la petite collégiale de Sainte-Eugénie de Varzy. Je fus compris dans le déménagement de la cure et j'entrai au collège de cette ville pour y achever mes études.

J'avais quinze ans et demi environ. J'y restai jusqu'à dix-sept ans, époque de mon retour à Clamecy, c'est-à-dire en 1789. La première révolution venait d'éclater.

II

LES BRIGANDS ET L'ÉMEUTE POUR RIRE (1790-1791)

La Révolution marchait à grands pas. Après la prise de la cocarde nationale, que chacun s'empressa d'arborer, l'événement le plus marquant pour notre ville fut l'annonce de ces brigands prétendus qui inondaient les campagnes de toute la France. On les voyait partout; et cependant ils n'étaient nulle part. Ce coup si habilement monté par Mirabeau, dit-on, avait pour but d'armer en même temps et pour ainsi dire à la même heure, tous les Français. Jamais but ne fut plus promptement et plus sûrement atteint.

Il me semble encore voir d'ici le maître de danse Guenot arrivant de Coulanges, où il allait certains jours de la semaine donner ses légères et futiles leçons, suant, hors d'haleine, montant la petite rue de la Monnaie, courant après M. Delavau, subdélégué, juge de police, qui exerçait alors ses fonctions au marché de cette ville. C'était un mercredi. Guenot était chargé d'une lettre du bailly de Coulanges qui annonçait l'approche de ces terribles

brigands qui mettaient, disait-il, tout à feu et à sang dans sa juridiction. M. le subdélégué donna lecture, en plein marché, de la terrible missive. Une heure après, tout Clamecy était en armes. Ceux qui n'en avaient pas en fabriquaient à leur guise. J'en avais une de ma façon que j'avais fait disposer à la hâte par le père Boussard, maréchal; c'était une baïonnette emmanchée dans une espèce de massue ou bûche de bois de bouleau contournée par le bras, en forme de vis naturelle.

Je ne fus pas le seul en France qui eut cette idée. J'ai lu dernièrement dans la *Gazette des Tribunaux* que, dans les effets volés chez un ancien vainqueur de la Bastille, une arme absolument semblable à la mienne fut trouvée en possession du voleur, ce qui ne contribua pas peu à prouver sa culpabilité.

Mais revenons à nos brigands.

Chacun, armé comme il l'avait pu, se tint prêt à les recevoir et à les traiter suivant leurs mérites. Dans la ville, toutes les boutiques se fermaient avec grand fracas. Des jeunes gens, montés sur les premiers chevaux qu'ils avaient pu se procurer, allaient à la découverte. Plusieurs étaient revenus en toute hâte, disant qu'ils avaient vu des malheureuses femmes que les brigands avaient mutilées — et une entre autres qui avait le poignet coupé; — qu'ils brûlaient partout les blés sur pied, et incendiaient aussi les villages, enfin que c'était une désolation générale.

La terreur était partout; partout on redoublait de peur et de vigilance. On avait placé des sentinelles à toutes les avenues de la ville; j'étais posté, avec ma redoutable massue, à celle du marché; des patrouilles parcouraient les environs. Tout le monde disait *qu'on disait* les avoir vus.

La nuit vint sans apporter de nouvelles positives, mais les terreurs n'en étaient pas moins vives; mêmes incertitudes le lendemain et les jours suivants. On commença cependant à se rassurer un peu; bientôt, on n'en parla plus que pour rire de la mystification dont chacun avait eu sa part. L'essentiel était obtenu, c'est tout ce que demandaient ses auteurs. Six millions de Français étaient armés et prêts à faire face à l'étranger à qui il prendrait fantaisie de vouloir venir mettre le nez dans nos affaires.

Ces affaires si belles, si étonnantes parfois, n'étaient pas toujours sereines et bénignes; mais, dit la *sagesse des nations* : il n'est pas de roses sans épines, il n'est pas de beaux jours sans nuages. Nous eûmes aussi nos épines et nos nuages, ou, pour parler sans métaphore, nos émeutes et autre chose pis encore; je ne parlerai que des premières; quant aux autres événements, j'étais heureusement aux frontières lorsqu'ils vinrent épouvanter notre malheureuse cité, et je n'y pris aucune part directe, si ce n'est celle de la douleur que j'éprouvai en apprenant nos malheurs.

Avant de raconter les dangers que j'ai courus

dans l'émeute du 27 mars 1791, il faut que j'en conte une assez plaisante de ma façon, ou à peu près, émeute pour rire, cela s'entend.

Je m'étais enrôlé un des premiers pour aller à l'armée, ma bonne mère avait tant fait de démarches pour me faire rayer du contrôle qu'elle y était parvenue. Deux fois j'avais voulu prendre du service et deux fois je m'étais vu repousser, attendu ma trop grande jeunesse; j'avais alors dix-sept ans et demi.

Quand je vis que je ne pouvais me faire jour dans l'armée, je tournai mes regards vers les administrations civiles. J'eus l'honneur d'être admis dans les bureaux du district de Clamecy. Nous avions pour chef, à titre de secrétaire, M. Milletot, fils de l'avocat de ce nom, depuis greffier en chef du tribunal de première instance de Clamecy; M. Pavée pour sous-chef; et pour collègue, j'avais l'illustre Boulu, et je ne sais plus quel autre jeune homme des environs. Puisqu'il s'agit de quelque chose de plaisant, d'un tour joué à quelqu'un de nous, on devinera facilement que ce quelqu'un n'est autre que Boulu, aujourd'hui avocat pur et simple, et alors simple commis ou plutôt commis simple et très simple comme on va le voir.

Nos flotteurs, assez bons diables quand on leur accorde ce qu'ils demandent, étaient, un certain jour, en réclamation auprès du commis général des marchands de bois (M. Peigné) pour un petit flôt destiné pour Coulanges qu'ils voulaient arrêter sur

Clamecy ; ils menaçaient de faire tapage si on ne se rendait point à leurs désirs. L'affaire s'arrangea, je ne sais plus comment, mais nous profitâmes du peu de bruit qu'elle avait occasionné pour amener notre dupe sur le terrain que nous avions choisi. On parlait de ce petit différend dans le bureau, et notre homme dit : « *Si j'étais maire de la ville, j'en ferais fourrer une demi-douzaine en prison afin de leur apprendre à se conformer aux ordres de ceux qui les payent.* »

Ces paroles sensées, loin d'attirer notre censure, devaient au contraire mériter à leur auteur notre approbation ; il est vrai que celui qui les avait prononcées dans une sainte indignation, prêta si facilement le flanc à nos premières plaisanteries que nous nous vîmes entraînés, presque malgré nous, à les continuer.

M. Pavée lui dit très sérieusement, au moins en apparence, le lendemain : « Mon cher Boulu, je ne sais comment on a su en Béthléem le propos que vous avez tenu hier sur le compte des flotteurs, mais il n'en est pas moins certain qu'on assure qu'ils vous cherchent pour vous faire un fort mauvais parti. En effet, ce propos est très imprudent dans un temps comme celui-ci et où ces gens réclament contre une mesure contraire à leur intérêt. »

Boulu, très effrayé, répond : « Vous croyez? Cependant je n'ai pas eu l'intention de leur nuire. » — « Comment, reprend M. Pavée, ce n'est pas

leur nuire que de les fourrer en prison quand ils ont besoin de travailler pour nourrir leurs femmes et leurs enfants ? Il y en a à Paris que l'on a *lanternés* qui n'avaient pas dit la centième partie de ce que vous avez dit contre eux. »

Chacun de nous ajouta son mot, voyant la frayeur croissante par degré du pauvre diable : — « Il n'est guère prudent à toi, mon cher, lui dis-je à mon tour, de paraître dans les rues en ce moment où l'exaspération de ces gens est à son comble. » Puis, tournant la vue vers la croisée et feignant d'en apercevoir un grand nombre armés de leurs crocs, j'ajoutai : « Ils te cherchent peut-être, en ce moment, car ils m'ont l'air fort animés en regardant par ici. » M. Pavée feignit de les voir aussi et dit : « Pardieu ! je crois que les voici. »

La peur ne réfléchit pas. Au lieu de s'assurer par lui-même si nous disions vrai, Boulu se lève tout effaré et comme ayant déjà la tête perdue, nous dit : « Mes amis, mes chers amis, cachez-moi quelque part, je vous en prie ! »

Il y avait, à cette époque, une petite chapelle où l'on disait autrefois la messe aux prisonniers, servant alors de débarras et qui fait aujourd'hui le cabinet de M. le maire. L'idée nous vint de lui donner cet étroit réduit pour refuge ; nous y conduisons le patient en l'entourant comme pour lui faire un rempart de nos corps, l'assurant qu'il peut y être tranquille et que nous ne l'abandonnerons pas dans le danger. Cette pauvre chapelle était

encombrée de toutes sortes de vieilles boiseries, ferrailles, etc. La porte n'en fut pas plutôt ouverte que Boulu s'y précipita comme en un port assuré, en se nichant soudain derrière un tas de planches appuyées contre le mur qui laissait entre ce mur et ces planches un espace si étroit qu'à peine un enfant eût pu y trouver place. En nous en allant, nous fermâmes la porte sur lui, renouvelant l'assurance de ne point l'abandonner, et lui recommandant, sur toute chose, de ne faire aucun bruit, ni de bouger dans la crainte de se découvrir à ses ennemis.

Nous le laissâmes en paix vingt minutes environ. Puis, l'un de nous vint frapper discrètement à sa porte pour lui dire, bien bas, que la place était pleine de flotteurs paraissant fort mal disposés, et qu'il eût à se bien cacher.

Après quelques instants d'écoulés, nous revînmes tous à cette même porte en grossissant nos voix et en traînant à terre les pincettes du poêle, pour lui faire croire que c'était un cliquetis de sabres, tout en criant : « *Où est-il ce Jean f... qui veut qu'on nous mette en prison... Il nous le faut mort ou vif...* — Reprenant, comme Scapin qui tenait Géronte dans son sac, nos voix naturelles, nous disions : « Mes amis, vous vous trompez, il n'est point ici, vous pouvez nous croire... »

Après avoir fait encore tout le tapage possible, nous le laissions respirer un peu ; mais, de temps à autre, nous revenions à la charge afin de le tenir

toujours en haleine et lui ôter tout moyen de réflexion.

Tantôt, nous jetions dans sa croisée des grains de sable pour lui faire croire, comme il nous l'a avoué depuis, que c'étaient des grosses pierres qui ébranlaient toute la chapelle et pensant qu'on voulait le lapider.

Tantôt, nous frappions à sa porte en jurant et en criant, comme si on voulait l'enfoncer à coups de bélier, au moins il le croyait ainsi, toujours d'après son propre aveu.

Dire qu'il est resté pendant plus de cinq heures dans ces transes qui se renouvelaient de quart d'heure en quart d'heure, ce n'est pas trop dire. Aussi, pensâmes-nous devoir mettre fin à ce cruel badinage ; mais, pour cela, il fallait frapper un grand coup, et finir comme on avait commencé.

Il fut donc résolu qu'on lui annoncerait une nouvelle et prochaine attaque de la part de ses terribles ennemis, mais que, pour éviter de tomber en leurs mains, nous le ferions échapper sans qu'il en fût aperçu. Nous nous armons de pelles et de pincettes comme la première fois, encore changeant nos voix et frappant à la porte, comme pour l'enfoncer, nous entrons en criant : « *Point de quartier ! Point de quartier ! Il faut en finir une bonne fois pour toutes.* » Alors, l'apercevant dans son petit coin dont il n'avait pas bougé de la journée, je lui fais signe de ne rien dire, et de me suivre; je le prends par la main vivement, et l'entraîne dehors. Il me suit en

tremblant de tous ses membres, mais il n'a pas plutôt franchi le seuil de cette porte qu'il retire machinalement sa main de la mienne, et que le voilà courant de toutes ses forces sans trop savoir où le hasard conduira ses pas. C'est droit à la salle des délibérations des membres du district, en ce moment réunis, qu'il se dirige. Il entre brusquement dans cette pièce, renverse un des administrateurs qui se trouve sur son passage, lève un coin du tapis vert qui recouvre la table autour de laquelle ils délibèrent, en s'écriant : « Ah! Messieurs, sauvez-moi la vie! Les flotteurs!... Les flotteurs!!... »

Le vénérable aréopage stupéfait ne sait d'abord que penser de ce qu'il voit et entend. Cependant M. le procureur syndic se remettant le premier, dit, en soulevant un peu le tapis : « Monsieur Boulu, sortez de là-dessous, vous n'avez rien à craindre; vous êtes ici sous la sauvegarde de la loi. »

A ces paroles rassurantes, notre pauvre victime, comme l'Orgon du *Tartufe*, mais dans une autre occasion, sort la tête et demande *s'ils sont partis?* Ces messieurs, qui ne comprennent rien à cette question, mais qui, nous voyant pouffer de rire à quelques pas de là, se doutent bientôt qu'il y a quelque mystification sur jeu. Alors, on interpelle M. le sous-chef, qui explique en deux mots l'affaire. Ces messieurs ne savaient pas trop s'ils devaient rire ou se fâcher. Cependant, prenant un juste milieu, le président nous fit une petite mercuriale,

qu'il ne put achever sans laisser échapper un tain sourire qui nous rassura tous.

Quant au pauvre diable que nous avions si cr lement tourmenté, il nous pardonna de bon c et nous avoua, le plus ingénument du monde, n'avait jamais eu aussi peur de sa vie ; qu'il a cru entendre le cliquetis de tous les crocs des teurs (les pelles et pincettes) et qu'on aurait dit en était entré dans la chapelle deux ou trois c au moins (elle n'en n'aurait pas contenu vingt-ci

Cette petite émeute, comme on voit, n'eut d'a résultat que la mystification trop cruellement longée peut-être, dont je viens de faire le véridi récit.

Celle qui la suivit d'assez près, je veux parle celle du 27 mars 1791, ne fut que trop sérieuse.

III

L'ÉMEUTE DU 27 MARS 1791

Cette terrible date, que nul de mes concitoyens n'a sans doute pas plus oubliée que moi, rappellera longtemps ce jour néfaste de l'histoire de notre cité.

La cause de celle-ci fut une demande d'augmentation de prix pour la mise en état des bois. On ne pouvait sans compromettre gravement les intérêts des marchands leur accorder cette augmentation.

M. Ledoux, l'un de ces marchands, était soupçonné par les gens des rivières d'avoir influencé la décision du commis général dans cette circonstance. Les émeutiers tournèrent donc leur première colère contre ces deux citoyens. Pour s'y soustraire, M. Peigné fut fort heureux de trouver un refuge dans un des cachots de la prison et M. Ledoux dans un des coins de l'évêché, alors occupé par son gendre M. Denoue.

Les flotteurs, furieux de voir ainsi leur échapper leurs victimes, se portèrent sur la maison Ledoux et commencèrent par en démolir le balcon.

Les autorités de la ville se réunirent en toute hâte

pour aviser aux moyens de porter secours à la maison attaquée. La force armée fut requise ; la garde nationale appelée au son de la générale, qui battit par toute la ville. Cinquante hommes de cette garde seulement répondirent à l'appel. Mon père et moi étions de ce nombre. Le point de réunion était la mairie qui alors avait son siège au nouveau collège, aujourd'hui occupé par la sous-préfecture. Il était neuf à dix heures du matin.

Les flotteurs qui, dès la veille, à la suite de certains discours, avaient arrêté, dans leur sagesse, qu'ils devaient se révolter, avaient, dans la nuit, envoyé des émissaires dans les communes voisines pour appeler à leur secours des gens de rivière, leurs consorts. En entendant battre la générale, de nouveaux courriers avaient été expédiés pour presser l'arrivée de ceux-ci.

Pour nous, à notre poste, nous attendions que notre nombre augmentât pour marcher contre les démolisseurs ; mais nous attendions en vain. Pendant ce temps les communes voisines arrivaient en masse. Vers deux heures de l'après-midi, ils se trouvèrent réunis plus de 2.000, tous armés de leurs crocs.

Ils vinrent pour assiéger l'hôtel de ville ; incapables de résister à un pareil nombre, chacun de nous attendit l'événement comme il l'entendit. Les uns passèrent le biez du moulin de la rue Basse et eurent à essuyer dans la traversée plusieurs coups de fusil qui, heureusement, n'atteignirent personne ; d'autres sautèrent par des fenêtres de plus de quinze

pieds d'élévation. M. Guillerand, ancien maître d'école, sauta par l'une d'elles dans la cour du vieux collège ; le jeune Rousseau le suivit : le maître ni l'enfant ne se firent aucun mal.

Un des officiers municipaux, M. Giraudat, décoré de son écharpe, sortit de la mairie pour haranguer les factieux et tâcher de les rappeler à de meilleurs sentiments ; sa voix fut méconnue, on l'injuria ; on fit pis encore, un de ces furieux lui porta un coup de baïonnette dans le côté, et son écharpe fut teinte de son sang.

Le mien devait aussi couler dans cette fatale journée. Ma bonne et excellente mère, rassurée sur le compte de mon père, qui venait de rentrer chez lui sain et sauf, s'était échappée et était venue à la recherche de son cher enfant. Que ne peuvent l'instinct et le courage d'une mère! Elle m'avait trouvé dans la chambre d'un des pensionnaires du collège, mon ami, où j'attendais l'issue de cette échauffourée.

Ma mère avait traversé cette masse d'hommes armés sans sourciller (elle qui avait peur d'une souris) et, dans le nombre des furieux, en ayant reconnu un pour un ancien serviteur de la maison de son père, nommé Labranche, elle n'avait point eu de peine à le déterminer à me prendre sous sa protection. Ils vinrent me chercher, et, me prenant sous le bras, ma mère d'un côté et Labranche de l'autre, nous nous mettons en marche pour traverser l'étroite cour du collège, alors remplie de bêtes féroces qui semblaient attendre là leurs proies. Je

n'ai pas plutôt le pied sur le perron qu'ils se séparent en deux comme pour me laisser le passage libre. Mais alors, l'un d'eux, le nommé Joussier des Iles, me prend par les cheveux en disant : « En voilà encore un de ces f... bourgeois, tapez dessus !... ferme !... » La branche sur laquelle je comptais était peu solide, car elle me manqua au moment où j'avais le plus besoin d'elle. Il ne me resta plus que ma pauvre mère pour soutien. Si celui-là n'était pas aussi fort que l'autre, il était du moins plus dévoué. Deux ou trois cents crocs me tombèrent ensemble sur la tête que j'avais nue.

Devinez-vous ce que faisait alors cette femme qui ne m'avait pas quitté et marchait à mes côtés?... Non vous ne devinez pas?... Il faut vous le dire : Cette femme élevait ses deux bras au-dessus de ma tête pour la garantir des atteintes de tous ces crocs meurtriers qui l'attaquaient à la fois. Heureusement que leurs longs manches, en retombant les uns sur les autres, formèrent une voûte solide sous laquelle le fils et la mère se trouvaient alors passablement abrités. Oh ! sublime dévouement ! je n'y pense jamais sans remercier le ciel de m'avoir donné une telle mère !

Cependant je n'étais pas au bout de mes peines. Un danger plus réel encore m'attendait à la grande porte de la rue. Sorti de dessous ma voûte de crocs sans la moindre égratignure, je reçus, en franchissant le seuil de cette porte fatale, un si terrible coup de bûche sur cette pauvre tête toujours expo-

sée et jusque-là invulnérable, que je crus dans le moment que le ciel s'écroulait. Deux braves flotteurs, les nommés Réty dit *Mille écus* et le petit Poulain, m'attendaient à cette porte de malheur. Malgré ce coup terrible, je me mis à courir de toutes mes forces à travers les rues basses de l'Hôpital et de Tourlourdeau, et ne m'arrêtai qu'à la porte du père Fauteau-Fontaine, boulanger, où j'entrai rapidement et montai un escalier qui se trouvait devant moi. J'arrivai, presque sans m'en apercevoir, sur les toits des maisons voisines. Mes deux hommes m'avaient pourchassé assez loin ; mais, plus leste qu'eux et tout blessé que j'étais, je les avais devancés de beaucoup et de manière qu'ils m'avaient perdu de vue. Cependant, une vieille fille, la fille Pellé, dite Champeaux, qui, de chez elle, m'avait vu entrer, leur faisait signe d'approcher en leur montrant l'endroit où ils me trouveraient. Une jeune fille aurait été plus indulgente et plus humaine. Soit que ceux qui me pourchassaient fussent bien aises de rejoindre leurs camarades et de voler à de nouveaux exploits, soit tout autre motif, ils me laissèrent. On sait qu'en général les flotteurs ne sont entreprenants et hardis que lorsqu'ils sont en nombre. Pris séparément, ils sont, pour la plupart, d'assez bonnes gens.

Réty et Poulain s'en furent donc retrouver leurs bandes.

Pour moi, appuyé contre un des deux toits entre lesquels je m'étais arrêté, je portai la main à mon

front croyant essuyer la sueur qui en découlait; j
la retirai pleine de sang.

La mère Fauteau, qui m'avait vu monter, accou
rut pour m'offrir ses services et savoir ce doi
j'avais besoin, je ne lui demandai que de l'eau; ell
m'en apporta; je me lavai la figure et la tête
reconnus que le coup de bûche y avait fait une larg
ouverture sur le côté droit. Quand je pensai que l
rue pouvait être libre, je quittai ma cache, et, m
glissant d'allée en allée pour regagner notre mai
son et éviter la rencontre de quelques-uns d
nos braves adversaires, j'arrivai ainsi chez nous
Ma bonne mère, qui m'avait cherché partou
venait d'y arriver elle-même dans une inquiétud
facile à concevoir. « Grâce au ciel, dit-elle en m
voyant entrer, il nous est enfin rendu! » Puis
s'apercevant que j'étais blessé, elle ne perdit poin
la tête et courut vite chercher ce qu'il falla
pour me panser. On envoya ensuite chercher l
chirurgien de la maison, M. Arnould, qui me f
mettre au lit, et procéda après à une large saigné
à la suite de laquelle j'éprouvai un grand soula
gement.

Pendant tout le reste de la journée, la ville reten
tit de grands bruits de tambour et de cris de victoir
de nos vainqueurs. Le lendemain, ils firent chante
par l'aumônier de la garde nationale une grand
messe d'actions de grâces en l'honneur de leu
triomphe; et la journée fut terminée par force liba
tions et réjouissances de toute espèce.

Ces jours de bonheur et de gloire furent de courte durée.

Les gardes nationales d'Auxerre et des environs arrivèrent en toute hâte pour faire cesser ce désordre, un détachement de cavalerie Royal-Navarre, entra dans nos murs deux jours après, au grand trot et sabre au poing, comme dans une ville prise d'assaut. Alors, les vainqueurs, devenus les vaincus, se sauvèrent à toutes jambes dans les bois où ils errèrent longtemps. Un certain nombre d'entre eux fut cité au tribunal criminel de Nevers; ils y furent tous acquittés; et de plus, en 1793, dans nos tourmentes révolutionnaires, regardés comme des victimes de l'aristocratie, plusieurs d'entre eux reçurent des indemnités que leur payèrent les battus, suivant la justice de ces heureux temps. Ce n'est pas le seul mal qui en résulta pour nous ou nos parents. Nous fûmes encore persécutés à l'occasion de ce malheureux événement que nous n'avions ni désiré ni provoqué; et, longtemps après encore, nous en ressentîmes les terribles effets. Mon père, pendant la Terreur, fut détenu à Pressure, qui était devenu la prison d'État du pays, pour ce fait et encore parce qu'il était suspecté de fédéralisme comme ayant été depuis commandant de la garde nationale.

IV

MA CAMPAGNE DE LA VENDÉE (1793)

Une autre émeute, et d'une bien plus haute importance, venait de se déclarer dans les départements de l'Ouest. La Vendée se levait en masse, à la voix de ses nobles et de ses prêtres, pour renverser le gouvernement que venait de se donner la France. Ce cri : *Aux armes ! Aux armes !* fut entendu par toutes les gardes nationales de l'intérieur, qui y répondirent par leur présence.

Jacques-Charles Dumontot, Caffard, Delong, moi, et bon nombre d'autres de nos jeunes concitoyens se présentèrent des premiers. Pour moi, on ne pouvait plus alléguer mon trop jeune âge, j'avais alors plus de dix-huit ans.

Nous partîmes sans délai pour Nevers où nous devions nous organiser et nommer nos officiers, suivant l'usage de cette époque. On me confia le drapeau de notre compagnie ; Nevers, Château-Chinon, Clamecy et Cosne avaient chacun la leur et le leur.

Nous nous mîmes joyeusement en route sur la fin

d'avril, et, vers le 29 ou le 30, nous arrivâmes à Bressuire. Dès le jour suivant, de grand matin, on nous fit filer sur Thouars qui était fortement menacé par l'armée royale. Le 1er et le 2 mai se passèrent assez tranquillement; mais le 3, vers cinq heures du matin, la générale se fit entendre et chaque corps se rendit à l'endroit de la ville qui lui avait été désigné la veille pour point de rassemblement. On donna l'ordre de rentrer les drapeaux. Après avoir reporté le mien à mon logement, je pris un fusil de chasse que me donna un particulier, et suivis ma compagnie au poste qu'on venait de lui assigner. C'était le pont de Vrine, à un bon quart de lieue de Thouars, comme d'ici à Beaugy et dans la même position quant à la rivière et aux montagnes qui environnent le hameau. Nous devions défendre le passage de ce pont : rien n'avait été disposé à l'avance pour cela. Nous nous y creusâmes donc à la hâte quelques faibles retranchements en attendant l'ennemi.

A une centaine de toises au-dessus du pont dont je viens de parler et dans un détour, existait un gué, dont la garde était confiée à 400 volontaires de la Vienne.

Sur le coteau en face de celui que nous occupions, étaient embusqués, derrière des genêts qui nous les dérobaient en grande partie, un fort détachement de Vendéens, qui attendaient le signal de la bataille. Quand il fut donné (il pouvait être à peu près sept heures du matin), quelques hommes se

montrèrent et tiraillaient par-ci, par-là ; nous leur rendions la pareille par forme d'amusement.

Le général Quetineau nous commandait ; il n'avait pas sous ses ordres plus de 6.000 hommes, dont plus de la moitié de gardes nationaux comme nous, qui jamais n'avaient vu le feu ; et quelques paysans en sabots, à qui le maniement du fusil était encore plus étranger qu'à nous ; tandis que nos adversaires comptaient de 18 à 20.000 combattants aguerris par plus d'une année d'expérience.

Les coups de fusil que nous envoyaient de temps à autre les Vendéens qui nous étaient opposés n'étaient tirés que pour nous distraire d'une attaque plus sérieuse que Bonchamp, à la tête de sa cavalerie, livrait aux volontaires de la Vienne, pour forcer le passage du gué, que ceux-ci étaient chargés de défendre. Ce poste venait d'être forcé. Nous autres, qui étions occupés au nôtre, nous nous en aperçûmes à temps et nous repliâmes en toute hâte sur la ville pour n'avoir pas toute retraite coupée par Bonchamp qui sabrait impitoyablement tout ce qui se trouvait sur son passage.

Nous arrivâmes aux moulins à vent en même temps que le général Quetineau qui, de la ville, accourait à notre secours et encourageait tout son monde à faire bonne contenance. Je m'avançai vers lui et, m'accrochant à la queue de son cheval, je lui fis remarquer que mon fusil avait éclaté (ce qui était vrai).

— « Eh bien, mon ami, répondit-il, tu te battras

avec la crosse. » Puis s'adressant à tous : « Allons, enfants, voilà l'ennemi, montrons-lui un front qui l'a fait pâlir plus d'une fois ! »

L'effroi et la terreur que répandait partout la cavalerie de Bonchamp sabrant à droite et à gauche, terrifiait toutes les âmes ; les cris des mourants achevant d'expirer sous les pieds des chevaux portaient partout l'épouvante.

Malgré les supplications de notre général, malgré ses larmes même, car je l'ai vu pleurer, ne m'étant point éloigné de lui, le soldat méconnaissait sa voix, se précipitait vers les portes de la ville, fuyant un ennemi implacable, trois fois plus fort que nous. Je suivis le mouvement avec cent autres environ qui, comme moi, ne quittèrent pas le général tant que nous eûmes l'espoir de voir encore des camarades écouter sa voix, nous réservant bien, tout en cherchant un abri dans Thouars, de faire payer chèrement aux Vendéens la possession de cette place, si tant est qu'ils cherchassent à s'en rendre maîtres.

Tandis que ceci se passait aux moulins à vent[1], La Rochejaquelein attaquait le Pont-Neuf, qui n'avait point été coupé, et s'en emparait.

Quetineau, espérant sans doute réparer l'échec qu'il venait d'éprouver à la porte de Vrine, se présenta inopinément sur ce point pour combattre. Le feu commence d'abord assez vivement de part

[1] Ces moulins se trouvent entre la ville et la porte de Vrine.

et d'autre ; la fortune paraît quelque temps indécise ; mais bientôt les Vendéens élargissent leur front, déploient leurs ailes et, formant un demi-cercle, nous débordent sur tous les points. Nous faisons une vive et honorable résistance ; malgré cela, il fallut encore cette fois céder à la force du nombre.

On blâme le général Quetineau d'avoir voulu défendre Thouars ; on pense qu'il aurait dû ordonner la retraite sur Loudun et sur Poitiers. Quetineau était né à Thouars, il y avait sa famille et ses amis. Il lui aurait été bien cruel d'abandonner tout cela à la fureur d'un ennemi impitoyable.

Les Marseillais et nous, assez mécontents de notre général, nous jurâmes tous de nous défendre jusqu'à la dernière extrémité, et, de suite, nous formant en bataillon carré, nous nous précipitâmes, tête baissée, dans les rangs vendéens, la baïonnette en avant. Trois fois le drapeau blanc allait être arboré sur les murs que nous défendions, trois fois il fut mis en pièces et foulé aux pieds. Mais l'avantage du nombre l'emportait toujours et devait toujours l'emporter, puisque c'étaient des Français que nous avions à combattre. Une victoire complète fut donc, pour nos adversaires, le résultat de cette terrible journée.

Quetineau fut obligé de se rendre à discrétion, après un assaut général de la place : il était environ trois heures de l'après-midi. Nous nous étions donc battus pendant huit heures entières sans prendre

un verre d'eau et notre diète devait se prolonger encore bien plus longtemps.

Après la prise de la ville, poursuivi, la baïonnette dans les reins, j'entrai dans la première maison que je trouvai ouverte. Une dame et une jeune demoiselle s'empressaient de débarrasser de son uniforme de garde national un époux, un père, sans doute, qui venait de rentrer au gîte, et que ces bons Vendéens n'auraient pas manqué de mettre en pièce s'il l'avaient trouvé sous cet habit. Je traversaî la chambre où ils étaient tous trois, sans qu'ils fissent aucune attention à moi, tant ils étaient occupés à ce qu'ils faisaient.

Il me semble cependant que la première chose qu'ils avaient à faire, pour la sûreté de l'objet de leur tendre affection, était de fermer leur porte au verrou aussitôt après son arrivée ; mais on ne pense pas à tout dans de pareils instants, et, heureusement pour moi, qu'il en fut ainsi ; car je ne sais si j'aurais pu trouver assez promptement un autre asile et me dérober à ceux qui me pourchassaient si vivement et auxquels je ne venais d'échapper qu'à la faveur du détour d'une rue.

Je n'avais jamais vu la maison où je me trouvais ; je n'en connaissais ni les maîtres, ni les êtres. Une porte à gauche était ouverte, et donnait sur un escalier ; je le monte jusqu'au haut et me trouve dans un grenier assez spacieux. D'une lucarne ou mansarde, qui avait vue sur une grande partie de la ville, on avait un spectacle affreux sous les yeux :

des Vendéens tuaient, à bout portant, de malheureux soldats sans armes et sans défense d'aucune espèce. De minute en minute, j'entendais partir vingt coups de fusils isolés, qui renversaient autant de mes infortunés camarades.

J'aurais dû bénir cent fois le ciel d'avoir trouvé, dans de telles circonstances, un refuge comme celui où j'étais en ce moment ; mais, honteux de me voir dans un pareil réduit, je prends subitement la résolution de l'abandonner, et me voilà redescendant mon escalier, traversant la pièce qui m'y avait conduit, voyant les mêmes personnes que j'y avais vues en entrant, sans qu'elles me disent pas plus cette fois que l'autre un seul mot et prîssent à moi la moindre attention. Je me retrouvai au milieu des rues, errant à l'aventure, sans éprouver le moindre effroi, la moindre sensation. Cependant, j'entendais toujours au loin ces coups de feu si redoutables, et ne fus tiré de cette indifférence pour moi-même que par la rencontre d'Arnould Chevigny, mon camarade d'armes, mon compatriote, qui, comme moi, n'avait guère de projets fixes dans sa marche. — « Ah ! mon cher ami, dîmes-nous spontanément, quelle affreuse journée ! » Un instant après, nous nous trouvâmes sur la place de la Liberté. Deux horribles brigands, armés de haches, en abattaient l'arbre avec des propos à l'avenant. Ce spectacle nous fit bien mal au cœur, mais moins encore que celui d'une petite vieille ratatinée qui ramassait les copeaux provenant de cette coupe et les mettait

dans son vieux tablier tout troué, en disant d'une voix cassée et glapissante : « Courage, courage, enfants ; débarrassez-nous bien vite de cet arbre de malheur. Vivent le bon Dieu et notre bon roi ! Au diable les bleus ! »

Voyant qu'il ne faisait pas bon là pour nous, quoique nous fussions encore assez éloignés du lieu de la scène principale, nous nous hâtâmes de continuer notre chemin en doublant le pas. Nous avions été remarqués cependant, car, un instant après, nous entendîmes un coup de feu, et mon malheureux camarade me dit : « Je crois que je suis blessé ? » Je le regarde aussitôt et je vois le sang lui sortir de la bouche et dégoutter de la manche de son habit. Il était en effet blessé à l'épaule. Il s'appuya sur moi, je lui donnai le bras, et nous nous mîmes de suite à la recherche de la maison d'un chirurgien, que j'espérais intéresser en sa faveur en lui présentant le malade comme fils d'un de ses confrères. On venait de nous en indiquer une, quand nous fûmes rencontrés par une patrouille chargée de ramasser tous les militaires qu'elle rencontrerait dans les rues. Le chef me dit assez vilainement : « Où allez-vous avec cet homme ? — Le conduire chez un médecin ; il vient d'être blessé à l'instant... — On fera bien cela sans vous, entrez dans les rangs. » J'obéis et me trouvai au milieu de plusieurs des nôtres que l'on conduisait au château qui venait d'être transformé en prison, où l'on renfermait le reste d'infortunés échappés à la rage des vainqueurs.

Sur l'ordre du chef de la patrouille, un des hommes qui en faisaient partie s'empara du pauvre blessé et le mena à l'hôpital. Quelque temps après, il fut évacué sur celui de Poitiers où son père (le docteur Arnould) vint le soigner. Malgré tout ce qu'on put faire, le malheureux succomba après six semaines environ des plus horribles souffrances ; les gens de l'art n'ayant pu parvenir à extraire la balle qui s'était logée dans la clavicule.

Je remerciai cent fois le ciel de ce que le coup, dirigé sur nous deux m'avait épargné encore cette fois dans une aussi désastreuse journée !

En nous conduisant au lieu marqué pour notre détention, on nous fit passer, non sans difficulté, sur la place où les Vendéens avaient momentanément établi leur parc d'artillerie.

Un aimable de la bande nous fit remarquer leur Marie-Jeanne, pièce de trente-six, qu'ils traînaient partout avec eux, au moyen d'une vingtaine de bœufs qu'ils y attelaient. Un autre loustic ajouta : « Elle était bougrement enrhumée ce matin, la belle Marie-Jeanne. Vous vous en êtes aperçus, hein ? »

Nous arrivâmes bientôt à notre destination. La cour où l'on nous déposa est carrée, à portiques voûtés, surmontés d'une balustrade à jour qui en couronne le faîte. La façade principale du château donne sur cette cour qui elle-même est précédée d'une autre cour plus simple et d'une moyenne étendue, où nous aurons occasion de revenir bientôt.

Il y avait bon nombre de nos camarades d'infor-

tune qui nous avaient devancés dans la cour d'honneur. Toutes les places étaient déjà prises sous les portiques.

La bise était froide, et, pour nous en garantir, nous courions d'un bout à l'autre, les bras croisés sur la poitrine, pour nous réchauffer un peu cette partie ; car, en entrant dans ce lieu de douleur, nous, nos uniformes avaient été mis en lambeaux par les Vendéens, pour en faire disparaître les couleurs dont la réunion leur était si antipathique. L'air est encore très vif dans la saison et à l'époque où nous nous trouvions (3 mai 1793), nous le sentions bien. Le défaut de nourriture n'y contribuait pas peu, et, cependant, ce jour, la nuit et les trois quarts du jour suivant devaient s'écouler sans qu'on nous distribuât la moindre portion de vivres. La faim et la soif étaient entrées avec nous dans ce lieu de misère.

Il y avait, au milieu de notre cour, une espèce de citerne. La faim augmentait notre soif. Nous mîmes la citerne à sec ; je me rappelle qu'étant venu un peu tard, il n'y avait plus au fond que de la boue, j'en mis dans un des coins de mon mouchoir, et je suçai cela avec délice. La fraîcheur humide que j'en aspirais me rafraîchit très agréablement la bouche.

L'intérieur du château offrait un aspect plus riant. Il était occupé par tous les officiers supérieurs de l'armée royale. Les cuisines étaient fort échauffées ; les fourneaux brillaient d'un grand éclat ; les

broches tournaient bien posément ; les cuisiniers, bonnet de coton en tête, étaient tous en mouvement ; c'était le moment du coup de feu ; l'heure du dîner approchait. Les salons étaient remplis de monde, les dames et les messieurs de la haute bourgeoisie de la ville accouraient faire leur compliment aux vainqueurs.

La nuit venue, le château s'illumina intérieurement comme un palais de fée. Maîtres et convives se mirent à table ; et bientôt les ris et les chants joyeux qui partaient de cette table, abondamment pourvue de toutes choses, nous perçaient l'âme à nous, pauvres diables qui n'avions que notre frein à ronger !

Quetineau, fait prisonnier comme nous, avait été cajolé par les généraux vendéens qui, à l'instar de ceux de l'ancienne cour, s'étaient empressés de l'inviter à leur splendide banquet ; il y assistait. Je pense qu'il devait y faire une bien triste mine, lui qui était vraiment républicain ; ce titre n'empêcha pas que ce malheureux général ne fût traduit quelque temps après, au tribunal révolutionnaire et ne payât de sa tête ce repas qu'il n'avait accepté que dans la vue, sans doute, d'obtenir quelques douceurs pour sa ville natale, qu'il n'avait malheureusement que trop cherché à ménager peut-être.

Plusieurs jeunes officiers de la compagnie de La Charité furent appelés en témoignage, et déposèrent contre lui. Si j'avais été assigné comme eux, ma déposition lui aurait été favorable. Je l'avais vu

aux moulins à vent, à la porte de Vrine, au Pont de pierre, partout il avait fait son devoir. Que pouvait-il faire contre 20.000 hommes, lui qui n'en avait pas le quart, et dont la moitié de ce quart voyait le feu pour la première fois le jour où il avait été vaincu ?

Quand on fut bien repu au château, on ne pensa plus qu'au repos. Les sons bruyants s'apaisaient graduellement; bientôt le silence et l'obscurité remplacèrent le bruit et l'éclat des bougies ; chacun alla chercher le doux sommeil que procurent assez ordinairement et la victoire et un bon souper.

Pour nous, quelle différence ! Le ventre vide et un peu de terre pour reposer notre corps brisé de fatigue, tel était notre lot; il fallait bien s'en accommoder. Cependant je cherchai pour mon propre compte, à l'améliorer un peu, s'il était possible. En rôdant autour de ce vaste bâtiment, j'aperçois une petite porte entr'ouverte qui avait échappé sans doute à la vigilance de celui qui était chargé de sa fermeture. L'envie me prend d'entrer là et d'y chercher un abri contre cette bise importune qui soufflait si vivement dans la cour. J'entre en tâtonnant; un corridor étroit se présente, je le suis et me trouve dans une vaste pièce, espèce de garde-meuble, où mon pied heurte quelque chose qu'au toucher je reconnais pour être plusieurs pans de tapisseries ramassés dans un coin. Cette heureuse découverte fait naître en moi un doux espoir de goûter là un moment de repos et d'y braver les intempéries de

l'air. Avant de m'étendre sur ma nouvelle couche, je veux faire l'inspection des alentours afin d'assurer ma position, mais bientôt je me sens arrêté dans ma course nocturne par quelques objets qui résistent assez mollement pourtant à la pression de mon pied ; je me baisse et en y portant la main, je reconnais avec une joie indicible un tas de morceaux de pain coupés en rations et destinés, comme je l'appris par la suite, à faire partie d'une distribution qui aurait eu lieu le soir si le pain qu'on attendait fût arrivé, mais qui avait été remise au lendemain, parce qu'il n'y en aurait pas eu pour tout le monde de celui qui était là. J'en pris un morceau de chaque main et, assis sur mon lit de nouvelle fabrique, me voilà à les dévorer à belles dents. Jamais je n'avais fait un plus délicieux repas. Tant de bonheur à la fois devait-il être de longue durée ! C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

Mes deux morceaux expédiés, je lève un des pans de la secourable tapisserie ; je me glisse dessous et je m'arrange pour passer là une bonne et excellente nuit. Ce sera toujours, pensais-je, autant de pris sur l'ennemi !

Voluptueusement étendu sur ma couche fortunée, avant de chercher à m'endormir, j'élève ma pensée vers Celui de qui nous vient toutes choses, et le remercie sincèrement de ce qu'il a bien voulu jeter sur moi, sa chétive créature, un doux regard de sa divine miséricorde dans un moment aussi critique. Après une courte et fervente prière, je fais un

dernier tour et le sommeil déjà allait gagner mes paupières lorsqu'un bruit subit se fait entendre au bout opposé à celui où j'étais. Je soulève doucement ma couverture pour voir à quel espèce d'ennemis j'allais avoir affaire. Je vois une jeune suivante, un bougeoir à la main, que poursuit un valet pressant. — « Finissez, monsieur Saint-Jean, disait la petite, d'un air qui semblait vouloir dire le contraire. — Charmante Rose, écoutez-moi, je vous en prie!... » Et je les voyais tous deux prendre, machinalement sans doute, le chemin du tas de tapisseries où j'étais blotti. M. Saint-Jean était un drôle qui n'entendait pas raison et qui allait droit à son but. Mlle Rose était aussi éveillée que gentille. En se défendant tant bien que mal, Mlle Rose laisse tomber son bougeoir et nous voilà tous trois dans la plus profonde obscurité. A moins de me résigner à servir de matelas au couple amoureux, je ne vois pas comment j'aurais pu me retirer de là sans être découvert; aussi, profitant des ténèbres qui nous environnent je m'esquive lentement, en donnant de bon cœur à tous les diables les amours et les amoureux.

Je croyais être sauvé; au moment où je vais enfiler mon étroit corridor, le passage m'en est barré par deux nouveaux interlocuteurs, porteurs d'une lumière, qui s'étaient sans doute un peu attardés dans la salle à manger, et qui étaient obligés de passer dans le garde-meuble pour aller gagner leur chambre à coucher. L'un d'eux, le plus âgé, petit vieillard sec et ridé comme une reinette à Pâques,

tire, en m'apercevant, un vieux couteau de chasse pendu à son côté pour m'en frapper. Son second, homme d'une trentaine d'années, et porteur d'une assez bonne figure, lui retient le bras, tout en m'ouvrant le passage et lui dit : « Ce pauvre diable croyait passer là une bonne nuit... — La cour, reprend mon petit gentillâtre, est trop bonne encore pour cette canaille !... »

Je ne sais ce que devinrent pendant cette petite scène M. Jean et Mlle Rose ; pour moi, pauvre jouet de la fortune pendant toute cette journée, je me retrouvai, sain et sauf pourtant, dans cette maudite cour où il fallait, bon gré mal gré, passer à la belle étoile une nuit que je croyais voir s'écouler si doucement.

Je courus quelque temps pour m'échauffer, mais il était difficile d'éviter le piquant de cette maudite bise qui me coupait la figure.

Je cherchai sous ces portiques quelque petit coin. Je trouvai un bout de place où je fourrai ma tête : quant au reste du corps, il ne put être abrité, j'aurais encore un peu reposé si, de quart d'heure en quart d'heure, la sentinelle vendéenne n'eut pas, suivant sa consigne ou son malin plaisir, crié : Vive le Roi ! cri qu'il fallait, malgré notre répugnance, répéter chaque fois que le signal était donné. Aussi, entendait-on des voix partir lentement d'un bout pour aller gagner l'autre où elles arrivaient comme un son plaintif se perdant dans l'espace.

Cette triste nuit, qui me parut durer un siècle,

finit comme les autres par être remplacée par le jour. Ce jour nouveau sera-t-il plus heureux ou plus funeste que le précédent ? Il fut l'un et l'autre.

Dès le matin, une fatale nouvelle circula parmi nous. On disait qu'on allait faire une triaille de ceux qui étaient habillés et de ceux qui ne l'étaient pas et que ces derniers seraient renvoyés, attendu la difficulté de nourrir tant de monde.

Une autre, bien plus alarmante encore, se répandit, d'abord sourdement, puis elle prit ensuite bien plus de consistance, quand nous vîmes la première se réaliser, celle-ci étant pour ainsi dire la conséquence de la seconde. Il ne s'agissait de rien moins que d'une fusillade générale de tous ceux qui tenaient à un corps organisé, et toujours par économie de vivres, qui n'abondaient point dans l'armée royale, à ce qu'il paraissait.

Après le départ des gens en sabots, on ferma plus exactement qu'avant la porte de la première cour, qui donnait en dehors, et on y posa double sentinelle.

Le général Stofflet, ancien garde-chasse, Allemand d'origine, qui commandait une division de l'armée royale, arriva à cheval, suivi de jeunes Vendéens qui caracolaient à ses côtés et à qui l'on donnait le titre pompeux de ses aides de camp. On fait ouvrir la porte de communication des deux cours, on y pose des sentinelles ; puis, le général tudesque ordonne aux officiers de sa suite de nous faire passer à notre tour dans la cour d'entrée. Nous pouvions

être deux ou trois cents. Cette cour, au nord, au midi et au levant, est entourée de hauts murs ; au couchant, elle forme terrasse sur des rochers à pic. Toute évasion était donc impossible à cet endroit.

Arrivé là, chacun se regarde et semble présager le sort affreux qui l'attend. Les uns se recueillent, les autres se lamentent ; il y en a même qui versent des larmes et font hautement leurs adieux, soit à leurs père et mère, soit à la dame de leurs pensées.

Charles, que j'avais perdu de vue depuis la prise de la ville venait d'être ramené le matin même dans la fatale cour. Après le combat de la veille, il s'était établi dans une auberge et là, il faisait des offres de service à tous les Vendéens et entre autres celle de leur faire découvrir des chevaux, et les conduisait au hasard dans les premières maisons venues. Quelquefois il s'en trouvait ; plus souvent il n'y en avait pas. Enfin, ce moyen, aussi bon qu'un autre, devait avoir son terme ; Charles fut reconnu pour appartenir à l'armée républicaine ; alors, il fallut subir le sort commun et c'est à la suite de cette découverte qu'on nous l'avait ramené. Nous étions donc réunis au moment critique dont je parle. Voyant chacun se lamenter, je regarde Charles, Charles me regarde... un mouvement, d'abord de curiosité, s'opère subitement à la porte d'entrée, en voyant deux grands mannequins d'osier qu'apportent deux hommes... que contiennent-ils ? c'est ce que chacun se demande avec une sorte

d'anxiété croissante. Tous les regards expriment bientôt la plus vive horreur en reconnaissant qu'ils sont remplis de bouts de cordes, dont il n'est pas difficile de deviner l'usage. A ce triste aspect, les plaintes et les sanglots redoublent parmi le plus grand nombre. Je dis à Charles : « Nous laisserons-nous égorger ici comme des veaux? — Eh! que faire ! » me répond mon ami. Je le prends vivement par une main et lui montrant de l'autre le parapet de l'ouest : « Nous élancer de là, lui dis-je, dans l'éternité... Nous sommes bien jeunes... Dieu aura pitié de nous et nous pardonnera. » Nous nous embrassons spontanément et, doublant le pas, nous allions poser le pied sur l'appui du rempart pour exécuter notre funeste dessein, quand la sentinelle, chargée de la garde de ce point et que nous n'avions pas aperçue d'abord, s'avance sur nous, baïonnette en avant, en nous criant : « On ne passe pas là ! » Pétrifiés de ce contretemps, nous rentrons dans la foule pour être témoins du désespoir de nos malheureux camarades à qui des soldats déhontés demandaient leur montre, leurs boucles d'oreilles et même leur bourse, disant que toutes ces choses ne leur étaient plus nécessaires... Il n'y avait plus à douter du sort cruel qui nous était réservé. Cela était bien clair. Les cordes étaient destinées à nous attacher deux à deux. Le piquet, qui venait d'entrer et qui chargeait ses armes devait nous fusiller. Ce n'était plus qu'une plainte de toutes parts.

Pour moi, j'étais devenu si indifférent sur tout

ce qui se passait autour de moi, que je me mis à battre un entrechat en disant : « Puisqu'il faut faire le saut périlleux, faisons-le gaiement ! » Charles commençait à me gourmander assez vivement pour ce fait, quand un nouvel incident attira les regards de tout le monde vers la porte d'entrée. C'était une ordonnance qui arrivait et qui remettait au général un papier qu'il ouvrit avec précipitation, mais qu'il ne lut pas de même, attendu que les belles-lettres et le général étaient un peu brouillés ensemble. Quand il eut déchiffré la missive, il la froissa violemment, la mit dans sa poche, fit rentrer le piquet et renvoyer les mannequins. L'ordre nous fut donné ensuite à nous autres, pauvres patients, de rentrer dans notre cour ordinaire.

Le bon Stofflet, qui s'était réservé le plaisir de commander cette belle exécution, paraissait fort désappointé et surtout de fort mauvaise humeur.

Pour nous, nous venions de l'échapper belle ! Que disait cet heureux papier ? Nous ne le sûmes pas d'abord, comme vous le pensez bien ; mais, plus tard, nous apprîmes que les autorités supérieures du département des Deux-Sèvres, ayant appris notre déconfiture et le résultat malheureux qu'elle devait avoir, se hâtèrent d'envoyer un parlementaire aux chefs de l'armée royale pour leur faire savoir que les prisonniers royalistes renfermés dans les prisons du département éprouveraient le même sort que celui qu'on nous ferait éprouver à nous-mêmes.

Comme, parmi ces détenus politiques, le plus grand nombre se composait des parents et des amis des chefs vendéens, la réponse au parlementaire ne fut ni longue ni douteuse. Voilà ce qui nous sauva. Il était temps ! Une heure plus tard, deux ou trois cents malheureux jeunes gens, qui n'avaient fait que leur devoir, périssaient en masse par un des supplices les plus épouvantables qu'on puisse imaginer.

Après ce terrible assaut, notre faim, qui s'était un peu endormie tant qu'il avait duré, se réveilla quand il fut passé; et, de temps en temps, on entendait par-ci par-là ce cri : Du pain, du pain !

Quelques chefs vendéens parcouraient nos rangs, en nous engageant à patienter, disant qu'on attendait, d'un moment à l'autre, les vivres demandés dès la veille.

Parmi ces chefs, se faisait distinguer un homme de trente-six à quarante ans, grand, fort et de bonne mine, en veste ronde d'une étoffe grise assez commune, culotte de peau de daim, qui nous pérorait. Il y avait, dans le groupe où nous étions, un petit monsieur de Poitiers en habit bourgeois, vieillard sec et pincé, dont les opinions étaient un peu avancées ; je l'avais entendu parler politique quelques instants auparavant, et, à ses discours, j'avais jugé qu'il pouvait être un de ces commissaires que les sociétés populaires envoyaient quelquefois aux armées pour soutenir l'esprit dans des sentiments analogues à leur mission. Notre chef vendéen l'aper-

cevant au milieu de nous et comme s'il eût deviné ce qu'il pouvait être, dit : « Voilà, jeunes gens, les malheureux qui vous ont trompés; qui ont abusé votre jeunesse pour vous conduire au combat contre des hommes qui n'ont pris les armes que pour défendre leur Dieu et leur roi ; c'est contre eux seuls que vous auriez dû diriger vos coups, car ils sont vos seuls ennemis. »

Le malheureux petit vieillard qui était l'objet de cette vive sortie, plus mort que vif, s'esquiva vivement en se perdant dans la foule où il n'aurait pas été facile à retrouver.

Désirant connaître celui qui venait de tenir ce discours, nous le priâmes de nous dire à qui nous avions l'honneur de parler. « Je suis Bernard de Marigny, général de cette armée ! » répondit-il d'un ton et d'une voix imposants. Alors, de nous incliner tous fort respectueusement devant un chef qui avait déjà une réputation de bravoure qu'il a encore justifiée depuis, mais qui méritait un autre sort, de la part des siens surtout : c'est le même que firent fusiller ce même Stofflet et l'abbé Bernier, pour cause d'insubordination, quelques années après.

Stofflet revint encore, mais toujours à cheval, pour nous en imposer sans doute par son affreuse présence. D'après ce qui était arrivé le matin, sa vue nous inspirait plus de haine que de bienveillance. Cependant, pressé de plus en plus par la faim, je m'approchai de lui pour je ne sais plus

quel motif, mais ce que je me rappelle fort bien, c'est qu'en lui parlant, je lui dis : « *Citoyen général, je... — Sacrémeinte Tartëf!* » s'écria-t-il, au moment où je m'apercevais moi-même de ma bévue. Tout en jurant ainsi, je le voyais disposé à m'allonger le plus joli coup de sabre possible, mais, comme le petit vieillard avait fait pour M. de Marigny, j'en fis de même envers mon Allemand et avec le même succès.

Les heures s'écoulaient et nos vivres n'arrivaient pas. J'eus donc le temps, en attendant, d'examiner à mon aise la façade du château ; et comme j'en avais vu la veille l'intérieur en pleine liberté, je puis vous parler de l'un et de l'autre avec quelque connaissance de cause.

Ce superbe manoir est bâti sur un rocher de granit élevé de plus de cent pieds au-dessus de la rivière du Thouet. Il fut construit en 1636, par Marie de la Tour d'Auvergne, épouse de Henri de la Trémoïlle, duc de Thouars, sur le plan que Philibert Delorme avait donné à Marie de Médicis pour bâtir le palais des Tuileries. Ce château est composé d'un grand corps de logis surmonté d'un dôme, et de quatre pavillons, formant une seule ligne de 120 mètres de longueur sur 27 de largeur. Le Thouet l'environne à l'Est, au Sud et à l'Ouest. Quatre terrasses, formant autant de jardins en amphithéâtre placés au-dessus les uns des autres, offrent un aspect très pittoresque ; sur la plus élevée se trouve le parterre composé de terre rapportée

sur un roc originairement aigu et escarpé. Chacune de ces terrasses est revêtue d'un mur en talus et pourvue d'un escalier. La façade du bâtiment est à l'Ouest. Elle est précédée de la cour qui nous servait de prison décrite plus haut. L'escalier, qui conduit aux appartements du premier étage est couvert d'un donjon bordé de balustrades qui forment ainsi une coupole intérieure ; les appuis et les rampes sont de marbre jaspé. Cet escalier est très bien éclairé ; il y avait beaucoup de rapport avec celui du château des Tuileries avant les réparations qu'on y a faites récemment. Les appartements sont très vastes et bien distribués. Les offices, placés au rez-de-chaussée et taillés dans le roc vif, sont vastes et bien éclairés ; on y voit deux puits intarissables, également creusés dans le rocher. Au Nord du château, est une grande et belle chapelle qui offre la rare singularité de quatre chapelles superposées les unes sur les autres ; la plus basse est taillée aussi dans le granit et servait de sépulture aux ducs de Thouars ; la seconde formait l'église paroissiale sous l'invocation de *Notre-Dame du Château ;* la troisième portait le nom de chapelle de *la Vraie croix ;* la quatrième enfin, la plus vaste et la plus belle, est la chapelle *Ducale*, qui avait été érigée en chapitre ; celle-ci bâtie dans le genre gothique est très régulière et bien éclairée.

Ce château, regardé à juste titre, disent les voyageurs, comme un des plus beaux de l'Europe, a coûté à Marie de la Tour, d'après les comptes et

mémoires restés aux archives 1.200.000 livres de l'époque, non compris les remblais, les transports et une partie de la main-d'œuvre qui ont été faits par des corvées gratuites. On estime qu'une somme de douze millions ne suffirait pas aujourd'hui pour faire faire de pareils travaux.

Ce beau monument a conservé jusqu'à ce jour ses nobles proportions ; mais il a perdu son éclat et une partie de sa beauté. La serre, où l'on conservait deux cents pieds de grands orangers qui ont été sacrifiés pendant le temps de la Révolution, n'offre plus que des ruines[1]. Les fortifications qu'on avait élevées en 1815, pour défendre la ville contre les attaques des Vendéens ont puissamment contribué à la dégradation de cet immense édifice, qui appartient aujourd'hui à la commune de Thouars, à laquelle il a été aliéné par les héritiers du duc de la Trémoïlle, à la charge par elle de voter annuellement une somme suffisante à l'entretien des bâtiments.

Cette distribution, si impatiemment attendue, vint enfin. Il était trois heures de l'après-midi. Depuis près de quarante-huit heures, mes pauvres camarades n'avaient absolument rien pris. Quant à mon souper de la veille, il était déjà loin.

On nous fit mettre sur deux rangs et la distribution commença, j'étais presque à la tête du premier

[1] J'y en ai encore vu une grande partie en 1793, et un superbe aloès prêt à entrer en fleur.

rang. Lorsque j'eus ma portion, qui me parut assez légère, quant au volume ; car, quant à la qualité, elle devait être fort lourde, ce pain étant très noir et à peine cuit à moitié. Quoiqu'il fût peu appétissant, il était pour nous délicieux, et, pour mon compte, je le trouvai si bon que, me faufilant au bout du second rang, j'en reçus une nouvelle ration que j'expédiai avec une grande volupté. On nous permit ensuite d'aller aux puits des offices dont j'ai parlé plus haut pour nous désaltérer, la citerne de la cour, comme je l'ai dit, étant épuisée.

Le reste de la soirée et la nuit qui la suivit se passèrent sans aucun incident que les cris de *Vive le roi!* répétés avec aussi peu d'empressement que la nuit précédente.

Avant notre désastre, nous logions en ville, Charles et moi, chez un M. Noël, notaire ; nous lui écrivîmes par l'entremise d'une femme de Taunay qui avait suivi son mari à l'armée, et qui faisait les commissions de la compagnie, pour le prier de tâcher d'obtenir notre mise en liberté, comme cela s'était fait en faveur de quelques-uns de nos frères d'armes. Notre commission fut très exactement faite, car, le lendemain, 5 mai, l'inévitable Stofflet, toujours monté sur son cheval de bataille, arriva dans la cour, vers dix heures du matin ; il se posta au beau milieu, puis, tirant un petit papier de sa poche, il dit, en regardant à droite et à gauche : « *Avancir à moi, prisonnières!* » Et chacun d'approcher de lui le plus loin qu'il lui fut possible ; il

appelle en lisant sur le papier, plusieurs noms et entre autres ces deux-ci : « *Dumontot et Duvalet ! Avancir à moi tous les appelés !* »

Charles s'avance ainsi que tous les autres ; pour moi, j'hésite, parce que ce n'était pas mon nom qui avait été appelé après le sien. Il me faisait signe de le suivre ; j'éprouvais quelques craintes à le faire, me rappelant ma bévue de la veille envers ce bon Allemand. Cependant, il était bien essentiel de ne point laisser échapper une si bonne occasion. Intimement persuadé que c'était mon nom qu'il avait estropié, n'ayant pu estropier que cela de ma personne et pensant qu'il ne me reconnaîtrait point, j'approchai assez hardiment de lui ; et quand nous fûmes tous aux pieds de son cheval, il nous dit, en nous montrant la porte de sortie avec la pointe de son terrible sabre : « *Vous êtes lipres !* » Et, sur un signe qu'il fit à la sentinelle, cette bienheureuse porte s'ouvrit, comme par enchantement, pour nous laisser passer. On nous y délivra un sauf-conduit, au nom de Louis XVII. Et puis *vogue la galère !*

Notre bonheur aurait été complet, si nous n'avions pas laissé derrière nous notre pauvre ami Delong, qui ne se trouvait là que parce que nous avions été le prendre au château de Saint-Pierre-du-Mont où il était alors, et où, sans nous, il ne pensait guère à venir guerroyer contre les Vendéens. Que pouvions-nous faire pour lui dans la circonstance? rien, absolument rien que le plaindre du plus profond de nos cœurs.

La première chose que nous fîmes, quand nous nous trouvâmes dans la rue, fut de nous jeter dans les bras l'un de l'autre et de remercier Dieu de notre heureuse délivrance; la seconde fut, avant de quitter cette ville de malheur, de courir chez ce bon et excellent M. Noël pour lui témoigner notre vive reconnaissance de la liberté qu'il nous avait procurée. Quand nous arrivâmes chez lui, sa maison était pleine de Vendéens, qui buvaient et mangeaient à discrétion. Aussitôt que ce digne homme nous aperçut, il vint à nous, et, ne nous laissant pas le temps de parler, il nous dit : « Je devine, mes enfants, ce qui vous amène; c'est bien, c'est très bien, mais allez-vous-en, allez-vous-en bien vite; il ne fait pas bon ici pour vous. » Nous ne pûmes lui exprimer nos sentiments de reconnaissance que par nos gestes et nos regards; il les comprit si bien qu'il avait les larmes aux yeux en nous fermant la porte au nez.

Satisfaits d'avoir rempli un devoir aussi sacré, nous nous éloignâmes bientôt d'une ville qui nous avait été si funeste...

V

RETOUR DE LA VENDÉE (1793)

Nous voici donc en route pour revenir dans nos foyers; nous n'avions plus qu'une crainte, celle d'être arrêtés dans notre course légère et ramenés dans notre fatale prison; mais, à la vue de notre *sauf-conduit*, tous les postes que nous traversions nous laissaient librement passer en nous souhaitant un bon voyage. Au train dont nous marchions il y avait peut-être un peu d'ironie dans ce souhait, mais ce n'était ni le cas, ni le moment de s'en fâcher.

Nous fîmes ainsi plus de deux lieues sans nous en apercevoir; et les lieues de ce pays en valent bien deux des nôtres.

Nous arrivâmes donc à Airvault avant que nous ayons eu le temps de nous reconnaître. En venant, nous avions passé dans ce petit endroit, et avions logé chez un ancien gendarme de la Garde, vieillard retenu dans son fauteuil depuis longtemps par la goutte. Ce brave et digne homme, en nous voyant entrer, s'écria, les larmes aux yeux : « Oh! mes

chers enfants, c'est vous ? Je craignais bien ne plus vous revoir ! Venez, venez m'embrass Je ne peux aller à vous, moi, pauvre impotent ! nous voilà dans ses bras, l'embrassant de notre cœur, comme lui du sien ; il répétait cesse : « Que je suis aise, mes enfants, de revoir sains et saufs, Perrine ! Perrine !... All où est-elle à présent ? Perr... » Perrine accour « Me voilà, me voilà... vous criez comme si Elle s'arrêta stupéfaite en nous voyant, Charl moi, tenant chacun une des mains de son ma Perrine nous fit une gracieuse révérence en félicitant de notre heureuse arrivée.

« A la cave, à la cave, Perrine ! » Perrine, pr et leste malgré ses quarante ans sonnés, pr comme un bijou, Perrine prend une bouteill verre blanc, à nous déjà connue, et la rapp bientôt pleine d'un petit vin de même couleur, a bien son mérite malgré l'arrière petit goû pierre à fusil, que nous avions assez bien ap cié à notre premier passage. Du pain, du from sont apportés à leur tour. Tout cela ne faisait paraître et disparaître. Nous avions un fier vi remplir ! Aussi, la pauvre Perrine ne pouvait qu'aller de la cave au buffet et du buffet à la c Ce repas impromptu n'était pourtant qu'un in mède relativement au souper.

Tandis que nous prenions cet acompte avec de plaisir, un cri d'alarme parti de la rue, se entendre : « Les voici ! Les voici ! Nous som

perdus ! » Effrayés, non sans raison, nous quittons la table à la hâte et courons, avec tout le village, vers une petite butte d'où l'on pouvait découvrir d'assez loin la campagne environnante. « *C'est le drapeau de l'armée royale !* » crie-t-on de suite, en apercevant quelque chose de blanc au fond de la prairie voisine.

Nous regardons de tous nos yeux, nous ne distinguons d'abord rien de bien alarmant ; puis, nous rassurant par degré, nous reconnaissons bientôt que cette armée tant redoutée se réduit à quelques femmes lavant la lessive au ruisseau coulant dans la prairie ; et ce drapeau blanc si effrayant, à une pièce de linge que l'une d'elles étendait sur une haie. Chacun, bien convaincu de cette vérité, retourna paisiblement à son travail et nous au petit vin blanc de notre hôte.

Charles et le bon gendarme tinrent table jusqu'au souper. Un rôti, une salade en firent tous les frais. Il était neuf heures à peu près quand nous fûmes nous coucher. Ah ! comme nous dormîmes bien ! A défaut de rideaux aux croisées de notre chambre, Perrine en avait fermé les vieux contrevents. Quand nous nous réveillâmes le lendemain, un soleil brillant perçait à travers leurs planches mal jointes et nous annonçait que le jour était avancé. En effet, il était près de dix heures ! Nous devions partir à la pointe du jour ; mais nous dormions de si bon cœur, dans un si bon lit, garni de si beaux draps fins et blancs que, quand la bonne Perrine

vint pour nous éveiller à l'heure convenue la veil
elle eut conscience de le faire, comme elle nous
dit, et sachant surtout qu'il y avait plusieurs nu
que nous n'avions couché dans un lit.

Nous nous levâmes bien vite pour nous remet
en route. Cependant, notre bon hôte ne voulut p
nous laisser partir à jeun. Il fallut encore goû
de son petit vin pierre à fusil. Quand Charles y
mis le nez, il ne voulait plus en finir. Le bon g
darme, malgré sa vieille goutte, lui faisait rais
et les voyages de Perrine à la cave se succédai
rapidement. Je pressais le départ tant que je le p
vais; nous ne savions encore où nous irions c
cher. Enfin, à force de presser mon ami, et Perr
de supplier son maître de se ménager, nos d
champions quittèrent prise, et j'emmenai n
homme, non sans avoir fait à notre digne amp
tryon, un million de remerciements et des vo
bien sincères pour sa conservation.

En route, nous marchions lestement. Chai
chantait :

> Vive le vin, vive l'amour!
> Amant et buveur tour à tour,
> Je nargue la mélancolie, etc...

Il n'était pas marcheur; aussi, avant une he
ou deux de route, ses chants bachiques et am
reux baissaient sensiblement, et sa marche se ral
tissait dans la même proportion. Cependant, n
avions du chemin à faire pour gagner la couc
que nous nous étions fait indiquer de notre mie

De temps en temps, je ranimais l'ardeur de mon compagnon de voyage et soutenais son pas du geste et de la voix.

Les villages sont clairsemés sur cette route : on ne rencontrait personne à qui demander son chemin. Le soleil commençait à baisser. Nous ne reconnaissions pas les lieux que nous parcourions pour les avoir déjà vus. Bientôt, nous eûmes la certitude que nous étions véritablement égarés. Cela ne nous contraria pas infiniment, car il nous était assez indifférent d'aller coucher là ou là, pourvu pourtant que cela ne nous éloignât pas trop du but où nous tendions. Ce qui nous le fut moins, c'est la découverte que nous fîmes d'une maison de campagne sur notre gauche, dont nous n'étions guère éloignés de deux ou trois quarts de lieue. Elle était entourée de quelques maisons de paysans où nous pourrions trouver un asile pour la nuit qui approchait.

Charles reprit courage à cette vue; et, avant trente ou quarante minutes de marche, nous nous trouvâmes à la porte de la jolie case qui nous avait donné dans l'œil. Nous avions à la vérité, demandé à un brave homme, que nous venions de rencontrer à l'entrée du hameau, s'il y avait une auberge ou cabaret où nous pourrions loger; et, sur sa réponse négative, nos pas s'étaient naturellement dirigés vers la porte de cette demeure que nous jugions devoir nous être hospitalière; ou, dans le cas contraire, de revenir chercher un gîte dans quelque grange de l'endroit.

« Entrerons-nous ou n'entrerons-nous pas? Dans le premier cas, qui entrera le premier? » me dit Charles. Le matin, cela n'aurait pas fait une question; je sais bien qui serait entré le premier, mais, au moment présent, je pensais bien que je serais obligé de faire le premier pas et même de porter la parole. J'entrai donc, Charles me suivit. Nous ne fûmes pas au milieu d'une cour assez spacieuse que, deux énormes mâtins, sortant de leurs loges où ils étaient heureusement retenus chacun par une bonne chaîne, se mettent à pousser des aboiements affreux qui amènent bientôt sur le perron de la maison le maître du logis. La menace des chiens nous avait arrêtés tout court. Les efforts qu'ils faisaient pour chercher à rompre leurs entraves étaient effrayants : ces fidèles gardiens sont partout les mêmes, ils ne peuvent voir des gens mal vêtus sans entrer en fureur. La présence du maître qui d'un mot les fit taire nous donna la faculté d'avancer jusqu'au bas de la première marche de l'escalier au haut duquel il se trouvait, et d'où il nous demanda d'un air assez sec ce qu'il y avait pour notre service? « Monsieur, lui répondis-je, excusez la hardiesse de deux pauvres jeunes gens faits prisonniers à Thouars, égarés dans leur route, qui viennent vous demander, pour cette nuit, l'hospitalité dans quelque coin, puisqu'il n'y a pas d'auberge en ce pays. — L'hospitalité!... reprit-il en secouant la tête d'une manière peu engageante... — Nous sommes d'honnêtes gens, Monsieur ; vous pouvez être tranquille... — Tout

ce que je puis faire pour l'instant, c'est de vous faire donner un coup à boire, montez... »

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois. Nous montâmes et suivîmes notre nouvel hôte dans la cuisine où, étant arrivé, il ordonna à une grosse maman, espèce de factotum, d'aller nous tirer à boire et de nous donner quelque chose à manger. La vieille dame avait fait une assez laide grimace en nous voyant entrer, et le bourgeois nous examinait de la tête aux pieds d'une manière un peu sévère. Cependant il nous adressa la parole, et comme nous venions de parler de Thouars dont la prise sans doute lui était connue, il parut désirer quelques détails à cet égard. Nous satisfîmes sa trop juste curiosité, et, suivant toute apparence, notre récit lui fit voir que nous étions réellement ce que nous nous étions annoncés d'abord, c'est-à-dire des gens au-dessus de la triste position dans laquelle nous paraissions devant lui, car il parut un peu rassuré et nous fit des questions sur notre pays, nos familles. Son ton et ses manières s'adoucirent sensiblement et, bientôt, nous regardant avec intérêt et nous prenant chacun une main, il nous demanda pardon de l'accueil peu flatteur qu'il nous avait fait d'abord. « Il faut, mes jeunes amis, vous en prendre à votre costume, qui n'est rien moins que rassurant. Et puis, dans ces temps malheureux, on est exposé dans nos campagnes à des visites si souvent répétées, et souvent si suspectes, qu'on ne peut prendre trop

de précautions envers ceux qui s'y présentent. »

Nous n'avions pas remarqué qu'en effet nous faisions peur à voir. Charles avait une large et longue houppelande grise garnie de panne à longs poils rouges ; une vieille casquette, le teint hâve ; ses sourcils et ses favoris, naguère blonds, avaient entièrement blanchi pendant nos quelques jours de captivité.

Pour moi, je n'étais pas plus beau ; j'avais une vieille redingote brune qu'on m'avait donnée et un vieux chapeau à larges bords que j'avais ramassé sur le champ de bataille pour remplacer le mien qui avait été pris. Celui-ci portait les traces d'un grand coup de sabre qui, sans doute, avait mis fin à la vie de son précédent propriétaire.

Il n'est pas étonnant que, dans un pareil équipage, on nous ait pris pour des malfaiteurs plutôt que pour des jeunes gens de famille.

Ce digne homme nous dit ensuite : « Ne vous inquiétez plus de votre gîte. Simone, continua-t-il en s'adressant à la cuisinière, vous préparerez la chambre bleue pour ces messieurs et vous soignerez votre souper. »

Quand il vit que nous avions achevé notre *rafraîchissement*, en vrai propriétaire, il nous mena promener dans son jardin, pour nous faire admirer ses fleurs, ses choux et ses oignons. Il faisait encore un peu de jour ; et, dans son ardeur à nous faire tout voir, il oubliait que nous avions marché toute la journée et que nous avions plus besoin de repos que d'exercice. Malgré notre harassement, nous

n'en vantions pas moins tout ce qu'il nous faisait remarquer, et certes! c'était bien la moindre chose que nous payassions d'un peu de complaisance la généreuse hospitalité que nous trouvions chez lui.

Après nous être bien promenés dans le jardin, dans le verger et même dans une partie des prairies attenant, l'heure du souper arriva; nous eûmes bonne chère et bon vin. Le coucher vint ensuite; le lit répondait au reste. Nous dormîmes comme des rois, non pas des rois 'aujourd'hui dont le métier est pire que celui des galériens, mais comme des rois du bon vieux temps. Nous nous levâmes un peu plus matin que la veille, quoique le lit ne fût pas moins bon. Le maître, qui nous avait entendu dire que nous désirions partir de bonne heure, vint nous éveiller lui-même. Un bon déjeuner nous attendait; et, au moment où nous prenions congé de notre bien aimable hôte, il nous dit : « Mes amis, je suis de Poitiers; j'y ai ma demeure habituelle. Voilà une lettre pour ma femme; allez prendre votre logement à la maison, vous serez bien reçus. »

Nous remerciâmes cent et cent fois ce brave citoyen, et nous nous mîmes en route.

Je ne sais combien nous fîmes de lieues ce jour-là, mais, après avoir marché jusque vers les sept heures du soir, nous arrivâmes au soleil couchant à Poitiers.

En passant sur la place des Prisons, nous entendîmes qu'on nous appelait par nos noms, et nous

vîmes un bras sortant d'un des créneaux d'une tour, qui s'agitait en nous faisant signe d'approcher. Nous nous avançâmes et reconnûmes Rousseau et Bussière d'Asnan qui nous prièrent avec instance d'aller réclamer leur liberté.

J'ai oublié de parler en son lieu d'un événement arrivé à notre petite armée, entre Bressuire et Thouars, comme nous étions en marche pour nous rendre dans cette dernière ville. Je vais en rétablir ici le récit, pour en revenir à nos deux prisonniers.

En partant de Bressuire, quelques habitants mal intentionnés avaient fait courir le bruit que notre général nous trahissait, et que, s'il nous conduisait à Thouars, c'était pour nous livrer à l'ennemi. Arrivés en route à la jonction de deux chemins qui conduisaient, l'un à cette dernière ville, l'autre à Poitiers, une faible partie de la troupe s'arrêta, et ceux qui la composaient déclarèrent qu'ils n'iraient point à Thouars, sachant qu'on les trahissait et qu'ils ne voulaient point aller porter des armes aux Vendéens et encore moins grossir leurs rangs ; qu'ils s'en retournaient à Poitiers et qu'ils engageaient tous leurs camarades à en faire autant. Il y eut alors une halte générale pendant laquelle les chefs firent tout ce qu'ils purent pour détromper ces gens égarés ; quelques-uns entendirent la voix de la raison et du devoir et rentrèrent dans les rangs ; le reste déserta avec armes et bagages, et même un drapeau, celui de la compagnie de Saint-Pierre-le-Moutier. Le porteur de ce drapeau, en passant

devant le mien me dit : « Eh bien, camarade, vous ne venez pas avec nous ? — Non, Monsieur, lui répondis-je ; mon devoir est de suivre le général, je le suivrai. »

Quand ils furent partis, nous nous remîmes en route en déplorant leur manque de foi ou de courage. Plusieurs d'entre eux, qui ne croyaient guère à la prétendue trahison, n'avaient pas moins profité de ce prétexte pour s'en retourner chez eux sans coup férir, mais ils ignoraient qu'avis avait été donné de leur fugue et, par suite de cet avis, ils avaient été arrêtés à leur entrée à Poitiers.

Malgré que la position de nos deux jeunes gens d'Asnan ne nous inspirât pas un grand intérêt, nous fûmes cependant à la mairie pour les réclamer. Nous prenant sans doute aussi pour des déserteurs, puisque nous paraissions nous intéresser à ceux-ci, on voulut nous faire arrêter à notre tour, mais, à la vue de notre *sauf-conduit*, on vit bien que nous ne méritions pas de partager leur sort. Nous n'eûmes donc rien de mieux à faire, après cette infructueuse démarche, que de nous mettre en quête de la demeure de M... (le nom m'échappe) où nous devions trouver une bien plus douce hospitalité. En effet, nous y fûmes accueillis par sa femme comme les enfants de la maison et choyés à l'avenant.

A notre premier passage au chef-lieu de la Vienne, nous avions eu le temps de parcourir cette grande et ancienne ville, un peu en courant pourtant : Je

dis ancienne, puisqu'elle existait avant la conquête des Gaules par les Romains. Elle est bâtie en partie sur le sommet d'un coteau et, en partie, sur le revers de ce même coteau : deux petites rivières, le Clain et la Roivre, l'entourent de trois côtés. Le coteau des Dunes, en face de celui où est la ville, forme un double vallon. Les restes du vieux château, les eaux sinueuses de ces deux rivières, les moulins qu'elles font tourner, le pied des boulevards qu'elles baignent, des habitations répandues çà et là, offrent une des vues les plus délicieuses qu'on puisse voir.

Poitiers est entouré d'antiques murailles flanquées de vieilles tours de distance en distance. Les maisons, pour la plus grande partie bâties en bois, à pignons aigus élevés et saillants, rendent les rues fort obscures.

La cathédrale est belle. On la dit construite par un roi d'Angleterre (Henri II); l'architecture en est assez élégante, et le jeu d'orgue remarquable. Les autres églises méritent aussi d'être vues, surtout celle de Saint-Jean, où l'on entre par les quatre faces, et que l'on croit être un ancien temple du paganisme.

On distingue encore des autres curiosités, le palais de justice, l'évêché, la bibliothèque, la superbe promenade de Blossac et la porte du Pont-Joubert, cette dernière pour son antique origine.

En somme, Poitiers est assez grand, mais peu peuplé.

Le lendemain de notre arrivée, nous continuâmes, sans bonne ni mauvaise rencontre, notre route jusqu'à la Charité-sur-Loire, où nous apprîmes qu'on arrêtait et qu'on mettait en prison tous les malheureux vaincus à Thouars, par ordre des autorités départementales, comme ayant voulu passer à l'ennemi. Il paraît que nos déserteurs, c'est-à-dire ceux échappés à la surveillance des magistrats de Poitiers, avaient, pour s'excuser de leur trop prompt retour, débité cette calomnie, mais les journaux ne tardèrent pas à rendre un compte fidèle de ce qui s'était passé à Thouars, et à expliquer comment cette ville s'était défendue avant de tomber au pouvoir des Vendéens ; ils terminaient leur récit en rendant un éclatant témoignage à la bravoure et à la fidélité de ceux qui avaient défendu cette place.

Le triomphe de nos adversaires fut donc de courte durée, on remit en liberté ceux des nôtres qui avaient été momentanément détenus, et, pour ne point les remplacer en prison, nos détracteurs prirent la fuite et restèrent cachés quelque temps. L'affaire n'eut pas d'autres suites ; ils rentrèrent successivement chez leurs parents et on n'en parla plus.



VI

SÉJOUR A LYON (1793)

Me croyant libre du service militaire après mon retour de la Vendée, il fallut penser de nouveau au choix d'un état. Les circonstances étaient peu favorables et l'on ne savait guère à quoi s'arrêter à cet égard. On me plaça provisoirement chez le receveur de l'enregistrement de Cosne, M. Sauvageot. Je ne fis pas là un bien long séjour. Tous les jeunes gens qui avaient fait la guerre de l'Ouest furent bientôt rappelés sous les drapeaux. Nous nous rendîmes à Nevers. Je fus nommé sergent-major d'une des compagnies du bataillon qu'on y forma. La destination de ce bataillon fut l'armée qui assiégeait Toulon. Nous partîmes de suite pour cette destination. Arrivés à Lyon, nous y apprîmes la reddition de cette place; nous ne fûmes pas plus loin et y restâmes en garnison, cette ville avait été prise aussi quelque temps auparavant.

Les premiers moments de la vengeance nationale furent terribles dans cette malheureuse cité; peu après elle devint inhumaine et enfin épouvantable. Le nom de la ville fut changé en celui de

Commune affranchie. Une loi ordonna son entière destruction, on réclama contre cet acte de vandalisme ; mais, avant qu'on fît droit à cette réclamation, la superbe place de Bellecour était en partie démolie.

Comme le récit de toutes ces horreurs n'entre point dans le cadre que je me suis tracé, je n'en dirai pas davantage.

Nous restâmes à Lyon trois à quatre mois ; je puis donc parler un peu au long de cette grande et belle ville ; belle par ses quais seulement et ses environs, car ses rues sont étroites et sombres.

Comme nous venons de le dire, sa situation au confluent de deux superbes rivières, entre lesquelles elle est presque toute bâtie est des plus avantageuses au commerce. Au Nord, elle est dominée par la montagne de Fourvière qui s'élève à droite en amphithéâtre sur les bords de la Saône. Le site en est des plus pittoresques. Les coteaux qui baignent les deux fleuves sont couverts de verdure et de maisons de plaisance. Les sommets des Alpes se perdent à l'Orient. Du haut du plateau de Fourvière on découvre tout l'intérieur de la ville : rues et places, ainsi que l'active population qui les traverse en tous sens. Les quais sont magnifiques, et bâtis de superbes maisons. Il y a des trottoirs qui ont une lieue de longueur, tel que celui qui part du faubourg Sainte-Claire (sur le Rhône) à la levée de Perrache.

C'est sur ce quai qu'est le superbe Hôtel-Dieu

qu'on prendrait plutôt pour un palais que pour un hôpital : c'est peut-être le plus ancien établissement de ce genre qui ait été édifié en France. On en attribue la fondation à Childebert et à la reine Ultrogothe, son épouse. La porte extérieure est ouverte en arcades. Un grand attique à pilastres s'élève au-dessus du premier ordre et contient une table d'inscription où est gravé le nom de cette maison. Un dôme s'élève au-dessus de la toiture. L'intérieur est disposé en forme de croix grecque, ayant 560 pieds de longueur, dans chaque partie de laquelle il y a trois rangées de lits. Ces vastes salles contiennent les fiévreux ; elles ont 32 pieds de largeur et 25 de hauteur. Au centre, sous le dôme, est un autel isolé, qui peut être vu de tous les malades, qui peuvent ainsi participer aux offices du prêtre qui le dessert. On y compte 1.800 lits en fer, qui contiennent quelquefois le double de malades, suivant les cas. Il y a encore beaucoup d'autres pièces pour les blessés ou les convalescents.

Cet établissement est d'une grande beauté. Cent cinquante sœurs le desservent. La pharmacie est remarquable par sa grandeur et l'ordre qui y règne. Elle fournit, non seulement aux malades de la maison, mais encore aux pauvres de la ville, les médicaments dont ils ont besoin.

La grande façade du Rhône est de l'architecte Soufflot, originaire d'Auxerre ; elle fut élevée au milieu du siècle dernier.

Il y a encore d'autres hospices à Lyon. Celui dit de l'Antiquaille, bâti sur les restes de l'ancien palais du préfet du prétoire ou gouverneur des Gaules. Claude et Caligula, empereurs romains, y sont nés. Cette maison est aujourd'hui le refuge des filles publiques. On l'appelle de l'Antiquaille parce qu'avant de devenir hospice, c'était une espèce de musée où on réunissait toutes sortes d'antiquités.

La Maison de charité fut fondée en 1531 ; une grande stérilité ayant amené une affreuse famine dans ces contrées et réduit à la misère une si grande quantité de gens que, ne sachant que faire de toutes ces bouches inutiles, on en chargea plusieurs bateaux, que l'on abandonna au courant de l'eau. Plusieurs de ces bateaux s'arrêtèrent à Lyon ; ce spectacle toucha si vivement le cœur de ses habitants qu'ils accueillirent ces malheureux le mieux qu'il leur fût possible, puisqu'eux-mêmes souffraient également de la disette commune ; on se les distribua d'abord dans les maisons, car ils étaient en grand nombre ; puis, on leur bâtit une maison à qui l'on donna le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Les églises sont assez nombreuses dans cette riche cité. Quand nous y étions, toutes étaient fermées ou converties en magasins, écuries ou salles d'assemblées populaires (club). Depuis, elles ont été rendues à leur usage primitif.

La cathédrale est dédiée à saint Jean-Baptiste ; comme église, elle date du VIIe siècle. Elle fut ruinée

et rebâtie plusieurs fois. Au XIIIe, elle fut relevée comme on la voit aujourd'hui, au moyen des restes du forum construit par Trajan. Le cloître des chanoines était entouré d'épaisses murailles comme une forteresse. Le portail a trois porches ou entrées; deux tours massives et une espèce de pignon dentelé composent toute sa façade; on remarque, dans un des clochers, une cloche qui pèse 35 000 livres; elle passe pour la plus grosse de France. L'intérieur est très vaste et d'une grande simplicité. On y remarque de beaux vitraux, de riches sculptures, le maître-autel, et de fort belles chapelles tout autour des basses nefs.

Saint-Paul, rue de la Poterie, fut fondée en 549; Saint-Pierre en 800; Ainai, en 612, sur les débris d'un temple célèbre, élevé à Auguste, celle-ci mérite d'être visitée à cause de son antiquité. L'église de Fourvière occupe l'emplacement même où était le forum de Trajan; elle fut construite en 1192. Saint-Nizier date du IVe siècle, elle est remarquable par l'élévation et la hardiesse de ses voûtes, la forme de ses piliers, l'étendue de son vaisseau, et par la clarté qui y règne; Saint-Bonaventure est spacieuse et peu élevée à raison de sa longueur. Son patron mourut à Lyon en 1274, dans le couvent des Cordeliers, pendant la tenue du concile œcuménique qui se tenait dans cette ville, étant lui-même de cet ordre et membre de ce concile. On dit qu'on lui fit des obsèques de la plus grande magnificence, qui surpassent celles qu'on a pu

faire à des rois et à des empereurs. Le pape et tous ses cardinaux y assistèrent. Saint-Polycarpe, très jolie église, bâtie en 1760; celle des Chartreux en 1590 ; le chœur est grand et décoré magnifiquement.

Sainte-Irénée est divisée en deux parties situées l'une au-dessus de l'autre. L'église inférieure renferme une crypte (ou chapelle souterraine) d'un aspect sombre ; au milieu est un puits où, selon la tradition, on recueillit les ossements des martyrs. Cette crypte paraît être de la plus haute antiquité.

Il y a encore d'autres églises, mais je m'arrête ici ; ce que j'ai dit des premières donnera une idée suffisante des autres.

Sur la place des Terreaux, on remarque deux beaux édifices, l'Hôtel de ville et le Palais des Arts. L'Hôtel de Ville fut commencé en 1646 et entièrement achevé neuf ans après. Sa façade sur la place a 40 mètres de large. Le bâtiment est entièrement isolé ; les deux ailes de côté donnent sur deux belles rues ; et la seconde façade donne sur la place de la Comédie. Le terrain vide entre les deux façades forme deux cours, dont le sol de la première est beaucoup plus grand et plus élevé que celui de la seconde.

La façade principale, celle du côté des Terreaux, n'appartient à aucun ordre d'architecture, elle offre néanmoins une belle apparence, et se termine par une balustrade à jour, portant d'un côté une statue

colossale d'Hercule et de l'autre, celle de Minerve. Au milieu est une grande et haute tour où est placée l'horloge. Les deux pavillons de chaque côté sont couverts ou terminés par un dôme. La façade de derrière, donnant sur la place de la Comédie, offre un beau pavillon de chaque côté dont l'entre-deux est formé de trois arcades ouvertes.

Cet hôtel de ville, un des plus beaux de France, présente à l'intérieur un beau vestibule, dont le fond est occupé par deux groupes en bronze de grande dimension, représentant, l'un, le Rhône, appuyé sur un lion rugissant ; l'autre, la Saône, appuyée également sur un animal de même espèce, mais dans une attitude paisible. Ces deux beaux morceaux se voyaient autrefois sur la place Bellecour d'où ils ont été retirés lors de la démolition de cette place en 1794. Ces groupes sont l'œuvre des frères Coustou. De ce vestibule, partent deux beaux escaliers qui conduisent aux pièces d'apparat. L'une d'elles a 82 pieds de long sur 32 de large. Là aussi sont les salles du Tribunal de commerce, du Consulat, des Archives, etc. Les bureaux de la mairie, des contributions et autres occupent le rez-de-chaussée.

Deux incendies, en 1764 et 1803, ont détruit de belles peintures à fresque qu'on voyait au plafond de ces salles et qui ont été fort regrettées.

Le Palais de Justice offre encore des peintures du même maître, Blanchet, qu'on ne manque pas d'aller visiter.

Le Collège du quai du Rhône est un des monuments les plus imposants de cette ville.

Mais je m'aperçois que j'allais passer sous silence le palais des Arts qui devait prendre son rang tout de suite après l'hôtel de ville dont il est voisin; revenons-y donc.

Ce palais magnifique était, avant 1789, une abbaye de religieuses fondée dans les premiers temps du christianisme. Il est composé de quatre bâtiments qui forment une cour où l'on a établi un parterre, au milieu duquel est une statue d'Apollon dressée sur un autel antique. Cette cour ou parterre est entourée d'un portique voûté, portant au-dessus une terrasse avec une belle balustrade en fer (l'ancien cloître). Dans les appartements sont les tableaux, le cabinet des médailles, le musée lapidaire, la galerie des plâtres antiques, le dépôt curieux des mécaniques à fabriquer les étoffes de soie, la bibliothèque du conservatoire, l'école gratuite de dessin, etc., etc. Tous ces objets d'arts sont riches et précieux. Sur la place du Change est la Bourse, joli bâtiment, élevé en 1749 encore par Soufflot.

L'École vétérinaire, le Jardin des plantes, l'Hôtel des monnaies, la Halle, le Mont-de-piété tous ces établissements méritent l'attention du voyageur.

Les casernes aussi sont de fort beaux bâtiments, on distingue celle de Serin qui était autrefois les greniers d'abondance; celle des Colinettes, de Saint-Georges, etc...; nous étions casernés dans cette dernière.

Un beau jour, ou plutôt une belle nuit, il nous prit fantaisie, à Charles et à moi, d'aller coucher dans celle des Colinettes. A cette époque, elle était entièrement vide ; sa position sur le plateau de Sainte-Claire est charmante ; il faisait un clair de lune admirable ; je ne sais quelle idée nous était venue de faire cette escapade ; c'était plutôt un enfantillage que toute autre chose ; mais nous le payâmes bien. La nuit était chaude, nous choisissons, parmi un très grand nombre de chambres, celle qui nous convenait le mieux. Il en fut de même des lits. Les draps et les couvertures étaient emmagasinés, mais nous n'en avions pas besoin. Nous nous déshabillons malgré cela, et nous voilà étendus, fort à l'aise chacun de notre côté, pensant que le sommeil ne se ferait point attendre. Nous comptions sans notre hôte ; un picotement épouvantable se fait sentir subitement par tout le corps, nous nous tournons et retournons sur tous les sens, croyant que la chaleur nous cause cette agitation. Bientôt, nous ne pouvons plus y tenir ; nous ouvrons une croisée pour avoir de l'air et pouvoir respirer plus à notre aise ; mais les coups de pointe des plus fines aiguilles que nous eussions ressenties ne nous auraient pas semblé plus aiguës. Loin de se ralentir, ce supplice redoubla. Nous ne savions d'abord ce que ce pouvait être, tant les atteintes de ce mal étaient vives et prenaient d'accroissement. Je pensais bien, dans le premier moment, aux puces ; mais je ne pouvais croire que ces petits insectes pussent pro-

duire un tel effet. En approchant de la fenêtre, où la lune donnait en plein, j'aperçois la chemise de Charles qui en était couverte au point qu'on n'y voyait plus un morceau de blanc. La mienne était dans le même état. Nous les ôtons au plus vite, et nous voilà à les secouer de notre mieux. Notre peau en avait autant, de manière qu'on nous aurait pris pour deux nègres. Reconnaissant maintenant le véritable ennemi à qui nous avions affaire, nous faisons à la hâte un paquet de nos hardes que nous mettons sous notre bras et nous voilà, nos souliers aux pieds seulement, courant devers le Rhône qui coule au bas de cette caserne, nous jeter dans ses ondes bienfaisantes pour nous débarrasser du million au moins de ces petits animaux carnassiers qui auraient fini, je crois, par nous dévorer si nous fussions restés une heure de plus dans cette caserne maudite.

Mille à douze cents hommes environ l'avaient quittée huit jours auparavant. Depuis ce temps, ces malheureuses puces faisaient une diète sévère. On doit se faire une idée de l'appétit qu'elles devaient avoir et de l'ardeur avec laquelle elles dévoraient notre pauvre individu ! Il n'y a pas de supplice pareil, je n'avais pas d'idée d'une chose semblable.

Quand je dis que nous étions allés nous jeter dans le Rhône, j'ai voulu dire que nous étions descendus avec précaution sur ses bords, car nous ne savions nager ni l'un ni l'autre.

Il faudrait des volumes pour vous décrire tout. En

voilà déjà bien long ; cependant, je voudrais bien dire un mot de l'île Barbe, cet endroit délicieux, si couru de mon temps, et probablement encore de celui-ci. Au risque d'ennuyer de mon griffonnage, il faut que j'en parle un instant.

Cette île enchantée est à une lieue à peu près de Lyon. En été, tous les dimanches, un nombre infini de batelets couverts fendent les eaux de la Saône et y transportent une multitude d'amateurs de plaisirs de toutes sortes. Les autels qu'y avaient autrefois les druides, ont été remplacées par ceux de Terpsichore, d'Euterpe, de Vénus, de Bacchus, etc. ; là, plus de sacrifices humains ; aujourd'hui tous ont le plaisir pour but, et rarement il trompe l'espérance des adeptes. Cette île au milieu de la Saône, environnée de collines et d'arbres de hautes futaies, ressemble à un petit paradis terrestre.

Aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, il y a recrudescence de bonheur et de plaisir. Alors, on y élève des tentes sous la feuillée, des orchestres, des jeux, des danses. Un monde tout entier se met en mouvement. La rivière est couverte de grands et de petits bateaux ; les routes, de droite et de gauche de la Saône, offrent des piétons, des voitures, des équipages remplis de gens de tout âge, de tout sexe. Sur les deux rives de cette belle rivière s'élèvent de charmantes maisons de campagne. J'allais beaucoup dans l'une d'elles bâtie sur la rive gauche. Elle appartenait à un ancien libraire de la connais-

sance de mon frère ; elle s'appelait la Joliette et était fort bien nommée. Il s'y passa, une nuit que j'y étais, une si drôle d'aventure que je ne puis résister à l'envie de la conter.

On recevait, à certaines époques, beaucoup de monde dans cette maison. Il y avait une douzaine de lits à donner, mais qui étaient réservés aux intimes, les autres allaient chaque soir coucher à Lyon, qui n'est guère éloigné que de trois quarts de lieue, et revenaient le lendemain.

Le jour dont il est question, la société était choisie, c'est-à-dire qu'une bonne partie des femmes qui la composaient étaient jeunes et jolies. On y remarquait entre autres Mmes Belm... et Lal..., femmes des premiers négociants de Lyon, qui étaient vraiment belles. Ces dames, sans être des Lucrèces, n'étaient pas non plus de ces femmes éhontées qui se donnent au premier venu ; elles étaient comme il y en avait beaucoup à cette époque, qui pensaient que pourvu que les apparences fussent sauvées, et leur honneur à l'abri, tout était dit. Elles auraient même ajouté, je crois, avec le fabuliste français :

> C'est peu de chose quand on le sait,
> Ce n'est rien quand on l'ignore.

tant elles étaient de bonne foi à cet égard.

M. Belm... comptait accompagner sa femme à la Joliette, mais, au moment de monter en voiture, il se vit forcer de partir pour Roanne, où l'appelait un de ses correspondants.

M. Lal..., qui connaissait *particulièrement* Mme Belm..., avait vu le départ du mari avec une certaine joie secrète, qui cependant n'avait point échappé à tout le monde. Ce M. Lal..., vers le soir, voulant être libre de son temps, et surtout de sa nuit, feignit d'être obligé lui-même de se rendre à Lyon pour affaire pressée. Comme, dans le commerce, ces sortes d'accidents se renouvellent assez souvent, sa femme et *quelqu'un* encore le vit partir comme lui-même avait vu s'éloigner M. Belm...

Après les plaisirs champêtres d'une journée assez chaude, chacun, sentant le besoin d'un salutaire repos, prit le chemin de sa chambre, comptant, les uns sur des rêves agréables, les autres sur des réalités plus agréables encore (il était minuit).

Il paraît que l'affaire qui avait appelé M. Belm... à Roanne, ne l'avait point retenu dans cette ville aussi longtemps qu'il le craignait, car, le lendemain de son départ, son cabriolet s'arrêtait vers une heure du matin à la porte de la Joliette, où il lui tardait de rejoindre une épouse chérie. M. Belm... s'étant fait indiquer sa chambre, monte, frappe discrètement. Personne ne répond. Il frappe à une assez longue distance et, après une nouvelle attente, une voix émue se fait entendre et demande qui est là? Le mari se nomme. On paraît douter, mais le tout pour gagner du temps; enfin, on se lève, la porte s'ouvre; le mari entre et l'amant sort à la faveur des ténèbres et d'un long embrassement de la tendre moitié, sans être aperçu. M. Belm...

explique à sa femme comment il se fait qu'il est revenu plus tôt qu'il ne le pensait. On l'en félicite, il se couche; il est fatigué, madame a la migraine, on s'endort.

Que va devenir M. Lal... ses habits sous le bras, comme nous, en fuyant les puces des Colinettes — car c'est lui-même — ira-t-il aussi, comme nous, se jeter, non dans le Rhône mais dans la Saône, de dépit, et pour tout de bon? Non, mais que fera-t-il en pareil équipage? Il a annoncé à sa femme qu'il partait pour Lyon, oui, il lui a fait un conte pour légitimer cette excuse, car c'en était une, comme nous venons de le voir; il lui en fera un autre pour expliquer son retour, plutôt que de coucher sur un escalier de grenier où il se rhabillait à la hâte. Ce conte sera bien simple : « l'affaire *était manquée* ».

Son rhabillement achevé tant bien que mal, M. Lal... se dirige vers la chambre de sa femme, et aperçoit, par le trou de la serrure, que la lampe de nuit brûlait encore, mais faiblement. Comme M. Belm..., il frappe en se nommant. Il croit entendre aussitôt un certain mouvement dans l'appartement, il regarde par le trou perfide et voit *quelqu'un* faire lestement un paquet de ses hardes comme il venait de faire lui-même tout à l'heure, ouvrir la porte du cabinet de toilette, puis la croisée de ce même cabinet et le *quidam*, quel qu'il fût, s'échapper par là pour gagner le toit d'une remise peu élevé du sol de la cour. La lueur de la veilleuse

était trop faible pour que le mari pût reconnaître le galant. « Eh bien, bonne, tu n'ouvres pas ? dit-il après avoir frappé un nouveau coup. — C'est toi, *mon bon*, dit la dame en allant lui ouvrir, tu peux te flatter de m'avoir fait bien peur, va ! — Je le crois... — Venir ainsi à une pareille heure ! — Que veux-tu, l'affaire qui m'appelait dehors est manquée..., mais j'espère qu'elle se renouera, ajouta-t-il en baissant un peu la voix. — Pourquoi revenir si tard ? ajouta-t-elle. — La soirée était belle, je suis revenu pédestrement sur les bords de la Saône, qui sont si beaux par le clair de lune. Puis, je suis resté près de deux heures à regarder des gens qui pêchaient au feu. — Je croyais cette pêche défendue ? dit la femme en bâillant un grand coup. — Sans doute, qu'elle est défendue !... mais on fait tous les jours tant de choses qui le sont !... » Ici, la patience de M. Lal... était bien près de lui échapper ; cependant il se remit et demanda à sa *petite bonne* pourquoi la porte et la croisée de son cabinet de toilette étaient ouvertes. On lui répond que la chaleur était si grande quand on s'était couché, qu'on avait laissé tout cela ainsi afin d'avoir un peu de frais. O femmes !... allait dire M. Lal..., quand il se rappela M. Belm... « Lui, au moins, pensa-t-il, ne s'est aperçu de rien ! » Un instant après, il se dit : « Quand je ferais un esclandre, en serais-je plus avancé ? non ; on se moquerait encore de moi... Et puis, dans ma position, n'est-ce point une punition du ciel, ne suis-je pas moi-même puni par où j'ai

voulu pécher... la loi du Talion !... Ah ! c'est celle-là qui est une loi !... et une loi juste... une loi... couchons-nous, je pense que je n'ai rien de mieux à faire. » Ainsi fit-il, et je crois qu'il fit bien.

Mme Lal..., elle aussi, avait retrouvé dans la compagnie de la Joliette, un jeune militaire qui déjà avait eu en ville, avec elle, une première conversation des plus intéressantes, à qui nos voisins d'outre-mer donnent une autre épithète. On aurait bien voulu la renouer le premier jour, mais impossible d'en trouver le moment. Aussi, le lendemain, quand M. Lal... annonça à sa femme son départ prétendu pour Lyon, notre jeune héros en fut sitôt informé et la joie fut égale de part et d'autre ; mais aussi quelle dût être sa douleur lorsque le malencontreux mari arriva, comme un événement, pour troubler la fête !

Cependant le galant n'avait pas tout à fait perdu son temps pendant les trois quarts d'heure, à peu près, passés auprès de sa belle. C'est ce que je puis assurer très positivement. A la vérité ce n'était qu'un acompte dont il espérait bien se dédommager à la première occasion.

VII

SÉJOUR A GRENOBLE (1794)

Avant de quitter tout à fait cette belle ville de Lyon, où, malgré les rigueurs des temps, nous menions les plaisirs si rondement, je voudrais bien encore dire un mot d'une autre maison de campagne, où nous avons trouvé aussi des passe-temps fort agréables, mais bien différents de ceux que l'on goûtait à la Joliette, car rien n'était plus innocent et plus simple que les plaisirs de cet autre séjour.

En arrivant à Lyon, nous avions d'abord logé en ville avant d'être casernés ; et notre premier billet de logement nous avait été donné chez une dame, veuve d'un officier de cavalerie, tué pendant le siège.

Quoique nous eussions quitté presque aussitôt cette maison, nous avions été invités une fois pour toutes, Charles et moi, à y aller quand cela nous conviendrait ; nous usions de la permission sans pourtant en abuser.

Cette dame avait une jolie petite maison de plaisance à Ternay, sur le Rhône, où nous allions aussi quelquefois, lorsque le service nous le permettait.

Elle avait deux demoiselles de quinze à dix-sept ans fort bien élevées. Là, nos occupations les plus chéries étaient le dessin. Après un déjeuner à l'anglaise, c'est-à-dire composé de thé, de tartines de beurre et de fruits, on enlevait théière, tasses, etc., on mettait une fleur (rose ou œillet) dans un vase, qu'on plaçait au milieu de la table, et chacun de nous la dessinait dans le point de vue qui lui était relatif, tout en s'efforçant à surpasser son adversaire ; et, dans cette noble lutte, nous produisions quelquefois une œuvre assez passable ; mais l'aînée des deux sœurs l'emportait toujours sur nous tous. Après le dessin, nous allions faire quelques tours de promenade, toujours sous l'œil de la mère. Nous revenions dîner à deux heures. Vers cinq heures, à peu près, nous prenions la poste... aux ânes à Saint-Symphorien, et nous rentrions à notre caserne enchantés des plaisirs innocents de notre journée, ne soupirant qu'après le moment d'en voir renaître une nouvelle.

Le temps de notre service à Lyon étant expiré, notre bataillon fut licencié, et Charles et moi envoyés en *subsistance* dans un bataillon du Jura, alors en garnison à Briançon.

En passant à Grenoble, mon frère qui y était accusateur public de l'armée des Alpes, obtint pour nous, du général Lapoype, commandant de cette place, la permission d'y passer l'hiver. C'était celui de 1794, l'un des forts hivers de seconde classe, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il était beaucoup plus

agréable de passer en ville que dans un des camps souterrains des Alpes.

Mon frère occupait le premier étage de l'hôtel Lesdiguières appartenant alors à M[lle] de Feuquières, âgée de plus de soixante-douze ans ; cette demoiselle, qui était de la famille des Bonne de Lesdiguières, en habitait le rez-de-chaussée. Nous étions fort bien là ; nous couchions dans un fort bon lit de damas blanc, où le froid ne pouvait guère venir nous relancer. Nous allions souvent à la comédie ; au bal quelquefois. La table de M. l'accusateur public n'était pas mauvaise, elle était servie par un bon restaurateur du pays nommé le père Jourdan, en somme tout cela était fort confortable.

Charles, dans son inspection de ce vaste logement, avait fait la découverte d'un certain petit cabinet ou office abandonné depuis longtemps, qui, suivant lui, contenait quelques friandises de son goût ; friandises liquides, s'entend, qu'il avait, disait-il, entrevues par le trou de la serrure. C'est un trou, celui-là, comme on sait, par lequel on voit bien des choses ! Il avait donc entrevu plusieurs bouteilles de liqueur et entre autres de celles qu'on entoure ordinairement d'un jonc flexible qui ne croît qu'aux îles, et que certaine dame de l'autre monde, du nom d'Amphoux expédie aux amateurs de celui-ci qui veulent bien lui faire l'honneur de s'adresser à elle, dans ce dessein.

Ce cabinet était fermé d'une porte assez solide ; mais l'imposte ne l'était que par un châssis à

mailles en fil de fer peu serrées retenu par deux ou trois pointes. Tenté de déguster cette douce liqueur tant renommée, dont la dame de la maison ne faisait nul usage depuis longtemps, et que même elle devait avoir tout à fait oubliée, Charles ne me laissa pas un moment de repos tant que je n'eus pas consenti à trouver le moyen de nous procurer un peu de ce fruit défendu. Enfin, me rendant à ses désirs, il fit la *courte échelle* et, grimpé sur ses épaules, muni d'une longue pincette effilée, j'essayais de saisir par le cou une de ces bienheureuses bouteilles ; et, quoique j'eusse choisi la plus petite, elle ne put passer au travers de la maille plus petite qu'elle encore. Il fallut donc renoncer à ce moyen et en chercher un plus efficace. Il n'y en avait pas d'autre que de déranger un peu l'imposte et de s'introduire corps et âme dans ce lieu de délices. Charles était trop peu ingambe pour cela : quoique je n'y fusse guère disposé, il n'en fallut pas moins le satisfaire, et, toujours grimpé comme je viens de le dire tout à l'heure, me voilà, après quelques efforts, maître de la place. Il y avait dans l'intérieur un marchepied portatif, à l'aide duquel on pouvait atteindre sur tous les rayons. La cantine était fort bien pourvue : liquides, fruits confits, tabac d'Espagne, etc., le tout en abondance. Je ne pris qu'une seule bouteille de marasquin et un peu de tabac d'Espagne pour quelqu'un auquel je pensais non sans peur en ce moment.

Bien entendu que M. l'accusateur public de

l'armée des Alpes n'était complice d'aucune manière dans le grave délit que nous commettions, Charles et moi. Il y avait bien un autre surveillant non moins redoutable que lui dans la maison et dont nous nous cachions avec le plus grand soin. C'était ce pauvre ami Bogne de Faye[1], beau-fils de mon frère, plus jeune que nous de quatre à cinq ans, et plus raisonnable que nous trois ensemble. C'était la ménagère de la maison, notre Mentor, le régulateur de toutes nos actions, des bonnes, s'entend.

Ne voulant pas profiter seul du fruit du larcin, je substituais, le plus adroitement possible, la liqueur des îles à celle que nous fournissait l'aubergiste restaurateur. Le frère la trouvait excellente, et, chaque fois qu'il en avait l'occasion, il en complimentait son fournisseur, qui en était tout fier. Le bon frère trouvait aussi, depuis quelque temps, son tabac bien meilleur qu'à l'ordinaire. Cela ne m'étonnait guère, moi; car, lorsque je pouvais attraper sa grande tabatière, j'y glissais en cachette une pincée de ce bon vieux tabac d'Espagne, et cette faible addition donnait au sien un montant qui lui plaisait fort.

Ce petit manège dura près de deux mois et demi, et cependant, il n'en coûta guère qu'une demi-douzaine de bouteilles de marasquin ou autre à notre

[1] Ancien ambassadeur, ancien député, décoré de plusieurs ordres. Mort subitement à Bagatelle, près Clamecy, le 31 juillet 1838, chez sa sœur Mme Lemoyère.

bonne vieille hôtesse et peut-être un quarteron de tabac tout au plus.

M. l'accusateur public, toujours de plus en plus émerveillé de la bonne liqueur que lui servait son maître d'hôtel, lui dit un jour : « Papa Jourdan, je suis intarissable en fait de compliments, comme vous l'êtes en fait des excellentes liqueurs et du marasquin en particulier que vous nous servez depuis quelque temps. — J'en demande bien pardon à mon bon monsieur Duviquet, répond l'hôte ; c'est sans doute de mon *Tessert*[1] qu'il veut parler ? — Non, parbleu ! c'est bien du marasquin et du meilleur encore ! » Ici, il y eut un moment de *tohu-bohu* entre les deux interlocuteurs ; enfin on s'explique, et le frère commence à se douter de quelque supercherie obligeante, sans pourtant se rendre encore bien clairement raison de quel genre elle pouvait être.

Un certain soir, qu'il aperçut Charles me faire un certain signe, et moi y répondre d'une certaine façon, il nous laisse aller d'abord, puis il arrive sur nos talons à pas de loup, tandis que nous le croyions bien occupé de sa milady Montague[2] et vient nous surprendre la main dans le sac. J'avais déjà enfourché mon imposte quand il parut à nos yeux étonnés. Il fallut redescendre bien vite, les

[1] Liqueur fameuse, inventée à Grenoble par un pharmacien qui lui a donné son nom.

[2] Il a appris l'anglais de lui-même et au bout de quinze jours, il expliquait couramment les lettres de la dame anglaise dont je parle ici.

mains vides cette fois, puis subir un interrogatoire, bien conditionné, sur faits et articles. Quand il vit cependant que nous avions été aussi réservés dans nos friandes soustractions, lorsque nous pouvions les étendre bien davantage, il se radoucit un peu; nous représenta notre action comme une des plus condamnables, et combien elle aurait pu le compromettre, lui chargé de réprimer les délits et les crimes de l'armée à laquelle nous appartenions! La semonce fut un peu sévère et la leçon complète. Nous promîmes bien de n'y plus retourner et nous tînmes parole. Toute la grâce que nous lui demandâmes fut de n'en pas parler à Bogne; ce qu'il fit, n'étant guère plus disposé que nous à lui faire une pareille confidence.

Dans le courant de ce rude hiver, Dumontot eut de terribles engelures aux talons; il fallait le porter de son lit à la table et de la table à son lit; sur la fin, je le portais même à la comédie. Je les eus par communication, mais moins fortement que lui; il me rendit le même office, et, pour nous remettre entièrement, il fallut quitter au commencement du printemps cet agréable séjour pour aller reprendre le collier de misère.

Cependant, avant de quitter la capitale du Dauphiné, il faut que, suivant ma coutume, je parle un peu de cette ville où nous avons passé de si doux instants.

Elle est une des plus anciennes de France, car, déjà avant la conquête des Gaules par les Romains,

elle faisait partie du pays des Allobroges, et était connue sous le nom de *Cularo*. Elle soutint plusieurs sièges célèbres. Au XIIIe siècle, elle appartenait aux comtes de Grésivaudan, qui, vers 1238, prirent le titre de Dauphins, et, par suite, la province celui de Dauphiné.

Le Parlement de Grenoble fut établi en 1453, par le roi Louis XI. Après la mort de Charles IX, Lesdiguières se rendit maître de cette ville sur les catholiques romains, par capitulation, après vingt-cinq jours de siège. Depuis, elle fut tranquille jusqu'au moment de la première révolution, à laquelle elle fut une des premières à prendre une part très active.

Grenoble est situé comme dans un vaste entonnoir formé de hautes montagnes, de forme les plus bizares, dont le pied est couvert de belles prairies et arrosé par l'Isère, et autres courants d'eaux vives, qui entretiennent la verdure d'un grand nombre d'arbres, dont les ombrages offrent des réduits les plus pittoresques. Les versants de ces montagnes sont garnis, d'un côté, de vergers et de maisons de plaisance charmantes..., de l'autre, on voit l'Isère aux eaux couleur d'ardoise poursuivre son cours rapide, et se perdre bientôt entre les monts Savoisiens.

L'intérieur de la ville est bien bâti; il y a de belles places, de belles promenades, entre autres celle dite *Le Jardin*, sur le quai. Il fut planté par le connétable de Lesdiguières et faisait partie de son

hôtel, qui est aujourd'hui celui de la préfecture. La vue de la terrasse de ce jardin est très agréable. En face, de l'autre côté de la rivière, est une des plus hautes montagnes du voisinage : la partie basse s'appelle le Rabot; celle au-dessus la Bastille, enfin la partie supérieure, le mont Rachet; de ce dernier point, le coup d'œil est superbe. On y grimpe assez difficilement et, quand on y est monté, on voit, à plus de trente lieues de là, la majestueuse cime du Mont Blanc.

Grenoble était autrefois une place frontière. Des remparts, dus au génie de notre compatriote Vauban, l'entourent, et l'on y entre par cinq portes.

Quand nous arrivâmes en cette ville, on venait de poser sur une des places publiques le buste de Marat, de hideuse mémoire. Le sculpteur, nommé Argout, en le plaçant sur son piédestal, lui donna l'accolade fraternelle en lui disant : « Qu'est que (son diton ordinaire). Si tu es un bon et honnête citoyen, comme je le crois, je veillerai sans cesse à la conservation de ton image (déjà l'orage commençait à gronder contre le soi-disant ami du peuple). Si, au contraire, tu n'étais qu'un vil scélérat, je te briserais comme un verre : Qu'est que! »

Cet homme était un patriote exalté, très original, mais au fond assez bon diable. A la société populaire, qui se tenait régulièrement chaque soir, il montait à la tribune et ne manquait jamais d'attaquer un des membres de cette société dont le patriotisme lui était suspect et, à chaque phrase

mordante qu'il lui adressait, il ne manquait jamais de lui dire : *Acroche falcon !* et terminait par son diton favori : *assez causé... Qu'est que !...*

Falcon était un libraire qui tenait un cabinet de lecture où nous allions passer une couple d'heures, Charles et moi, dans nos moments de loisir. Il avait un habit marron et une grecque crêpée, qui contrastait essentiellement avec les coiffures à la Titus de ses collègues. Cela seul suffisait alors pour qu'il fut le point de mire de ses bons frères et amis.

Le pauvre Argout ne tarda pas à voir bientôt son œuvre renversée et traînée dans la boue, seul hommage qui lui fut légitimement dû.

VIII

VIZILLE, LA GRANDE CHARTREUSE, GAP, EMBRUN (1794)

En quittant Grenoble, nous fûmes coucher à Vizille, bourg à six lieues de là, qu'on pourrait appeler le berceau de la liberté. Ce fut dans le château renommé de cet endroit que se tint le 21 juillet 1788, l'assemblée des trois ordres du Dauphiné, sous la présidence du comte de Morges; Mounier en était secrétaire. Cette assemblée réclama avec force « le rétablissement des anciens États de « la province, l'éligibilité à toutes les places, la « double représentation du Tiers-État, l'abolition « des privilèges pécuniaires et une monarchie « représentative. »

A cette époque le château bâti par Lesdiguières était tout à fait irrégulier, mais d'un ensemble imposant.

Dans la Révolution, il fut acheté par les frères Périer, originaires de Grenoble, et une vaste fabrique de cotonnage y fut établie par eux. Elle devint la proie des flammes dans la nuit du 9 au 10 novembre 1825; il soufflait un vent impétueux

qui occasionna en outre l'incendie de plusieurs maisons de la commune, et qui aurait tout dévoré si les pompes de Grenoble ne fussent arrivées à temps pour sauver le reste du bourg et du château.

Après ce désastre, les malheureux ouvriers se trouvant sans ouvrage, MM. Périer se hâtèrent d'établir des ateliers provisoires. Dès le mois suivant, tous les bras étaient occupés de nouveau et, un peu plus tard, le château et la fabrique étaient entièrement rétablis.

A sept ou huit lieues de là, est la Grande Chartreuse, cette nouvelle thébaïde, bâtie au milieu de montagnes presque inaccessibles, au fond d'une vallée sauvage, qui fut donnée à saint Bruno, en 1084, par un des évêques de Grenoble.

Deux chemins conduisent au monastère, le premier n'est praticable qu'aux gens à pied ou à cheval; il traverse une immense forêt de sapins qui, par échappées, laissent entrevoir de superbes points de vue sur la vallée délicieuse de Grésivaudan. L'autre, plus long, est tracé dans une vallée très resserrée, où coule l'Isère. A quelques lieues du point de départ, il s'enfonce entre deux énormes montagnes à pic bordées d'affreux ravins. A Fourvoirie, ces montagnes sont réunies par un horrible pont jeté sur un torrent qui tombe, en cascades, d'une haute élévation, et conduit à une voûte étroite, fermée par une double porte, sous laquelle le chemin semble se dérober : c'est la première entrée du désert. Alors, les deux montagnes se

rapprochent de plus en plus ; leurs cimes semblent se perdre dans les nues. Le Guers-vif, qui coule entre des masses de rochers, bouillonne et rend un sourd murmure, qui ne prête pas peu encore à l'horreur de ces lieux. La route, taillée dans le roc, sur les bords de précipices continuels, obscurcie par une épaisse forêt, conduit à un second pont et continue sur la rive opposée. La gorge alors s'élargit sensiblement et, après une demi-lieue de marche encore, on arrive enfin au couvent de ces pieux cénobites.

Mais revenons à notre chemin militaire, duquel nous nous sommes un peu écartés, et laissons ces bons religieux prier Dieu pour les pauvres pèlerins.

Nous fûmes coucher à Lamure ; de là à Corps, puis à Saint-Bonnet, patrie de ce bon frère Habert, le premier libraire qu'eut la ville de Clamecy. Deux frères partirent, du fond du Dauphiné, balle sur le dos, il y a plus de soixante-dix ans ; le cadet s'établit ici, et l'aîné à Avallon ; ce dernier est le père du général Habert, qui se distingua dans les guerres de l'Empire.

De Saint-Bonnet, nous fûmes à Gap, chef-lieu du département des Hautes-Alpes. Cette ville qui n'a que 7 000 habitants environ est très ancienne. Elle est située dans une agréable vallée, sur les ruisseaux de la Bonne et de la Luye, et environnée de coteaux qui s'élèvent graduellement vers le Nord-Est, et parviennent à une très grande hauteur. Les rues sont

étroites et mal bâties ; la cathédrale, édifice gothique, est assez bien ornée. Une de ses chapelles renferme le mausolée, en marbre noir, du connétable de Lesdiguières qui se distingue par de fort belles sculptures, œuvre de Jacob Richier. On raconte dans le pays que ce grand capitaine, un peu despote de son naturel, tint en charte privée cet habile artiste jusqu'à ce qu'il eût achevé son ouvrage.

Ce monument était d'abord dans le château des Lesdiguières où il avait été édifié en 1626 ; de là il fut apporté à Gap en 1798, où il est à demeure aujourd'hui. Le palais de justice, l'hôtel de ville, la préfecture et l'évêché sont des édifices convenables et assez bien bâtis.

Nous avions encore une bonne trotte pour arriver à Briançon ; mais le seul endroit un peu important qui se trouvait sur notre route est la petite et ancienne ville d'Embrun, de 3 000 habitants ou à peu près. Sa forte position l'a exposée souvent à être prise et saccagée. Elle est située sur un plateau, qui s'élève sur une vaste prairie, arrosée par la Durance ; elle est entourée de remparts, de bastions et d'un fossé assez profond, et défendue, du côté de la Durance, par un rocher que son escarpement rend inaccessible. Ce plateau offre de jolies maisons et des jardins bien plantés ainsi que plusieurs autres édifices, entre lesquels on distingue la grosse tour de la cathédrale, dont la flèche domine toute la contrée. L'intérieur de la ville ne répond guère à cette apparence fastueuse. Les maisons ne sont pas mal bâties,

is les rues sont très irrégulières, malpropres et
ıbres, une seule exceptée, celle que traverse la
nde route. Le bout de l'esplanade est planté
rbres et les alentours bordés d'un parapet de
té. C'est une très agréable promenade d'où l'on
it d'une perspective variée.

La cathédrale, d'un style gothique, est grande et
ajestueuse. La façade est surmontée d'une flèche
s élevée. On remarque encore l'ancien palais
chiépiscopal ; et, non loin de là, une tour, appelée
Tour brune, qui servit longtemps de prison.

La première maison de refuge fut établie à
nbrun, dans la maison autrefois occupée par les
suites. Cet utile et philanthropique établissement
t dû à M. Ladoucette, préfet des Hautes-Alpes,
lministrateur éclairé et des plus recommandables.

IX

BRIANÇON ET LE CAMP DE SESTRIÈRE (1794-1795)

Après plusieurs couchées encore, nous arrivâmes à Briançon. Là, Charles entra dans la musique du bataillon du Jura, dont partie était casernée au fort des Trois-Têtes et l'autre en ville. J'étais du nombre de ces derniers. Nous n'eûmes dans ce pays aucun événement qui mérite d'être rapporté, si ce n'est un vol qui fut fait à Charles par un de ses camarades en harmonie. On lui avait pris dans sa bourse un louis d'or, et cette perte lui fut des plus sensibles; il faisait beaucoup plus de bruit que de besogne pour retrouver son voleur. Un ancien de la chambrée lui conseilla de se taire, ajoutant qu'au moyen de la poule noire, il se faisait fort de faire revenir le pigeon fuyard au colombier. Charles voulait savoir ce que c'était que la *poule noire* et comment cette poule aurait la puissance d'opérer un tel miracle. « C'est mon affaire, dit l'ancien, la vôtre est de garder le silence et de faire ce que je vais vous dire. Procurez-vous, dans les environs, une poule noire, et, ce soir, à la veillée, lorsque tous

6.

les hommes de la chambrée seront rentrés, je commencerai mon évocation. »

Charles fit ce qu'on lui avait recommandé ; et, à la tombée de la nuit, le vieux nécromancien commença les apprêts *du grand-œuvre*. D'abord, il fit éteindre en grande partie le feu de la cheminée et n'en conserva que ce qu'il fallait pour ne jeter qu'une lueur incertaine ; les chandelles furent éteintes, et la poule placée dans le coin le plus obscur de la chambre. Puis le grand *Rotomago* fit faire un demi-cercle à son monde, et leur apprit qu'un vol conséquent avait été commis sur la propriété d'un des camarades de la chambrée, mais, qu'au moyen de la poule ici présente, il comptait bien reconnaître le voleur.

« Allons, garde-à-vous ! nous allons commencer, dit le vieux grognard. Camarades, il est bon cependant que vous sachiez comment ce mystère d'iniquité va se découvrir. Nous allons aller chacun à notre tour vers la *galine ;* chacun lui passera la main sur le dos ; elle ne criera que lorsque le voleur la touchera. »

S'adressant ensuite au premier en tête du demicercle il dit : « Paul, en avant, marche ! » Paul obéit au commandement, passe franchement la main sur le dos de l'animal emplumé, et reste immobile. Le commandement continue : « Demi-tour à droite, en place ! »

Chacun y passa à son tour, et dans le même ordre que le premier, et la poule ne jeta pas le moindre

cri. « Le voleur n'est point parmi nous ! » s'écrie avec une sorte d'orgueil le chef de la chambrée. — « Non, non ! » répètent du même ton, les acteurs de cette scène fantasmagorique. Alors le vieux nécromancien, d'une voix de tonnerre, s'écrie à son tour : « Tout doux, enfants, il y a de la fraude ici, mais nous allons voir çà tout à l'heure ! »

Il fait rallumer les chandelles et annonce qu'il va faire l'inspection. Personne ne sait de quel genre va être cette inspection. Il fait reformer le demi-cercle et présenter à chacun la main qui a dû toucher le dos de la poule. Toutes sont noires, une seule exceptée : c'est celle d'un malheureux petit fifre, qui fait d'abord bonne contenance afin de faire croire sans doute que sa conscience est aussi nette que sa main. Il ne se doutait pas de la ruse du vieux malin et de ce qui précisément devait le faire condamner.

Il faut dire, pour ceux qui ne le savent pas, que le dos de la poule avait été convenablement noirci avec du noir de fumée. Comme le devin avait annoncé que la poule crierait quand le voleur la toucherait, le voleur véritable s'était bien donné de garde de la toucher dans la crainte de la faire crier; tandis que ceux qui, au contraire, ne craignaient rien à cet égard, y avaient porté hardiment la main, et, par conséquent, se l'étaient noircie, et puis on sait que les poules sont muettes la nuit.

L'évidence étant trop claire, il fallut avouer et restituer le corps du délit qui, heureusement, était encore intact.

Charles pardonna de bon cœur au jeune délinquant en revoyant son argent; mais la chambrée ne fut pas aussi indulgente que lui. Le malheureux petit fifre fut condamné à une savate soignée et de plus à garder une drogue[1] sur le nez, le reste de la soirée, tandis que ses camarades buvaient le vin que leur payait l'ami Charles en reconnaissance du retour de son cher louis.

Briançon est une ville forte qui exista de toute antiquité. Située sur un mamelon, qui lui-même est entouré de plusieurs monticules couverts de fortifications, elle est presque inexpugnable; elle est au pied du col de Genèvre et à l'endroit où commence la vallée de la Guisanne et de la Clarée, et au point où confluent ces deux rivières, allant se perdre dans un lit commun, qui prend dès lors le nom de Durance.

Briançon a une triple ceinture de murailles, et, de plus, elle est défendue par sept forts à feux croisés. Le haut du mamelon est couronné par le Vieux-Fort; plusieurs redoutes et lunettes battent la route d'Italie; mais c'est sur la rive opposée de la Clarée que s'élèvent les plus importantes de ses fortifications qu'un pont d'une seule arche de 120 pieds d'ouverture et d'une élévation de 168 pieds réunit à la ville, dont ces forts sont séparés par un affreux précipice. Ce pont hardi a pour culée deux énormes rochers entre lesquels les eaux de la Clarée arrivent

[1] On sait, ou l'on ne sait pas, qu'une drogue est un morceau de bois fendu comme ceux dont se servent les marchands d'estampes pour retenir celles-ci sur le cordon de leur étal.

de cascade en cascade et fuient au loin en mugissant. A la sortie du pont, une belle route, montant en zigzag, vous conduit aux forts. Ces forts communiquent entre eux par de bons chemins et de belles galeries souterraines.

Le principal fort se nomme les Trois-Têtes, parce qu'il couronne un mamelon à triple cime. De niveau avec celui-ci est le fort Dauphin. Trois cents pieds au-dessus est la forteresse du Randouillet; celle du Donjon est encore à cent toises plus haut. Enfin la Lunette du Point du jour domine le tout.

Briançon est comme la clé des Alpes françaises, c'est le point central d'attaque et de défense.

Briançon, vu de la vallée de la Durance, a un aspect des plus pittoresques; cette partie est en amphithéâtre. La base est décorée d'une fraîche verdure et le centre de vastes bâtiments. Les casernes sont belles et l'église, construite dans un style italien, et posée sur une terrasse élevée avec deux jolis clochers, fait aussi un bel effet dans son ensemble.

Les rues de la ville ne sont pas nombreuses, on pourrait dire même qu'il n'y en a qu'une qui est grande et rapide, prenant du haut en bas, où coule un ruisseau d'eau vive, qui ne tarit jamais. En somme la vue du pays est assez bizarre. Les bords verdoyants de la Durance sont des plus riants. Plus loin, comme par opposition, on voit des rochers arides et le sommet de montagnes couvert de neige ou de glaces. On remarque entre autres celle du Poirette, portant sur sa cime la petite chapelle dite

Notre-Dame-des-Neiges, située à plus de mille toises au-dessus du sol ordinaire de la vallée.

Les environs de la ville sont ornés de jolies *bastides* (maisons de campagne) fort agréables. La plus remarquable est celle d'un M. Delpin, édifiée depuis une vingtaine d'années environ, dont il a pour ainsi dire créé le terrain où sont plantés les jardins. Les eaux de la Durance les arrosent ainsi que celles de la petite rivière de Cervières, amenées sur une montagne où elles se divisent en deux parts dont une les jette de cent pieds de haut dans un bassin où elles tombent en pluie et l'autre roule les siennes sur la pierre qu'elle polit. Naguère, on ne voyait à la place de tout cela qu'un rocher sauvage et une carrière abandonnée. Aujourd'hui, des arbres indigènes et étrangers, des fleurs charmantes, des eaux limpides, des canaux, des cascades embellissent à l'envi ce séjour.

Après quelques mois de garnison dans cette ville, nous fûmes envoyés à Césanne et de là au camp de Sestrière. Nous séjournâmes quelque temps dans ce premier endroit qui est au bas du mont Genèvre, ce fameux passage illustré par Annibal, César, Charlemagne, etc.

A l'époque où je passai le mont Genèvre, il n'y avait qu'un pauvre chemin escarpé et tortueux, d'un accès assez difficile, au milieu d'une gorge étroite et d'une forêt de sapins très épaisse. En 1802, secondé par une partie de la population de Briançon et par les habitants d'une vingtaine de communes environ-

nantes, le bon préfet M. Ladoucette, déjà mentionné, fit ouvrir une bonne route en travers du mont Genèvre. Cette route est celle d'Italie en Espagne.

Là, la France et le Piémont furent limités entre eux par un bel obélisque de 60 pieds de hauteur qu'éternisera une médaille frappée à cette occasion avec cette légende : *A Napoléon Bonaparte l'empereur et le héros des Français;* et portant à l'exergue : *Le mont Genèvre ouvert,* 22 *germinal an XII;* puis au revers : *J.-C.-S. Ladoucette, préfet au nom du département des Hautes-Alpes.*

Du pied de cette colonne, la Doire et la Durance, qui prennent leur source près de là, se quittent en suivant une direction bien différente, l'une va se promener en Italie et l'autre en France. C'est ainsi que la première fait ses adieux à la seconde :

Adieu ma sœur la Durance,
Nous nous séparons sur ce mont.
Tu vas ravager[1] la Provence
Et moi féconder le Piémont.

Nous retrouverons cette dernière au pied du Mont Cenis.

L'hospice, très anciennement édifié sur le Mont Genèvre, était tombé en ruine et n'existait plus de mon temps. Il fut réédifié en 1804, comme retraite hospitalière pour les voyageurs qui pourraient être

[1] On comptait trois fléaux en Provence, le Mistral, la Durance et le Parlement.

surpris dans leur traversée par les neiges ou les avalanches.

Césanne est un pauvre village au milieu des montagnes où nous eûmes le bonheur de trouver, Charles et moi, quelques livres qui nous aidèrent à combattre l'ennui que l'aspect seul de ce pauvre endroit nous causait. Deux maisons dominaient les cabanes dont il était composé. C'étaient celles de M. Silvestre, notre prêteur de livres, et de Mme veuve Ballet, sa belle-sœur, notre hôtesse. Celle-ci avait deux fils, sur lesquels nous ne devions guère compter pour nous tenir compagnie. A la chasse du matin au soir, ils ne rentraient que pour se coucher et souvent avant le jour ils étaient repartis. Chasseurs déterminés, ils étaient la terreur du chamois du canton. Cet animal est une espèce de chèvre sauvage qu'il faut aller chercher sur la pointe des rochers, sur le bord du précipice et souvent au fond. Cette chasse est très périlleuse et, par là, fort attachante. Le chamois a un instinct unique; il ne va qu'en bande au pâturage et, tandis qu'il prend ses repas, un d'eux fait sentinelle et, à la moindre approche de l'ennemi, il en avertit les siens au moyen d'un coup de pied qu'il donne à terre; d'autres disent d'un petit cri : ce pourrait être l'un et l'autre; à ce faible signal, toute la troupe prend sa volée et disparaît comme un éclair.

C'est de Césanne que nous fûmes au camp de Sestrière; nous y passâmes une partie de l'hiver de 1795. Nous nous y étions construits des baraques

souterraines qui nous mettaient à l'abri du froid ; plus il tombait de neige dans la nuit, et plus chaud nous avions. La neige est une fort bonne couverture. Seulement, il fallait le lendemain écarter cette neige de droite et de gauche pour se faire passage et sortir de cette espèce de sépulcre. Le matin, avant que personne n'eût bougé de son trou, le camp était uni comme une glace et on aurait été loin de se douter qu'il y avait en cet endroit 4 à 500 hommes tout vivants et grouillants.

Les soldats du roi de Sardaigne ne nous inquiétaient guère. De mon lit de paille, je voyais leur sentinelle se promener de long en large, sur une montagne en face de la nôtre. A la vérité, un précipice nous séparait, ce qui nous mettait réciproquement à l'abri des surprises.

Je me rappelle qu'un certain jour d'automne, avant l'hiver dont je viens de parler, voulant jouir d'un coup d'œil le plus étendu que possible, je me mis à grimper une des plus hautes montagnes du voisinage, croyant que, de son sommet, ma vue pourrait s'étendre au loin ; mais mon espoir fut déçu, car d'autres montagnes, se succédant sans cesse, empêchaient de rien voir que deux pauvres hameaux nommés l'un le Petit et l'autre le Grand Duc, que j'avais à 2 ou 3.000 pieds au-dessous de moi. Si, de ce côté, mon espérance fut trompée, j'en fus amplement dédommagé par un autre spectacle bien plus étonnant et bien plus nouveau. J'avais eu, au commencement de mon ascension, un

fort beau temps; puis le ciel s'était chargé de nuages insensiblement et la vallée en était toute couverte. En montant toujours, je les avais dépassés, de manière que, pour moi, le temps n'avait pas cessé d'être calme et pur. De temps à autre, quelques faibles éclairs sillonnaient la nue et étaient suivis de coups de tonnerre que j'entendais gronder au loin. Plus je m'élevais, plus ce spectacle prenait de développement et d'intérêt. En effet, rien de plus grand, rien de plus majestueux que ces coups de la foudre s'approchant en résonnant d'échos en échos, sans que j'eusse rien à craindre de ses éclats. La scène, de moment en moment, s'élargissait et devenait plus imposante; et, comme la belle Arsène, je pouvais aussi chanter, moi :

Est-il un sort plus glorieux ?
Sous mes pieds je vois la terre,
Je marche sur le tonnerre
Et je m'élève vers les cieux !

Cette situation venait de se réaliser pour moi.

La foudre redoublait ses éclats effrayants, et le fluide électrique, parvenu à son plus haut degré d'intensité, s'échappa bientôt au milieu d'une de ces terribles détonations qui font trembler la terre. Au moyen d'un éclair des plus brillants, la nue s'ent'rouvrit au-dessous de moi et me laissa voir les pâles habitants du Grand-Duc, fuyant épouvantés à la recherche de leurs troupeaux, que l'orage avait dispersés.

Jamais spectacle et plus grand et plus sublime n'avait encore frappé mes yeux.

Une fois descendu de ces hauteurs imposantes, je me retrouvai un simple mortel comme auparavant, mais cependant toujours émerveillé d'un aussi magnifique tableau.

Il y avait plus de trois mois que, renfermés dans notre camp, nous n'avions communiqué avec Briançon, et que, depuis autant de temps, nous n'avions goûté de vin. On nous en distribua un peu. Le premier demi-verre me grisa complètement. Charles était sauvé, il venait de retrouver un de ses meilleurs amis. Comme il savourait à longue traite sa chère ration! Je ne trouvai pas non plus la mienne trop désagréable.

Ces vallées sont souvent fermées par les neiges six mois de l'année. Aussi, leurs pauvres habitants fabriquent-ils leur pain pour six à sept mois. Sur la fin, ils sont obligés de le rompre à coups de cognée.

X

NICE. VENCE. GAP (1796)

A quelque temps de là, Charles, sur sa demande, obtint une permission pour aller à Grenoble. Il partit et arriva au moment où mon frère se disposait à revenir à Clamecy. La tourmente révolutionnaire, qui l'en avait éloigné, étant passée. Ils partirent tous deux, en prenant le chemin de Genève, et oncques depuis l'ami Charles ne reparut sous aucun drapeau, si ce n'est celui de l'hyménée, auquel il est resté fidèle jusqu'à sa fin, arrivée le 22 avril 1837.

Je donnai des larmes à ce vieux compagnon de mon enfance, en attendant que j'aille le rejoindre au champ du repos.

Après son départ du camp, je n'y fis pas un long séjour; j'entrai bientôt dans les guides de Kellermann, commandant en chef de l'armée des Alpes, compagnie du capitaine Villars.

Je me trouvai à Nice au printemps de 1796, le 27 mars, jour où le général Bonaparte passa par cette ville pour aller prendre le commandement en

chef de l'armée. A sa petite stature, à sa longue figure jaune et maigre, il m'aurait été assez difficile de prévoir qu'il y avait, sous cet ensemble peu flatteur, un aussi grand homme. Cependant son regard d'aigle me frappa dans le moment sans que cette observation eût d'autre suite alors, étant beaucoup trop jeune pour pouvoir pousser plus loin cette remarque.

C'est de Nice qu'il nous fit cette courte et étonnante proclamation, la première qu'il ait adressée à son armée :

« Soldats,

« Vous êtes nus, mal nourris ; le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez, au milieu de ces rochers, sont admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire ; aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde : de riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir. Vous y trouverez honneur, gloire et richesse. *Soldats d'Italie*, manqueriez-vous de courage ou de constance ? »

Une acclamation d'enthousiasme répondit à ces paroles et, déjà, chaque soldat regardait, d'un œil d'envie, ces hautes montagnes qui l'environnaient, brûlant du désir d'aller au delà, chercher, avec la gloire, les souliers dont il avait besoin.

C'est à cette même revue que m'arriva le petit incident que voici :

Pendant la grande revue générale, Kellermann, passait la revue particulière de ses guides[1] ; là tenue dans ce corps était sévère pour l'époque. On ne devait apercevoir, sous le shako, de cheveux que la queue et les cadenettes qui, des tempes, allaient s'y joindre. Il était de mode alors, dans le monde, de porter de grandes faces ou oreilles de chien ; j'en étais pourvu d'une belle paire tombant sur les épaules. Le général ayant jeté par hasard la vue de mon côté, dit, en passant : « Capitaine, faites sortir cette salope des rangs. — Vous entendez, me dit celui-ci, que ces cheveux là soient coupés ce soir ! — Oui, mon capitaine. » Mais je n'en fis rien, tant la subordination avait besoin d'un général en chef qui la mît sévèrement à l'ordre du jour. Au lieu de me faire couper mes oreilles, je les rebroussai dans mon shako, et n'en eus pas le démenti. Depuis cette petite algarade, mes camarades ne m'appelaient plus que *Mademoiselle Duviquet*. Il faut dire qu'à cette époque j'avais une figure presque imberbe et chiffonnée, qui pouvait prêter un peu, non à la vérité de l'apostrophe, mais à l'à-propos du sarcasme du futur maréchal.

Ma santé ne me permettant point de suivre la carrière des armes, je quittai mon corps pour entrer dans l'administration générale des transports militaires. Je fis, dans le bureau auquel j'étais attaché, la connaissance d'un jeune homme, à peu près de

[1] Ce régiment était formé de celui de *Berchiny* en grande partie, et de recrues.

mon âge, avec lequel j'opérai presque une révolution au théâtre de cette ville. La Terreur était passée, la réaction commençait, l'une ne fut pas plus sage que l'autre, et ce n'est pas sans quelque raison que dans son *histoire de Napoléon*, M. de Norvins dit : Le parti royaliste, qui avait inondé les échafauds de son sang, se releva tout à coup, et passa de la stupeur à l'audace, et de la crainte à la vengeance.

Dans les entr'actes du spectacle, on demandait à grands cris le *Réveil du Peuple*, chanson que l'on opposait alors à toutes les chansons patriotiques. Comme cela se pratiquait depuis quelque temps, mon nouveau camarade et moi, piqués de voir nos compatriotes passer si subitement d'un excès à un autre, étions allés nous blottir dans le coin le plus noir du paradis et, de là, nos cris : *A bas le Réveil du Peuple! La Marseillaise! La Marseillaise!* furent si souvent et si fortement répétés par nous et quelques-uns de nos voisins, que la représentation en fut suspendue un moment. Quand les acteurs voulaient reprendre le fil de leur rôle, nous recommencions notre tapage. On criait bien : *A la porte les perturbateurs!* mais personne ne se présentait pour exécuter cette menace. Sans respect pour le représentant du peuple Chiappe, qui *honorait le spectacle de son auguste présence*, nous n'en continuâmes pas moins, pendant plus d'une grande heure, à intervalles différents, cette manœuvre. Nous recommençâmes le lendemain et jours suivants, avec autant de succès que d'impunité ; et, ce ne fut qu'après

une extinction de voix, que nous lâchâmes prise. Nous avions, certes, autant d'horreur des excès révolutionnaires que qui que ce fût, mais nous n'aimions pas davantage ceux que l'on commettait dans le sens contraire.

Ce jeune complice, mon ami, mon compagnon de désordre, prit bientôt après un parti tout différent du mien. J'avais quitté l'épée pour la plume; lui, quitta la plume pour l'épée, et il fit fort bien, car il fit son chemin sous l'Empire comme j'aurai occasion de le dire lorsque je serai arrivé à Cassel. Je prie de ne point oublier ce petit avertissement :

Quelque temps après son départ pour l'armée, je quittai les transports militaires pour entrer dans l'administration des Vivres-pain, et fus envoyé à Vence en qualité d'aide garde-magasin du préposé en titre.

Cette petite ville est sur un plateau, ce qui en rend la position des plus agréables. Son territoire est fertile et son ciel un des plus beaux de la Provence. On y remarque, comme antiquités, deux colonnes de granit dont lui fit présent la ville de Marseille et une inscription dédiée à Valérien, prince de la jeunesse, qu'on lit encore au coin de la rue de la Rouette. Les murailles qui entourent Vence resserrent ses rues assez mal construites. Les faubourgs sont mieux bâtis. On y recueille de la fort bonne huile d'olive et on y prépare des fruits secs avec avantage.

A cinq à six lieues de là, est la jolie ville de

Grasse où je fus envoyé un jour pour affaire de service. On y compte 12 à 13 000 habitants. Sa situation est charmante, sur le penchant d'une colline très élevée, en forme d'un superbe amphithéâtre. Cette ville s'étend sur un terrain incliné et onduleux. Ses rues sont rapides et tortueuses, étroites et un peu malpropres. Une eau claire et jaillissante part du haut de la colline et vient alimenter de jolies fontaines et faire tourner plusieurs moulins qui sont au bas; puis, elle va arroser les prairies et les jardins où croissent en pleine terre les orangers, les lauriers et autres arbrisseaux que nous cultivons ici avec grand soin et que nous abritons l'hiver dans des serres chaudes.

Les dehors de la ville sont délicieux par leur verdure et le parfum des fleurs que l'on rencontre à chaque pas. J'ai peu vu d'endroits plus beaux, plus romantiques que celui-là; c'est un pays de fée, c'est-à-dire que la plus brillante description n'en donnerait qu'une faible idée.

Les maisons sont bien bâties et la plupart peintes de diverses couleurs. La principale église et son clocher les dominent, ainsi qu'une grosse tour antique, reste infortuné des fortifications dont cette ville était autrefois environnée. Cette église n'a rien de remarquable que sa voûte lourde, basse et gothique. Le maître-autel en marbre est bien. L'hôpital a de grandes et belles salles, une jolie chapelle décorée de trois beaux tableaux de Rubens.

On remarque encore, en fait d'antiquités, les

anciens fondements du palais de la reine Jeanne, comtesse de Provence, une tour romaine, et un petit temple de Jupiter, d'une forme octogonale, aujourd'hui érigé en chapelle sous l'invocation de Saint-Hilaire. Ce monument, couvert d'une coupole, n'a que trente pieds de diamètre en œuvre.

Les promenades à Grasse sont d'autant plus agréables qu'elles offrent le panorama le plus gracieux qu'on puisse voir ; d'un côté, les Alpes, dont les sommets en tout temps sont couverts de neige, se perdent dans les nues ; d'une autre part, une campagne admirable, parsemée de jardins, de vergers, de prairies, de villes, de bourgs, de villages.

Par-dessus tout cela, la mer dans le lointain. L'une de ces promenades, celle du Cours, est décorée d'une belle fontaine, surmontée d'un obélisque en marbre. On voit encore dans cette ville une bibliothèque, avec galerie de tableaux, et une salle de spectacle fort jolie.

C'est la patrie du conventionnel Isnard, ainsi que celle des généraux Guidal et Gazan.

C'est là que j'ai vu pour la première fois ces mouches luisantes qui, étant réunies et voltigeantes, jettent une telle lumière que, dans les nuits les plus sombres, elles suffiraient pour guider le voyageur : elles se nomment lucioles.

XI

DÉPART POUR L'ARMÉE D'ITALIE (1796)

Depuis quelque temps, les jeunes élèves en médecine de l'hospice de Vence, mes camarades, avaient formé le dessein d'aller offrir leurs services à leurs aînés de l'Armée d'Italie et m'avaient engagé à les suivre, afin de réclamer, de mon côté, un avancement, dans ma partie, que je ne pouvais guère espérer à Vence. Mon garde-magasin était un boulanger du pays, nommé Auger, qui s'occupait beaucoup plus de ses plaisirs que de sa manutention et de ses comptes : je le remplaçais dans la surveillance de l'une et dans la reddition des autres. Il n'y avait pas de repas réglé dans la maison. Le maître rentrait assez régulièrement de une à deux heures du matin, après avoir gagné ou plus souvent perdu les bénéfices de sa place. Sa femme, qui souffrait beaucoup de ces dérangements, n'avait guère d'autre récréation que celle que lui donnaient les maussaderies d'une petite fille de sept à huit ans, qui faisait dire cent fois par jour au moins à sa pauvre mère : *Thérési, tenez-vous comme y s'y dait.*

J'avais accepté la proposition de mes jeunes amis ; l'heure et le jour du départ étaient fixés ; mais, comme je n'avais pas encore compté avec mon chef pour mes appointements dus depuis mon arrivée, je tremblais de ne pouvoir me mettre en route avec eux faute d'argent ; j'étais sur les épines. Mon homme avait paru au bureau une seule fois dans la journée, et, sur ma demande de compter, il m'avait dit : « Pitiou, à ce soir nous arrangerons cela » ; puis il m'avait échappé des mains comme une anguille. On peut penser dans quelle perplexité je fus jusqu'au soir ! Heureusement que nous ne devions partir que vers deux ou trois heures du matin. J'avais été plusieurs fois chez lui, mais il n'était pas encore rentré. Vers minuit, je fus dans la maison où je savais qu'il allait jouer, pour savoir s'il y était encore ; j'appris qu'il venait d'en sortir, je cours chez lui, tout était clos, je frappe, rien ; je redouble, rien non plus ; je fais un tel tapage à sa porte qu'enfin j'entends une fenêtre du haut qui s'ouvre et j'entrevois le père Auger, son bonnet de nuit en tête, qui me dit en roulant quelque chose dans un morceau de papier et en me le jetant : « Tenez, voilà tout ce que je puis faire pour le moment. » Je ramasse le petit paquet, le déroule et trouve... deux louis ! Quoi ! que cela !... vous n'y pensez pas ?... j'aurais parlé longtemps encore, que cela aurait été fort inutile, car la fenêtre s'était refermée tout doucement, et mes justes réclamations se seraient perdues dans le vide. Il m'avait bien déjà

donné quelques petits acomptes, mais j'étais encore loin d'être entièrement soldé. Il fallut bien cependant se contenter de ce peu, pour ne pas manquer l'occasion et l'heure indiquée. Je me trouvai donc au lieu du rendez-vous, le cœur un peu serré, et nous nous acheminâmes vers Nice, que je connaissais déjà et où nous devions nous embarquer pour Gênes la superbe.

Nous arrivâmes à Nice de bonne heure, nous n'avions eu que trois à quatre lieues à faire. « Allons ! allons au port chercher un bâtiment pour notre traversée, dirent les plus empressés. — Halte-là, mes amis, fit un des sages de la bande, sachons avant tout où nous en sommes avec nos finances. » Ces mots me firent frémir. Outre mes deux louis, j'avais bien encore, de mes petites économies, presque le double de cette somme, de manière que mon avoir pouvait monter à 140 francs environ. Chacun tirant sa bourse, le même dit : « Voyons quel est le plus riche des cinq. » Nous étions cinq en effet. Après exhibition des pièces sonnantes, le plus huppé ne possédait pas plus de 180 francs. « C'est bien, dit l'orateur. Il nous faudra à peu près une cinquantaine de francs chacun pour défrayer le voyage jusqu'à Milan ; faisons bourse commune et déposons-y chacun cette somme. Je propose pour caissier le moins riche d'entre nous, attendu qu'il sera plus intéressé qu'aucun autre à l'économie. »

Après ce discours sensé, tous les yeux se diri-

gèrent vers moi et la caisse de la compagnie me fut confiée. Je l'acceptai avec la bonne intention de remplir les vues de mes commensaux.

Nous nous rendîmes ensuite, sans perdre de temps, sur le port où nous trouvâmes une feloupe gênoise qui devait partir le lendemain matin. Le prix de notre traversée fait avec le patron, nous fûmes visiter la ville où, quelques mois auparavant, j'avais vu le début du héros qui venait de nous ouvrir si glorieusement toutes les portes du pays où nous allons chercher fortune.

Nice a 24.000 habitants. Elle est à l'embouchure du Var et a un port fort commode où peuvent aisément tenir 200 bâtiments. La vieille ville est mal bâtie; ses rues sont inégales et sombres. La nouvelle ville qui s'étend le long de la mer a des rues droites et offre de jolies maisons de construction élégante. La place qui, de mon temps, s'appelait place de la République, est belle et grande. On s'y promène sur une superbe levée, d'où l'on découvre les montagnes de la Corse quand le ciel est clair. Cette île est éloignée de Nice de trente et quelques lieues.

C'est sur le port de cette ville que j'ai vu pour la première fois des galériens au travail. J'étais seul en ce moment et me promenais en respirant l'air délicieux de ce climat charmant, quand un bruit de fers entre-choqués entre eux se faisant entendre non loin de moi, me fit tourner vivement la tête et voir deux malheureux accouplés qui portaient

un assez lourd fardeau. Je ne puis exprimer la pénible sensation que j'éprouvai à cette vue ; mes regards, fixés sur ce triste spectacle, le contemplaient d'un air machinal sans pouvoir s'en détacher. Sensiblement peiné et révolté même de ce que des hommes se fussent mis volontairement dans une pareille position, je ne savais si je devais les mépriser ou les plaindre : je fis l'un et l'autre et je crois que je fis bien. Puis, doublant le pas, je fus chercher ailleurs une distraction plus agréable dans ce beau pays où elles sont si communes.

Des églises, la plus remarquable, est celle de Santa Reparata en la vieille ville. Les étrangers habitent la ville neuve, où l'on trouve communément de fort jolies maisons presque toutes habitées aujourd'hui par des Anglais. Les environs de Nice sont admirables, aussi les promeneurs abondent-ils sur les chemins qui conduisent au château Saint-André, à la Grotte de Falicon, à celui du Château-Neuf, etc., etc. Tous ces lieux sont l'objet de mille parties de plaisir plus agréables les unes que les autres.

Dans ma campagne, comme guide de Kellermann, j'avais parcouru une partie des villes et bourgs de la rivière de Gênes, tels que Menton, Monaco, petite principauté sur un rocher avancé dans la mer, Vintimiglia, San Remo, Port-Maurice, Oneglia, Allassio, Loano, etc.

On ne passe point dans Monaco, mais, du haut de la montagne où est tracée la route, on voit l'in-

térieur de cette ville à vol d'oiseau, comme si on y était. Au moment où je passais, les troupes du prince souverain de cet État de quelques milliers de sujets faisaient l'exercice. C'était un coup d'œil assez plaisant qu'un tel État et une telle armée !

Avant d'entrer à Vintimiglia, nous aperçûmes un beau verger planté de citronniers et de limoniers. Cet aspect pour nous, qui n'avions jamais vu de citrons et de limons que dans les boutiques de nos épiciers, était tout nouveau. Il prit, à plusieurs de nous, l'envie d'aller en cueillir une couple ou deux, pour nous rafraîchir. En route, j'en croquai un tout entier. La peine suivit de près le délit : j'en eus les dents tellement agacées que je ne pus, pendant deux jours, rien mettre dans ma bouche ! Je me promis bien, après cette juste punition, de ne plus m'y laisser prendre, et j'avais beau passer auprès des citronniers les plus appétissants, il ne me venait point à l'idée d'en convoiter le fruit le moins du monde.

Dans cette excursion de la rivière de Gênes, je vis encore d'autres endroits, mais plus enfoncés dans les terres, vers le col de Tende. Il se trouvait dans cette partie une petite ville dont je ne puis me rappeler le nom, qui venait d'être brûlée par nos troupes pour la punir de la mort de plusieurs des nôtres qui avaient été massacrés par les bandes de Barbets qui désolaient ces contrées et qui nous faisaient une guerre de brigands, exterminant sur les routes tous les soldats isolés qu'ils rencon-

traient. Rien de plus désolant, de plus épouvantable qu'une ville prise d'assaut, pillée, saccagée et brûlée par une armée qui a à venger le sang de ses frères égorgés sans défense par des voleurs de grands chemins, car les Barbets ne sont que cela. Nous ne rencontrâmes pas un seul habitant dans cette malheureuse cité ; tous avaient fui au loin pour éviter le châtiment qu'ils méritaient, puisqu'ils étaient les complices des assassins de nos soldats. Les portes et les croisées des maisons portaient encore les traces des coups de haches de nos terribles sapeurs et celles du feu, quand ce cruel élément ne les avait pas entièrement consumées.

L'intérieur était jonché de débris de toute espèce, confondus pêle-mêle. Les rues mornes et silencieuses annonçaient partout la mort et la destruction : exemple terrible mais nécessaire pour des hommes qui ne savaient rien respecter.

Je passai aussi à Albenga ; cette ville, quoique dans un site charmant, sur les bords de la mer, et dont les haies ne sont formées que de lauriers-roses, fut fort mal notée sur mon agenda et en voici la raison. A un quart de lieue avant d'y arriver, je me sentis tout à coup accablé d'une faiblesse subite, qui ne fit que s'accroître graduellement jusque-là. On nous fit descendre de cheval sous les remparts de la place et camper à la belle étoile. Tout ce que je pus faire, après avoir mis pied à terre, fut de me laisser aller sur le glacis du fossé où je m'étendis, laissant mon cheval à la garde de Dieu, étant dans

un tel état de débilité qu'il m'aurait été tout à fait impossible de m'en occuper. Je ne pouvais concevoir ce que j'éprouvais : c'était un accablement indéfinissable. Je passai la journée et la nuit suivante couché sur la dure, sans rien prendre ; le lendemain, quand il fallut repartir, deux de mes camarades me prirent dans leurs bras et me mirent en selle, sauf à moi à m'y tenir comme je pourrais. Enfin me voilà parti ; chose extraordinaire, à chaque pas qui m'éloignait de cette ville de malheur, je sentais mes forces revenir par degré. Après une ou deux heures de marche, mon malaise avait disparu comme par enchantement. Je ne pouvais dans le moment expliquer ce bizarre incident. A quelque temps de là, un *Vosgien* me tomba sous la main et j'y lus : « Les dehors de la ville (d'Albenga) sont « tout couverts d'oliviers, la plaine est très belle « et bien cultivée, *mais l'air n'y est pas sain*, d'où « vient le proverbe :

« *Albigna piana, se fosse sana, si dimandarebbe Diana.* »

Ce qui veut dire : Si Albenga était plane, si elle était saine, on l'appellerait Diane (littéralement).

J'avoue que je ne comprends pas le sens de ce dicton italien.

XII

DÉPART POUR GÊNES. GÊNES (1796)

Revenons à Nice d'où je me suis un peu éloigné pour parler de la petite excursion que j'avais faite naguère dans la rivière de Gênes, et dont j'avais oublié de placer le récit en son lieu.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous nous embarquâmes sur une felouque, espèce de bâtiment à rames et à une seule voile, qui ne quitte pas la côte. Le vent nous fut favorable d'abord. Nous cinglions si lestement, en doublant les petites villes dont je viens de parler, qu'il était des instants où nous ne pouvions qu'entrevoir les ports de celles devant lesquelles nous passions avec tant de rapidité.

Quelques-uns des passagers étaient assez vivement pris du mal de mer. J'en fus, pour ma part, très peu incommodé.

De Loano à Final le vent s'éleva, et, en peu d'instants, il devint si fort que nos conducteurs génois quittèrent les rames pour se jeter à genoux et crier merci, en étendant les bras vers le ciel.

Notre position était d'autant plus critique que le maître ou patron de la barque avait lui-même abandonné le gouvernail pour en faire autant. Nous nous vîmes alors obligés d'intervenir, et de leur représenter que s'il était bien de prier, il y avait temps pour tout; que, dans ce moment, tout en recommandant son âme à Dieu, il fallait reprendre et rames et gouvernail, parce que Dieu avait dit lui-même en propres termes :

Aide-toi et le ciel t'aidera.

Comme le nom du bon La Fontaine n'aurait pas fait sur ces hommes plus fanatiques que vraiment dévots un grand effet, nous avions préféré mettre ces sages paroles dans la bouche de l'Être suprême en personne. Nos exhortations, renforcées de certains gestes assez significatifs, firent leur effet. On se remit au banc, nous aidâmes à la manœuvre. Mais le mauvais temps était si tenace que nous fûmes obligés de relâcher au port de Noli, en attendant que la bourrasque fût passée. Nous ne pûmes débarquer néanmoins qu'après en avoir obtenu la permission contenue en un décret du Sénat que présidait l'évêque. Cet acte nous fut accordé fort gracieusement par ce corps vénérable : En entrant en ville, nous crûmes entrer dans un grand séminaire. Rien en effet ne nous parut plus plaisant, à nous autres Français de cette époque, que de voir presque toute la population mâle de cette petite république portant la soutane. On ne rencontrait

que prêtres partout. Il était midi à peu près. Avant cinq quarts d'heure, le ciel, redevenu serein, nous permit de nous rembarquer. Nous cinglions de nouveau vers la ville de marbre, dite la Superbe, croyant avoir vaincu tous les obstacles. Cependant il nous restait encore une assez chaude alerte à essuyer avant d'atteindre notre but. A la hauteur de Savone, le patron fit à son monde un signal, auquel celui-ci répondit par un redoublement de coups de rames qui attira notre attention. L'un des matelots montrait du bout du doigt, à l'horizon à droite, un petit point noir en disant : *Inglèse ! Inglèse !* Cependant, quant à la nation du bâtiment signalé, ce n'était encore qu'une conjecture, car le patron de son côté disait : *Algériani !* Pour nous autres Français, nous n'aurions pas été mieux lotis d'un côté que d'un autre ; l'esclavage ou les pontons, les pontons ou l'esclavage. Pour ma part, j'aurais volontiers donné le choix pour une épingle.

Le point noir s'augmentait sensiblement ; enfin, on put en voir assez pour reconnaître la nationalité du vaisseau, qui dirigeait visiblement sa course sur nous, pauvres chétifs ! Décidément, c'étaient les enfants de la fière Albion qui voulaient fraterniser avec nous à leur manière. Nous approchions heureusement du terme de notre voyage maritime. Voyant qu'ils perdaient leurs peines, ces bons insulaires nous tournèrent les talons et nous laissèrent entrer majestueusement dans un des plus beaux ports du monde. Rien en effet de plus magnifique que l'am-

phithéâtre de Gênes, vu de l'embouchure de son port, où nous défilâmes au milieu d'un grand nombre de vaisseaux de toutes les nations, tous plus coquets les uns que les autres, laissant le phare à gauche. Il était cinq heures après midi, en mai 1796. Il y a douze lieues de Noli à Gênes ; ainsi, nous avions fait ce trajet en trois heures et quelques minutes. Le soleil couchant dorait la crête de la montagne ; mille petites barques publiques et particulières sillonnaient la surface de l'eau, où ceux qui les montaient se livraient, les uns aux sons mélodieux d'une musique délicieuse, les autres aux charmes d'une conversation plus ou moins intéressante ; ceux-ci chantaient joyeusement, le verre en main, en sablant le porto ou le lacryma-christi ; ceux-là, cachés sous les draperies de leurs gondoles entièrement closes, laissaient aux curieux à deviner ce qui se passait chez eux.

Notre modeste esquif débarqua près du *Corps de garde des Nobles*. C'est à la jeuneese patricienne du pays que la garde du port est confiée, ou au moins l'était à cette époque. Après avoir exhibé nos papiers et inscrit nos noms sur un registre à ce destiné, un de ces messieurs s'offrit pour nous conduire à l'hôtel où nous avions dit que nous désirions descendre ; nous voulions l'en dispenser, mais il insista si obligeamment qu'il fallut le laisser faire. Arrivés à notre hôtel, nous remerciâmes beaucoup notre guide de la peine qu'il s'était donnée, puis il nous laissa.

Le maître de l'hôtel nous reçut avec force poli-

tesse, quoiqu'il vît bien, à notre modeste équipage, que nous ne ferions pas chez lui une dépense de princes. Les Italiens ne dédaignent point les moindres profits, sachant fort bien que les petits ruisseaux font les grandes rivières. Nous lui vantâmes fort l'obligeance du jeune gentilhomme qui avait bien voulu nous accompagner jusque chez lui, ajoutant que nous n'avions pas osé, attendu sa qualité, lui offrir quelques rafraîchissements. « Oh! oh! fit notre hôte, il les aurait bien acceptés et la *bonne-main* (le pourboire) par-dessus le marché. Et puis, ajouta-t-il, s'il est venu jusqu'ici, c'est pour savoir où vous logiez afin d'en informer la police, pour que celle-ci puisse vous surveiller à son tour comme Français. »

Nous qui pensions tout bonnement que c'était précisément notre prépondérance nationale qui nous valait tant de politesse, nous fûmes un peu désappointés, mais sans le faire paraître pourtant, par une autre espèce d'orgueil assez commun à ceux de notre nation.

Nous fîmes un peu de toilette et fûmes faire un tour de ville en attendant le dîner.

Ce qui nous surprit d'abord fut le grand nombre d'allants et de venants que nous trouvions à chaque pas, puis le peu de largeur des rues. Jamais je n'en avais vu d'aussi étroites, mais jamais aussi de plus vivantes et de plus commerçantes. On rencontrait là des gens de toutes nations. Ce spectacle nouveau pour nous était fort récréatif.

Après avoir couru encore dans quelques autres quartiers où l'on trouvait toujours la même affluence, nous rentrâmes pour dîner ; puis, après avoir pris à la hâte ce repas auquel pourtant nous fîmes grand honneur, nous nous remîmes en course, dirigeant nos pas vers les superbes rues Neuve et Balbi, qui ne sont formées que de palais magnifiques tout en marbre. On ne peut se faire une idée d'une telle magnificence. Nous ne rentrâmes qu'à la nuit close, harassés de fatigue des courses que nous venions de faire et de toutes les belles choses que nous avions admirées partout.

L'un de nous parla de souper. En ma qualité d'économe, je lui fis observer qu'ayant bien dîné nous pouvions fort bien nous passer de ce repas, et qu'il nous suffirait de demander une couple de bouteilles de bière pour nous rafraîchir. L'idée fut trouvée bonne par tous les autres, et la bière fut demandée. On nous en apporta deux cruchons. Elle fut trouvée fort confortable, accompagnée comme elle le fut de petits gâteaux du pays qui avaient bien aussi leur mérite.

Le lendemain, de bonne heure, nous recommençâmes nos excursions. Ce fut le tour des églises. La cathédrale, comme de juste, fut celle où nous nous rendîmes d'abord. C'est un beau et noble monument. Sa superbe façade gothique, en marbre blanc et noir, est digne à tous égards d'être remarquée. Ces marbres viennent, dit-on, de Syrie d'où ils auraient été apportés par des croisés génois.

Outre les tableaux des grands peintres dont elle est ornée, on remarquait alors deux grands cadres dorés renfermant, en lettres doublement majuscules, ces deux mots : *Liberta-Egalita*. Ces deux cadres étaient placés à l'entrée du chœur, l'un au-dessus du siège du doge, l'autre au-dessus du siège de l'archevêque. Je ne pense pas que ces tableaux aient été conservés par S. M. le roi de Sardaigne.

Nous terminâmes notre visite des églises par celle de Carignan, où l'on voit deux belles statues en marbre blanc du Puget. Celle de Saint-Laurent, ou Saint-Barthélemy, ou Saint-Sébastien, percé de flèches, me frappa plus particulièrement que l'autre; car je me la rappelle encore parfaitement aujourd'hui.

Le pont de Carignan, que l'on traverse pour se rendre à cette église, réunit deux montagnes d'une grande élévation. Ce n'est pas une rivière qui passe sous ce pont, mais une rue très peuplée.

Outre les palais des rues Neuve et Balbi, on remarque encore ceux du Doge, de Serra, de Durazzo, de Doria, etc., etc.

A l'arsenal, on voit un canon en cuir et en bois, pris autrefois sur les Vénitiens, que l'on dit être le premier canon qui ait été fabriqué dans le monde.

Dans toutes ces églises, dans tous ces palais, dans tous ces établissements publics, on voit d'admirables peintures des Paul Véronèse, des Titien, des Raphaël, des Tintoret, des Léonard de Vinci, etc., etc., devant

lesquels on s'oublierait des journées entières. Ces chefs-d'œuvre, nous les avons admirés la plupart au musée de Paris. La conquête nous en avait rendus maîtres ; la contre-conquête nous les a ravis.

Nous avons visité également les hôpitaux ; extérieurement, ce sont aussi des palais. Quelle différence entre eux et notre pauvre petit hospice dont la direction est confiée à mon ami Faulquier.

Cette journée, comme on le voit, fut fort bien employée. Comme nous partions le lendemain au matin, nous comptâmes avec notre hôtelier avant d'aller nous coucher. La carte payante était raisonnable ; je trouvai qu'il ne s'était seulement trompé que sur son article bière. « Monsieur l'hôtelier, lui dis-je, il n'y a qu'une petite erreur à la colonne des *livres*. Le prix des deux cruchons d'hier soir, ainsi qu'il l'est à votre mémoire, donne neuf francs au lieu de neuf *soldi* que, sans doute vous avez cru mettre. — Pardon, signor, je ne me suis point trompé... — Comment! Comment! neuf francs deux cruchons de bière?... — Si, signor, c'est du *porter* que j'ai servi à vos Excellences (qualité qu'on donne assez généralement en Italie à tous les voyageurs). — Du porter ! du porter ! Je vous avais demandé de la bière ? — Du porter, c'est de la bière anglaise que je tire directement de Londres, je n'en tiens pas d'autre. — Mais alors, il fallait donc me prévenir... — Je n'ai pas l'usage de faire de pareilles remarques aux honorables étrangers qui

descendent chez moi... » Je vis bien qu'il était inutile de discuter plus longtemps; je soldai la carte, en regrettant fort nos neuf francs. En effet, c'était un peu lourd à digérer. — « Eh bien, notre cher économe, me dit celui qui avait demandé à souper la veille, votre prévision est ici en défaut. Il ne nous en aurait pas plus coûté de faire ce repas. — C'est vrai, lui répondis-je, un peu embarrassé et confus de l'apostrophe ; mais qui diable aussi se serait imaginé que la bière, dans ce pays, coutât un tel prix ! »

Mes autres compagnons de voyage prirent ma défense, et convinrent qu'ils y auraient été pris comme moi, et qu'en acceptant ma proposition de remplacer le souper demandé par de la bière, ils étaient bien loin de s'imaginer que cette boisson, si commune partout, fût aussi chère à Gênes. Avis aux voyageurs qui voudront souper économiquement dans cette belle ville.

Le lendemain, nous fûmes coucher à Pavie. Dans notre route, nous passâmes non loin du fameux champ de Marengo, qui devait être tant illustré, quelques années plus tard, par la bataille de ce nom et la mort du brave Desaix; d'Alexandrie, de Lodi, de Tortone ; la citadelle de cette dernière place venait d'être remise entre les mains des Français par le roi de Sardaigne lui-même, par suite de l'armistice qu'il avait sollicité avec tant d'instance après l'armistice de Cherasco, qui nous rendait maîtres de tout le Piémont.

Pavie, si funeste à François Ier, est la seconde ville du Milanais. On montre encore à quelques centaines de pas de cette ville, l'endroit où ce roi perdit la bataille et la liberté. Heureusement que, depuis, cet échec a été somptueusement réparé. Nous vîmes aussi la Grande-Chartreuse de Pavie, où il fut retenu quelque temps (ainsi qu'à Pizzighettone) en attendant sa translation à Madrid.

Nous traversâmes, le lendemain, le malheureux village de Binasco, dont les ruines, fumantes encore, attestaient un grand châtiment. Quelques habitants clairsemés, assis sur le seuil de leur porte, dans l'attitude d'un désespoir concentré plutôt qu'en un salutaire repentir, les bras croisés et les yeux fixés à terre, semblaient défier ainsi leurs terribles vainqueurs. Leur village avait été brûlé pour les punir de la part trop active qu'ils avaient pris à la révolte de Pavie.

Plus nous avancions vers Milan, plus on s'apercevait qu'on entrait en Italie. Quelles belles plaines ! quelles campagnes ! quelles cultures ! Comme les voitures roulent bien sur ces routes qu'on prendrait si facilement pour des allées de parc ou de jardin ! Il faut voir toutes ces choses en réalité pour en avoir une juste idée.

XIII

MILAN (1796)

Nous arrivâmes de bonne heure à Milan. Là, notre société allait se dissoudre. Nos jeunes médecins, en arrivant, furent mis de suite en réquisition, et reçurent ordre de partir sans retard. Moi seul, je reçus une feuille de route pour Brescia, où se trouvait alors le grand quartier général. Mes comptes rendus, il restait, de la bourse commune, douze et quelques francs qui furent répartis entre nous. Avec les regrets de nous quitter, mes compagnons de voyage me remercièrent de ma bonne gestion. Celui qui voulait souper à Gênes me dit, en me serrant la main et en souriant : « Adieu, mon cher Maurice ; mais permettez-moi, avant de nous quitter, de vous donner un petit avis. — Bien volontiers, lui répondis-je ; lequel ? — C'est, si vous voulez souper économiquement dans le reste de votre route, de vous informer, avant de demander les choses, même les plus communes, du prix de ces objets. — Je vous remercie, lui dis-je en riant et en redoublant nos serrements de main,

je n'oublierai pas votre sage conseil. » Nous nous quittâmes en renouvelant ces tristes adieux.

Le grand nombre des blessés dans les différentes affaires que nos troupes avaient journellement avec l'ennemi nécessitait de nombreux pansements ; nos jeunes élèves en médecine arrivaient donc fort à propos pour seconder leurs aînés dans la partie. Ils furent disséminés sur divers points avec ordre de partir sur-le-champ pour leur destination respective.

Resté seul, je me mis à parcourir la ville dans tous les sens.

La cathédrale ou le Dôme, toute revêtue extérieurement de marbre blanc, et sur toutes les faces, ainsi que la flèche charmante dont elle est surmontée, se voient de bien loin à la ronde. Elle est presque la seule belle église de Milan ; aussi l'est-elle, belle ! Son immense vaisseau a cinq nefs ; au milieu du chœur, est une large ouverture carrée, entourée d'une belle grille dorée, qui laisse voir au fond une chapelle souterraine renfermant le tombeau de saint Charles Borromée, archevêque de Milan, que l'on voit là, à visage découvert, sous une belle châsse toute de verre, entourée de lampes toujours allumées. Ce saint prélat est là depuis deux cent quarante-cinq ans, étant mort en 1594.

On monte à la flèche du dôme, par des escaliers extérieurs, qui demandent une attention soutenue, surtout pour les descendre. J'ai fait cette ascension qui, si elle est périlleuse, procure aussi aux visiteurs

un grand plaisir, par le spectacle immense d'une plaine de plus de cinquante lieues d'étendue, que borne seul l'horizon. La grande quantité de villes, de bourgs, de villages, de rizières, d'allées de mûriers entrelacés de guirlandes de ceps de vigne ou plutôt de leurs longs et nombreux rameaux, de champs et de leur riche culture, tout cela vu de cette grande élévation offre le coup d'œil le plus curieux et le plus étonnant qu'on puisse concevoir.

Cette admirable église, la plus belle après Saint-Pierre de Rome, a 449 pieds de longueur sur 275 de largeur. Sa hauteur sous la coupole est de 238 pieds ; elle a 147 pieds sous la nef principale. Extérieurement, ce monument, coupole et flèche comprises, a 370 pieds d'élévation. Cinquante-deux colonnes gothiques, de chacune 84 pieds de hauteur, soutiennent intérieurement ce magnifique vaisseau.

Vient, après le Dôme, l'église de Sainte-Marie des Grâces où l'on voit la fameuse Cène de Léonard de Vinci, que le temps a malheureusement fort endommagée. En général, les églises sont peu anciennes à Milan ; elles ne remontent pas au delà du XVI[e] siècle. Celle de Saint-Ambroise fait une exception, elle mérite aussi d'être vue. C'est à l'entrée de la porte de cette église que saint Ambroise arrêta l'empereur Théodose, l'an 390, en lui disant que l'assassin des Thessaloniens[1] ne pourrait entrer dans la maison de Dieu qu'après avoir

[1] Il en fit périr 7.000.

fait une pénitence publique de cet énorme crime.

Je voudrais bien savoir quelle réponse aurait faite en pareil cas l'empereur Napoléon à une telle prétention de Mgr de Milan en 1800, si toutefois il se la fût permise ?

Cependant, comme la différence de l'an 390 à l'an 1800 est immense, il est possible que l'empereur des Français se fût soumis alors comme le fit l'empereur des Grecs, car

Autres temps, autres mœurs.

On voyait, de mon temps, peu de palais remarquables à Milan, mais ce qu'on y admire encore aujourd'hui c'est le superbe théâtre de la Scala, le plus grand que l'on connaisse. La scène a plus de 120 pieds de longueur, sans que cette extrême dimension nuise en rien aux lois de l'acoustique. Tout le bâtiment en a 265 de profondeur sur une même ligne. On y compte six rangées de loges. Beaucoup d'entre elles ont un salon de compagnie et même des chambres à lits; on y reçoit des visites, on y prend des rafraîchissements, on y joue. Ce théâtre, dans le temps, fut bâti par souscription et les souscripteurs rentrèrent bientôt dans les avances de leurs fonds en vendant ces loges. Une partie le fut 14 à 1 500 francs pièce.

Le jour que je fus à ce théâtre, j'y entendis un fameux *castrato* dont j'ai totalement oublié le nom, ainsi que celui de la pièce que l'on représentait. Tout ce dont ie me rappelle c'est que cette voix

était admirablement belle, d'un éclat, d'une pureté inimaginables. Je me rappelle aussi, mais confusément, que son costume, comme son être, tenait des deux genres, ou plutôt qu'il ne tenait d'aucun. On ne peut définir l'idée désagréable qui vient se mêler à l'admiration qu'on éprouve pendant tout le temps que ces êtres amphibies occupent la scène.

On admire encore à Milan la bibliothèque Ambroisienne plus que le bâtiment qui la contient, car il est fort peu remarquable. On dit, car je n'en ai pas vu l'intérieur, que c'est l'un des plus beaux dépôts de la pensée humaine ; l'un des plus riches de l'Europe en manuscrits historiques et en éditions rares. Elle fut créée par Frédéric Borromée, archevêque de Milan, neveu de saint Charles et son successeur.

Depuis 1796, il y a eu bien du changement à Milan. Napoléon y a bâti des palais et un cirque d'une grande dimension, un cours, etc., etc. J'ignore si le Castel Vechio (vieille citadelle) est détruit, ou s'il a été réparé; c'était une vieille fabrique peu agréable à la vue.

Comme je n'avais qu'une seule journée à passer dans cette ville, je me mis en route le lendemain, sac sur le dos, pour le grand quartier général. Je fis route fort gaiement et fort lestement. Les campagnes sont si belles et les chemins si coulants dans ce beau pays, que c'est plutôt une promenade que l'on fait, qu'un voyage.

XIV

BRESCIA (1796)

Arrivé à Brescia, dès le matin du jour suivant, je me rendis à la direction générale des Vivres pour offrir mes services au chef de cette administration. J'arrive sans obstacle jusqu'en son cabinet particulier, le cœur me battant bien fort dans la crainte de voir mes prétentions repoussées, ce qui aurait été assez triste après une aussi longue course. Je m'enhardis pourtant : me voilà en présence d'un petit vieillard coiffé d'un madras de soie, la tête renfoncée dans les épaules, un peu penchée de côté, position qui décelait une faible gibbosité ; sa bouche, ébréchée en plusieurs endroits, avait une expression sévère ; il écrivait. Je distinguai, au nombre de ses ustensiles de bureau, un beau stylet à poignée richement ornée, qui n'était sans doute là qu'en parade.

Je m'avance respectueusement en lui présentant mes papiers. Sans les prendre et sans relever la tête, il me demande fort sèchement ce que je veux. Je sentis alors mon battement de cœur redoubler

de vitesse. — « Monsieur, lui dis-je d'un ton de voix un peu émue, j'étais employé des Vivres en France, je viens vous offrir mes faibles connaissances, sur ce que l'on nous a dit que les sujets manquaient à l'armée, dans toutes les parties. — Eh! qui a pu dire cela? On regorge ici de gens, arrivant de tous côtés, qui demandent des places!... Je n'en ai point à donner, Monsieur. — Daignez seulement jeter un coup d'œil sur mes certificats et vous verrez, Monsieur... — Certificats! Certificats!... Ils en ont tous!... » Je les lui présentai, il les prend comme de guerre lasse, en grommelant toujours entre le peu de dents qui lui restent, les parcourt d'abord assez légèrement. Puis, je le vois s'arrêter tout court, relire avec intention et intérêt une des pièces jointes à celles que je lui avais remises et me regarder souriant : — « Ah!... vous êtes de la Nièvre? — Oui, Monsieur. — Vous vous nommez Duviquet? — Oui, Monsieur. — Je connais à Nevers quelqu'un de ce nom... Administrateur du département... mon ami. — C'est mon frère, Monsieur. — Votre frère! Touchez là, mon cher, me dit-il en me tendant la main. Vous êtes des nôtres dès ce moment », tout en ajoutant : « Vous ne pouvez vous faire d'idée du grand nombre d'individus de tout âge, arrivant journellement pour demander des places, sans avoir la moindre notion d'aucun service; il en tombe des nues, je crois!... Vous avez déjà travaillé dans la partie? »

Tout en parlant ainsi, il avait fait tinter une petite

clochette d'argent, au son de laquelle était arrivé son secrétaire. — « Monsieur Bonelon, lui dit-il, faites placer ce jeune homme auprès de MM. Bellenet et Hubert, il sera dorénavant attaché au bureau de l'agence générale et jouira, comme eux, de la table et des mêmes appointements. »

Tout étourdi d'abord d'une aussi bonne fortune, je ne pus remercier M. Desgranges (c'était le nom de M. l'agent en chef) qu'en balbutiant quelques mots entrecoupés, mais qu'il trouva sans doute beaucoup plus éloquents que toutes les belles phrases que j'aurais pu lui débiter. Cette transition, si subite et si opposée à ce qui l'avait précédé, était bien faite en effet pour me rendre muet d'étonnement, de surprise et de plaisir. M. Bonelon, en me désignant une place à côté de mes nouveaux collègues, leur dit : « Messieurs, voici un jeune collaborateur que vous donne M. l'agent en chef et qu'il vous recommande comme frère d'un de ses amis et compatriotes. » Ces Messieurs, du même âge que moi à peu près, me firent un gracieux accueil et me mirent de suite à même de partager leurs travaux.

Mon compatriote, dont on connaît déjà un peu le physique d'après ce que j'en ai dit plus haut, était un homme d'esprit et de bonne compagnie. Il contait fort joliment l'historiette et passait si facilement du gai au sévère que ses récits étaient toujours fort amusants.

Quelques jours après mon installation chez lui, il me remit les clés de sa cave et de la caisse de

ses liqueurs avec recommandation en outre de veiller aux soins de son ménage. Me voilà donc revêtu de toute la confiance du chef sans que, pour cela, mes nouveaux camarades en prîssent le moindre ombrage, trouvant sans doute tout naturel que le compatriote du maître de la maison jouît de cet avantage qui, d'ailleurs, n'empiétait en rien sur leurs fonctions ordinaires.

Nous étions habituellement six ou sept à table tous les jours, et l'on ajoutait toujours trois à quatre couverts, soit pour les inspecteurs qui arrivaient de tournée, soit pour les fournisseurs de l'armée ou les officiers généraux qui allaient et venaient pour affaire de service. La table, qui était toujours servie pour dix personnes au moins, était somptueuse et recherchée. Notre cuisine française était fort goûtée de tous et particulièrement des Italiens, dont tous les mets s'apprêtent différemment que chez nous. Des confitures ou des compotes assaisonnent tous leurs ragoûts; leurs rôtis sont glacés de caramel; quelquefois, la moutarde se mêle à tout cela. Ce mélange, suivant nous autres Français, est d'une incohérence révoltante.

Notre cuisinier, de son côté, m'avait prié de vouloir bien lui écrire son compte de dépense journalière, qui allait ordinairement de 80 à 100 francs par jour, somme que l'on trouvera sans doute exorbitante, si l'on connaît les avantages d'une sage économie ; elle est cependant bien réelle. A la vérité, les bénéfices de l'agent en chef étaient con-

sidérables et arrivaient fort naturellement, car M. Desgranges était un fort honnête homme, il aimait la bonne chère et la compagnie ; et, pourvu que sa dépense fût couverte par sa recette, il ne s'inquiétait guère du reste.

Propriétaire dans le Nivernais, et entre autres d'une maison de campagne à quelques lieues de Nevers, il avait vu un jour cette propriété ravagée par un de ces grands débordements de la Loire, qui ne laissent, le plus souvent, que des ruines après eux. Celui dont je parle date, je crois, de 1790. Quand notre patron racontait ce sinistre, il prenait un ton si tragiquement plaisant qu'on ne pouvait s'empêcher de rire... sous cape. On croyait voir, au récit démonstratif qu'il en faisait, les longs murs de ses jardins s'écrouler tout d'une pièce comme une décoration d'opéra. Ces constructions venaient à peine d'être achevées. Il était à une des fenêtres du premier étage, et de là suivait les effets de ce terrible désastre. Quand un pan était par terre il courait à une fenêtre opposée, pour en voir tomber un autre. « Mon cœur, disait-il, bondissait comme l'eau que frappait à chaque fois chaque pan qui se renversait. »

Il racontait encore fort drôlement l'histoire d'une médecine que lui avait ordonné de prendre un jour son docteur, qu'il jeta par la fenêtre (la médecine) et ne s'en porta que mieux après. La petite fiole qui contenait le médicament était venue tomber tout juste aux pieds d'une pauvre femme qui

l'ayant ramassée, retournée et examinée dans tous les sens à travers le verre diaphane de la fiole, l'avait emportée chez elle, et se l'était administrée sans façon, ce qui lui avait occasionné un tel *bénéfice* que la malheureuse ne savait plus à quel saint se vouer, pour en arrêter les trop copieux effets.

On l'écoutait toujours avec plaisir, non parce qu'il était un amphitryon précieux, mais parce que ses récits étaient vraiment fort comiques et fort spirituels.

Quand le quartier général changeait de place, ce qui arrivait assez souvent, je faisais fonction de maréchal des logis. Le service allait bien et les plaisirs aussi. Notre sort était digne d'envie. Dans mes moments perdus, je n'oubliais pas de grossir mes notes de toutes les remarques que je jugeais convenable de faire dans chaque endroit. Brescia ne devait point être oubliée. Malheureusement pour moi, j'en ai perdu un grand nombre, et je n'écris plus que de mémoire, ce qui me fait omettre beaucoup de petites particularités qui, si je les avais encore, égayeraient peut-être la monotonie ou le peu d'importance de mes récits.

On saura cependant que Brescia est située au pied des Alpes dans une riche campagne ; qu'elle est arrosée de trois cours d'eau et qu'elle conserve encore l'aspect, au dehors, d'une ancienne ville de guerre. Un vieux château fort domine la ville. Ses rues, assombries par la couleur de vétusté de ses

maisons, semblent rappeler les nombreuses dévastations dont elle a été si souvent la proie, soit par suite des guerres, soit par suite des pertes, notamment par celles des xve et xviiie siècles, et surtout par cette fameuse explosion de sa poudrière, qui renfermait alors plus de 230 milliers de poudre.

Peu de villes furent plus malheureuses.

On y voit encore quelques restes de monuments romains; et, comme monument plus récent, la Loggia ou palais municipal, où l'on admire plusieurs peintures à fresque, et entre autres. *Le Juge écorché de Cambyse*, *La Chaste Suzanne*, *Le Jugement de Salomon*, etc., etc.

La cathédrale ou le vieux dôme, est regardée comme la plus curieuse église de toute l'Italie. Des statues et des tableaux précieux en font le plus bel ornement. Il y a beaucoup d'églises à Brescia, renfermant toutes des peintures des meilleurs maîtres, tels que le Titien, Giulio, Campi, Moretto, Piétro-Rosa, Paul Véronèse, etc.

On y voit aussi de belles fontaines et un théâtre fort grand.

Brescia était autrefois le lieu de la grande fabrique d'armes de la république de Venise. C'est encore aujourd'hui une ville industrieuse et commerçante; ses soies sont très recherchées des Anglais.

Nous ne tardâmes pas à quitter cette place. Les victoires de nos armées faisaient du chemin en peu de temps. Il fallait suivre le mouvement; ce n'était pas une petite affaire.

Depuis quelque temps, Mantoue était serrée de près par nos troupes. Le vieux Wurmser, qui commandait l'intérieur de la place, tenait bon. L'armée autrichienne, sous les ordres du feld-maréchal Alvinzi, faisait tous ses efforts pour nous faire lever le blocus et opérer sa jonction avec Davidovitch. Ce n'était pas chose facile, car notre jeune général en chef sentait trop bien le prix d'une conquête comme Mantoue pour la laisser échapper, mais il fallait être maître du plateau de Rivoli, et, pour cela, en débusquer l'ennemi qui l'occupait en force.

De Brescia, le grand quartier général avait été transporté à Vérone.

Un voyageur a dit de cette dernière ville : « Sa « physionomie respire encore la guerre civile, ses « ponts sont crénelés comme des donjons, ses « portes défendues par des tours ; ses églises ont « l'air de forteresses, et jusqu'à ses maisons de « gentilshommes, de bourgeois et d'artisans. Tout « ce qui est pierre ou marbre chez elle, fronce le « sourcil et semble prêt à prononcer dans l'ombre « ces mots : *Mort et vengeance !* »

C'est la patrie de Roméo et Juliette. Tout le monde connaît les aventures de ces amants infortunés.

L'Adige descend des montagnes du Tyrol, tout en roulant dans ses eaux jaunâtres des pins déracinés et de lourds quartiers de roches ; puis, arrêtant tout à coup sa course furibonde, il entre majes-

tueusement dans Vérone, qu'il divise en deux, pour aller de là se précipiter dans l'Adriatique. Quatre beaux ponts traversent le fleuve: celui du Castel Vecchio est le plus remarquable par sa construction défensive et surtout par son extrême vétusté. Le passage n'en est ouvert qu'une fois dans l'année de peur qu'un service plus fréquent ne vienne déranger l'équilibre de ce vénérable édifice. On remarque en cette ville des monuments de deux âges : le romain et le gothique. Les Arènes ou Amphithéâtre tiennent le premier rang et le méritent à tous égards. Elles sont vastes, bien conservées et peuvent contenir 22.000 personnes assises. Pie VI, à son passage dans cette ville, y donna, dit-on, sa bénédiction à un égal nombre de fidèles. La forme de cet immense édifice est ovale, et sa construction toute de marbre rouge du pays; il date du règne de Trajan, c'est-à-dire qu'il est sur pied depuis plus de 1740 années. Il a 464 pieds de longueur sur 367 pieds de largeur. Il était entouré de portiques à trois étages qui sont bien endommagés aujourd'hui; cependant, il en reste assez encore pour qu'on puisse juger de son vaste ensemble.

Les églises et quelques palais tiennent le second rang. L'église cathédrale de Saint-Zénon, dont la fondation date du IXe siècle; est sombre. Cette disposition ne prête pas peu sans doute à donner au saint patron du lieu, qui est aussi en marbre rouge, ce regard sardonique qu'on lui remarque, et qui n'est point du tout rassurant pour les fidèles eux-

9.

mêmes qui pourraient croire à quelque piège que leur aurait tendu ou voudrait leur tendre ce bon saint.

Sainte-Anastasie renferme des tableaux des meilleurs maîtres, tels que Fizanello, Carotto, Giolfino, etc., peintres nationaux.

J'étais logé à Vérone au palais Casa-Verita, qui touche à un couvent de filles dont le nom m'échappe encore. La croisée de ma chambre donnait en face de celle d'une jeune recluse de cette sainte maison; j'ai dit ailleurs ce qui était advenu d'un tel voisinage.

Étant à Vérone, je ne pouvais pas me dispenser d'aller visiter la maison appelée Casino-Gasola, qu'avait habitée assez longtemps ce prince fugitif, cet illustre proscrit connu alors sous le nom de comte de Lille et plus tard sous celui de Louis XVIII. L'habitation en elle-même n'a rien de remarquable ; le jardin en est assez grand, mais est fort simple. Ce lieu est maintenant habité par des jardiniers, qui se sont partagé ce petit domaine. Que de projets chimériques se sont formés à l'ombre des vieux arbres dont était planté le jardin ! Vingt ans après, ces projets se sont réalisés, mais pour se voir ensuite anéantir pour jamais.

C'est à Vérone que j'ai eu, pour la première fois, une idée des tremblements de terre. Je fus éveillé un matin vers cinq heures par un balancement extraordinaire ; les meubles de ma chambre dansèrent pendant une seconde ou deux entre eux de

manière à me réveiller en sursaut, sans pour cela dissiper entièrement le sommeil, car je crus rêver, et me rendormis bientôt tout à fait. Ce ne fut qu'en descendant, deux ou trois heures plus tard, que le domestique de la maison me dit, encore tout tremblant : « *Avete sentito, signor, il tremolemento di terra?* — Ah!... c'est là un tremblement de terre? lui répondis-je assez légèrement; je croyais cela plus effrayant, je suis fâché de m'être rendormi si vite. » Mon homme parut fort étonné de cette espèce d'indifférence de ma part sur le danger que pouvait courir toute la population; lui, et toute la maison qui avait été si justement alarmée, ne cessait de me regarder avec une surprise qui décelait une sorte d'admiration pour le sang-froid ou le courage, si l'on veut, qu'il me supposait avoir eu dans un pareil moment.

Quelque temps après cet événement qui n'eut aucune suite fâcheuse pour personne, un de mes amis courut un autre danger qui, s'il n'eut pas pour lui un épouvantable résultat, c'est qu'un autre en supporta toute la rigueur.

Cet ami s'appelait Jules Romieux, il logeait au palais Sacramosi et y occupait un petit appartement fort commode. Une des suivantes de la dame de la maison, fort gentille, répondait assez gracieusement aux petites agaceries qu'il lui faisait et, jusque-là, tout se réduisait à quelques sourires ou quelques œillades échangés entre eux et pas davantage. Cette jeune fille, fort gaie d'ailleurs, était recherchée par

le *cuoco* (cuisinier) de cette maison. Il paraît que cet homme s'était aperçu de quelques-uns de leurs clignotements d'yeux. Il y en eut assez pour allumer sa jalousie et sa haine et amener, par suite, une atroce et prompte vengeance. Le jour et l'heure furent marqués par lui et, ce même jour, Jules, qui ne respirait qu'amour et plaisir, courait, à la nuit noire, à un rendez-vous où il était attendu et reçu toujours avec un empressement très flatteur. En route, il rencontre Paul M... son ami, sous-inspecteur des vivres, qui venait lui demander à coucher, comme cela lui arrivait chaque fois qu'il rentrait un peu tard et que ses hôtes étaient au lit, car Paul était un brave et honnête garçon qui aurait craint de leur être le moindrement incommode. — « Ma foi, lui dit Jules, j'ai, mon cher, un autre camarade de lit qui m'attend et qui, soit dit sans t'offenser, mérite à tous égards la préférence. Mais tiens, voilà mon passe-partout, tu connais les êtres de la maison, mon lit tout entier sera à ta disposition... jusqu'à mon retour qui ne pourra guère avoir lieu qu'au point du jour. » Paul va occuper sa place, se couche et s'endort presque aussitôt.

Encore tout enchanté de la nuit charmante qu'il venait de passer en ville, Jules rentrait à la naissante aurore à son logement ; comme ils en étaient convenus avec Paul, la porte cochère n'était que poussée tout près. En deux ou trois enjambées, Jules est à la porte de sa chambre ; il ouvre, il entre en fredonnant encore quelque refrain joyeux,

qui est subitement changé en cris d'horreur et d'effroi en voyant l'infortuné Paul, la tête pendante hors du lit, horriblement mutilé de coups de stylet et répandant des torrents de sang. A ses cris, tout le palais accourt bientôt sur le lieu de cette scène sanglante. Le marquis de Sacramosi arrive lui-même. Jules lui explique en peu de mots comment il se fait qu'un autre occupait son lit et avait été frappé pour lui, qui se trouvait momentanément absent. On devine bientôt la main qui a porté les coups; on connaît la jalousie du *cuoco*. Tous les autres domestiques de la maison sont présents, lui seul n'est pas là. Si l'on pouvait avoir quelques doutes, l'arme qui a fait les blessures est trouvée aux pieds du lit même et reconnue par tous pour appartenir au prévenu.

Le malheureux Paul respire encore, un chirurgien est appelé, une ample saignée est pratiquée ; il reprend connaissance, il ouvre les yeux, reconnaît Jules et lui tend la main, veut parler... l'officier de santé lui ordonne le silence; on visite ses blessures, elles sont nombreuses, mais heureusement peu profondes. L'affreuse jalousie, qui avait dirigé le bras de l'assassin, lui avait fait porter de préférence les coups à la figure, pensant que c'était par là d'abord que son infidèle s'était laissée prendre, et que, par conséquent, c'était cette partie qui devait être le plus punie; et puis, comme il y avait un peu de différence entre la figure de Jules et celle de cet homme, qui était d'un laid parfait,

la fureur jointe à la vengeance avait fait le reste.

Paul ne put guère donner de détail sur l'événement ; il avait été frappé pendant son sommeil ; il crut d'abord que ce qu'il éprouvait était un rêve ou espèce de cauchemar ; puis la perte de son sang l'avait tellement affaibli qu'une défaillance totale s'en était suivie.

Tout son regret, six semaines après ce terrible événement et son entier rétablissement, n'étaient point les larges balafres qui lui en restaient, mais c'était d'avoir été frappé par un tel misérable. « Si au moins, disait-il souvent, si au moins je les avais reçues sur un champ de bataille, je les montrerais avec orgueil ! »

Le marquis de Sacramosi avait dénoncé l'assassin aux magistrats et on lui avait promis toute satisfaction ; mais j'ignore quelle suite a pu avoir cette affaire après notre départ de Vérone.

Quelque temps plus tard, cette ville perfide devait se révolter contre l'armée française et parodier les vêpres siciliennes. Les hôpitaux furent le théâtre d'un horrible massacre, nos malheureux compatriotes étaient assassinés dans les rues et partout où ils étaient rencontrés.

L'heure de la vengeance ne tarda pas à sonner. L'armée revint sur ses pas, et le sang expia le sang.

XV

MANTOUE (1797)

Pour nous rendre à Vérone, nous avions passé à Peschiera, place forte sur le lac de Garde, qui a onze lieues de longueur, puis à Lassise, où je vis M. le major d'artillerie Berthier, du Châtel-Censoir, que je confondais alors avec son homonyme qui porta plus tard le titre de prince de Wagram. De là, nous fûmes au village de Rivoli, dont le fameux plateau venait d'être emporté par la valeur de nos troupes (le 14 janvier 1797). Là, nous vîmes arriver 7 à 8.000 prisonniers, 12 pièces de canon et huit drapeaux, résultat de cette brillante journée. Nous crûmes un instant que nous allions être attaqués et pris par l'ennemi quand nous vîmes débusquer tout à coup cette nuée d'hommes. Mais nous fûmes bientôt très agréablement désabusés en sachant ce dont il s'agissait.

On battait tous les jours les Autrichiens, et l'on arrivait ainsi graduellement devant la place, l'objet de tous les vœux du général en chef.

Enfin, le vieux Wurmser rendit Mantoue au com-

mencement de février suivant, avec 20.000 hommes, 34 généraux et tout son état-major.

Bonaparte, pour éviter à ces illustres et malheureux guerriers la honte de rendre leur épée à un jeune homme, chargea le général Serrurier de cette honorable mission, que, par modestie, avait déclinée le jeune chef de notre armée.

Notre administration fit son entrée dans cette place immédiatement après son évacuation par les vaincus.

Mantoue, célèbre autant par la naissance de Virgile que par les sièges mémorables qu'elle a soutenus de tous les temps et contre tous les peuples qui l'ont prise, saccagée, pillée ou brûlée, Mantoue n'en renferme pas moins encore 15 à 16.000 habitants et des monuments remarquables. Sa force consiste dans les eaux du Mincio qui l'entourent et dans une forte citadelle qui la défend.

Ceux de ses monuments qui méritent le plus l'attention des voyageurs sont : la cathédrale, le palais ducal et le palais du Té, ce dernier ainsi nommé à cause de sa forme en T. Ces divers édifices sont ornés de peintures dues au pinceau du célèbre Jules Romain, que Raphaël appelait son fils chéri. Jules Romain était peintre et architecte en même temps. L'œuvre la plus méritoire de ce grand artiste dans ces deux genres est sans contredit ce palais du Té, situé dans une petite île à une demi-lieue environ de Mantoue. Le bâtiment est simple, c'est un grand carré d'ordre dorique avec une cour

intérieure. Un vestibule sépare la cour du jardin. Toutes les pièces de ce palais sont peintes à fresques. Quelques peintres de l'époque, tels que le Primatice, Gian-Baptista, dit le Mantouan, y ont travaillé; mais la plus remarquable est la salle où Jules Romain a représenté *le Combat et la chute des géants*. Cette colossale bataille des fils de Titan contre Jupiter est presque effrayante à la première vue. On croirait d'abord voir se détacher les rochers que lancent ces monstrueux combattants contre le ciel et entendre les cris de ceux que ces rochers écrasent en retombant sur eux; ainsi que le bruit de la foudre étincelante que le maître des dieux lance sur ces enfants rebelles. On pourrait croire également que tout ce chaos va s'écrouler sur votre tête, car cette vaste composition occupe à la fois et les murs et le plafond sans laisser le moindre espace vide; la peinture couvre tout, et dissimule tous les angles de la pièce. L'illusion est complète dans toute l'expression du mot. Il faut que l'impression que m'a fait cette grande œuvre ait été bien forte puisque je me rappelle encore le sujet et la manière dont il est traité, comme si je l'avais vu d'hier, et cependant il y a quarante-trois ans de cela.

La cathédrale ou le dôme fut bâtie sur un plan de Jules Romain, a cinq nefs et des bas-côtés doubles. La nef du milieu est à pilastres composites, entre lesquels il y a alternativement des croisées et des niches. Le tout est chargé d'ornements un peu lourds, mais en général l'édifice a du grandiose.

Le palais ducal est grand, ancien et bâti sans symétrie et sans goût. L'intérieur est bien décoré, mais, ce qu'on y remarquait autrefois, c'était le cabinet et le trésor du duc de Mantoue. Cette ville fut prise d'assaut le 18 juillet 1630 par les Français et fut mise au pillage. Le cabinet et le trésor qui renfermaient les choses les plus curieuses, qui avaient coûté des millions, ne furent point oubliés. Un simple soldat y avait fait pour sa part un butin de plus de 8.000 ducats (96.000 francs environ) qu'il perdit au jeu dans une seule nuit. Son général le fit pendre le lendemain.

Les places et les rues sont vastes, larges et droites. La principale place porte le nom de place Virgilienne.

Nous fûmes rendre visite au tombeau du grand poète que l'on voit à deux milles de la ville sur le chemin qui conduit à Andès, lieu de sa naissance, aujourd'hui nommé Pietolo. Nous fîmes là d'amples libations en sa mémoire, et le soir, en rentrant en ville, nous chantions ses vers sur des airs improvisés à notre manière.

Nous étions logés, M. Bellenet et moi, chez un vénérable chanoine de la cathédrale. Chacun de ces messieurs a un double, c'est-à-dire un prêtre habitué pour le remplacer au besoin; ils habitent dans la maison du chanoine auquel ils sont attachés; ils sont aussi considérés comme les économes de la *casa*. Celui de notre hôte s'appelait Don Nicolini, il était peintre, il fit à chacun notre portrait. Le mien

est encore à Tours, chez Mme Boisseau, qui a voulu l'avoir.

Mantoue contient quinze ou seize églises, trente-neuf couvents et grand nombre de confréries; ce qui suppose qu'elle fut beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. En effet, on y a compté jusqu'à cinquante mille âmes. Elle est au milieu d'un lac formé des eaux du Mincio qui a deux ou trois cents toises de diamètre; on ne peut l'aborder que par des chaussées étroites. On y entre par six portes : la porte Molina qui conduit à la citadelle, côté de Venise; la porte Pradella, côté de Crémone; la porte Cerèse, côté de Modène; la porte Pustella côté du palais du Té; la porte Catena, allant au port; et enfin la porte Saint-Georges qui conduit à un pont de pierre couvert, qui a 465 toises de long, côté de Ferrare.

Depuis quelque temps, mon compatriote M. Desgranges avait été remplacé par M. Pécoul et ce dernier par M. Faye.

Depuis ce changement de chef, notre position n'était plus la même; la table nous avait été retirée; nous étions réduits à nos simples appointements qui étaient de 150 francs par mois. Nous avions pris une pension en ville, et notre sort n'était pas encore trop à plaindre.

A quelque temps de là, M. Bellenet obtint une place de garde-magasin à Villafranca. Comme nous étions fort liés ensemble, j'obtins du nouvel agent en chef de l'accompagner en qualité d'*aide*. Nous

vécûmes ainsi en communauté et dans une étroite et douce amitié plus de cinq à six mois. Notre magasin fut bon tant que la grande armée occupa le Mantouan. Mais les opérations militaires ayant appelé nos troupes contre Rome, qui avait eu le tort grave de manquer à ses engagements envers notre général en chef, notre magasin se trouva réduit à bien peu de chose. Ayant d'un autre côté perdu mon protecteur et sachant que les places ne se donnaient guère, comme toujours, qu'à la faveur, je pris le parti de revenir en France; j'avais d'ailleurs en poche un congé absolu que mon frère avait obtenu pour moi du ministre de la Guerre. Étant en règle de ce côté, je fis mes dispositions pour revenir voir la patrie.

J'avais fait quelques économies, j'achetai un cheval pour faire ma route à petites journées, et me voici en voyage pour Crémone.

XVI

CRÉMONE (1797)

J'avais beaucoup regretté de me séparer de M. Bellenet; c'était un bon et excellent ami. Il était franc-comtois et né à Vesoul. J'ai su depuis qu'il avait été plus tard nommé inspecteur des vivres.

M. Hubert, notre autre collègue, était froid et réservé. Né en Amérique, il avait, des créoles, cette hauteur de gens habitués à commander à des esclaves; malgré ce petit travers dans lequel il avait été élevé, c'était un brave et digne jeune homme; je ne sais ce qu'il est devenu depuis.

Crémone, si souvent ravagée, est grande et déserte. Son aspect délabré inspire plutôt un sentiment d'effroi qu'un sentiment d'intérêt. Malgré les dévastations qu'elle a subies, l'antique tour qui la domine subsiste encore; malgré les instruments destructeurs de guerre, anciens et nouveaux, qui ont battu ses flancs, on n'en admire pas moins les riches sculptures qui la décorent, et que n'ont effacées ni le bélier, ni le boulet; cette vieille tour est toujours sur pied comme un observatoire du haut duquel la sentinelle vigilante surveille l'approche

de tout ennemi qui tenterait de surprendre la place qu'elle défend.

J'ai vu à Crémone la maison où le remplaçant du brave Catinat, le maréchal de Villeroy, fut si adroitement enlevé par ce *petit abbé de Savoye*, ainsi désigné à la cour du grand roi, mais que les Impériaux, dont il était général en chef, nommaient le *Prince Eugène*.

M. de Villeroy redoutait si peu son adversaire qu'un soir, de retour d'un bal (en 1702), il se coucha fort tranquillement, ne rêvant toute la nuit qu'à l'honneur qui lui en reviendrait lorsqu'en rentrant triomphalement à Versailles, il présenterait à son auguste maître le petit abbé pieds et poings liés. Ce n'était qu'un rêve à ce qu'il paraît, car notre triomphateur futur, réveillé dès le matin par un grand bruit, sonne son valet de chambre pour en savoir le motif. Celui-ci, qui venait d'apprendre à l'instant ce qui se passait en ville, montait en toute hâte pour faire savoir à son maître que les Impériaux étaient maîtres de la place, s'y étant introduits par un égout, qu'un prêtre nommé Bazzoli, prévôt d'un des quartiers de la ville, leur avait indiqué. M. le Maréchal, tout ébahi à cette nouvelle, demande son cheval de bataille et descend pour le prendre. Mais, ô fatalité! en ouvrant la porte de la rue, la première figure qu'il rencontre face à face est celle du Prince Eugène lui-même qui lui demande fort poliment son épée, laquelle le maréchal lui remet, ne pouvant faire mieux.

Il faut dire pourtant que le Prince ne garda pas longtemps cette place, qu'il fut obligé d'évacuer presque aussitôt par l'arrivée subite du chevalier d'Entragues, qui accourait au secours des siens. Le malheureux Villeroy n'en fut pas moins emmené prisonnier avec une grande partie de ses officiers. Mais le plus piquant de tout ceci fut le ridicule dont le couvrit, à la cour de France, cette mésaventure. Les quolibets et les chansons ne lui manquèrent pas à son retour.

Quoique grande, comme je le disais tout à l'heure, Crémone n'a que 8 à 9.000 habitants. Ses rues, assez larges, sont pavées en partie de grandes et larges dalles, de manière pourtant qu'il n'y a que les roues des voitures qui roulent dessus; le reste est en pavés ordinaires. Ce mode est fort commode pour ceux qui vont en carrosse, ils n'ont pas à craindre les hoquets; les autres voitures ne s'en trouvent pas plus mal non plus.

Les églises, comme dans le reste de l'Italie, y sont nombreuses et richement décorées. On y voit aussi force couvents de femmes et d'hommes. J'eus l'occasion de déjeuner, le lendemain de mon arrivée, dans une maison où se trouvait, outre une assez nombreuse compagnie, un religieux de je ne sais plus quel ordre. Il racontait des histoires passablement scandaleuses; on riait en l'écoutant et tout cela paraissait fort naturel. En général, dans toute l'Italie, on joint très volontiers les attributs de la religion à ceux de la galanterie et même il n'est

pas rare de trouver, dans les lieux de plaisir, un christ au fond du sanctuaire où la prêtresse du lieu vend et livre ses joyeux ébats. Les ecclésiastiques vont aux spectacles et dans tous les endroits publics indistinctement.

Il n'est pas bien étonnant que, dans un pays où les prêtres et les moines composent presque le tiers de la population, il se trouve dans le nombre des hommes peu scrupuleux, et même assez immoraux pour alarmer les gens de bien; mais aussi, il faut se hâter de dire que, dans ce nombre, il y en a d'infiniment recommandables par leur piété et leurs bonnes œuvres.

XVII

TURIN (1797)

Dans ma route de Crémone à Turin les principaux endroits que j'eus à traverser sont : Pizzighettone, place fortifiée, sur le Pô ; Lodi, fameuse comme on sait par la bataille livrée à Beaulieu sur le pont de cette ville, dont le général défendait le passage avec une batterie de 25 pièces de canon, ce qui n'empêcha pas nos braves soldats de passer outre et de jeter dans l'Adda et canons et gens qui voulaient leur barrer le passage.

Je vis encore Marignan, cette ville qui, 280 ans auparavant, avait été le théâtre de la gloire de notre François Ier ; Novare que nous avions prise l'année précédente ; Verceil, recommandable par son ébénisterie et son grand commerce de riz. J'éprouvai une telle bourrasque à quelques milles de cette ville que je faillis, moi et mon cheval, être emporté par la grande quantité d'eau qui tomba et qui, en quelques minutes, fit de la route un torrent impétueux.

Heureusement que tout cela, vent et pluie, fut de courte durée.

J'arrivai sans autre encombre à Turin. Je me défis en cette ville de ma monture, ne trouvant pas cette manière de voyager fort commode pour une longue route. J'arrêtai une place dans un voiturin, espèce de carrosse à quatre personnes, qui conduit son monde jusqu'à Lyon moyennant deux louis, nourriture comprise (distance 50 lieues).

Turin est entièrement bâti sur un plan régulier, ce qui rend ses rues, quoique larges et belles, un peu monotones. Le palais du Roi, qui entoure presque toute la place où il est construit, rompt cette uniformité. A son étendue et à sa belle architecture on reconnaît la résidence du souverain.

Le Vieux Château ou le *palais Madame*, bâti par Amédée VIII en 1416, est une vieille fabrique flanquée de tours, dans le voisinage du palais royal.

A l'époque où je passai à Turin, le roi était encore sur son trône. Je fus admis dans la galerie qu'il traversait pour se rendre tous les jours à la messe, et me trouvai là avec plusieurs autres Français, curieux, comme moi, de voir de près cette petite cour. On nous avait placés dans l'embrasure d'une des fenêtres de cette galerie. Le roi la traversa obliquement et rien ne nous déroba la vue de sa personne ; lui-même pouvait également nous voir ; et je crois même que ce n'est pas sans dessein qu'on nous avait ainsi placés, car Sa Majesté daigna tourner la tête vers nous et nous saluer avec quelque distinction. Bien entendu que, en gens qui savaient vivre, nous rendîmes un profond salut en

échange du salut royal. Le roi portait ce jour-là un habit de soie violet, culotte de même étoffe, veste de satin blanc brodée, bas de soie blancs et souliers à boucles d'or. Le monarque était d'une taille assez élevée; il avait une figure longue sans beaucoup d'expression, mais ce qui me frappa le plus fut de le voir lever la tête et baisser les yeux pour regarder devant lui à distance ordinaire.

Le palais Carignan est un grand bâtiment construit en briques, décoré de pilastres, qui doivent être un jour revêtues de marbre. Son architecture est due au Père Guarini, théatin, auteur de beaucoup d'autres monuments de la capitale du Piémont.

Le palais de la ville est peu remarquable.

On compte beaucoup d'églises à Turin; il y en a, dit-on, plus de cent cinquante. Celles qui méritent le plus d'être visitées sont la cathédrale Saint-Jean, où l'on va toujours voir la *Sainte-Thérèse* de Legros et la chapelle du Saint-Suaire qui est décorée avec une magnificence extraordinaire. Celle du Corpus-Christi fut bâtie en 1607, par suite d'un miracle opéré au lieu même qu'elle occupe. Un soldat venait de dérober (le 16 juin 1453) un saint ciboire contenant une hostie consacrée. Arrivé sur la place aux Herbes, la sainte hostie et le vase s'échappèrent des mains du voleur, s'élevèrent d'eux-mêmes en l'air et restèrent là jusqu'au moment où tout le clergé, suivi des fidèles accourus à cet étonnant spectacle, vint prendre les emblèmes sacrés et les déposer en un

lieu convenable en attendant que l'église dont nous parlons fût construite. C'est aujourd'hui celle qui est la plus richement décorée de la ville; elle est toute revêtue de marbre, les chapiteaux des colonnes, les corniches, etc. sont dorés, ainsi que la voûte de son sanctuaire.

L'église du Saint-Esprit est également digne d'attention : On la dit élevée sur les ruines d'un temple de Diane; celle de Saint-Laurent, autre œuvre du Père Guarini ; celle de Saint-Philippe de Néri, remarquable par son maître-autel et le tableau représentant son saint patron; celle de la Sainte-Trinité, et tant d'autres, toutes aussi belles les unes que les autres. J'ai visité aussi les théâtres, ils sont au nombre de quatre. Le Théâtre royal ou de l'opéra est presque aussi grand que celui de la Scala de Milan, aussi y donne-t-on rarement des représentations. On joue ordinairement sur celui de Carignan; j'ai assisté à une pièce qu'on y donnait. Dans celui-là on n'entre qu'en bas de soie et en épée. En qualité de Français et de vainqueurs, nous étions exempts de cette étiquette. Vient ensuite le théâtre de la Satera qui devait être incendié trente ans plus tard. Quant au quatrième, j'ai totalement oublié son nom.

J'ai été voir aussi l'hôtel des Monnaies; cet édifice n'a rien de bien remarquable; j'étais avec un habitant de Turin qui me servait de cicerone. La première chose que me dit le directeur de cet établissement, c'est ceci : « Monsieur, avez-vous vu quelque-

fois battre de la fausse monnaie? Sur ma réponse négative, il ajouta : « Hé bien, venez, je vais vous faire voir comment cela se fait. » Il nous conduisit dans la salle du Balancier, et prenant quelques pièces qui venaient d'être frappées, il me les mit dans la main : c'étaient des pièces d'une livre nominale, leur valeur intrinsèque n'était que de sept soldi (7 sous). La pénurie des finances de cet État avait obligé le gouvernement sarde à altérer ses monnaies dans cette effrayante proportion.

On compte à Turin sept hôpitaux et deux prisons.

Passant dans la rue où est située l'une d'elles, une grande affluence de monde, qui en obstruait l'entrée, attira mes regards ; je m'approchai pour en savoir la cause. La foule, à mon approche, s'ouvrit pour me laisser le passage libre. J'étais Français, cela s'explique tout seul, et surtout chez un peuple, témoin, à ses dépens, de nos premiers et étonnants succès. J'appris qu'on allait pendre un homme qui avait assassiné un commissaire des guerres de ma nation (aujourd'hui un sous-intendant militaire). Parvenu dans la cour de la prison, je vis là une voiture peinte en rouge, qui devait conduire le condamné au lieu de son supplice. Un monsieur, tout habillé de noir, vint à moi, avec quelque empressement, en offrant d'être mon guide dans le cas où je voudrais visiter la maison. J'acceptai son offre, et je le suivis en le remerciant de sa complaisance. Nous avions déjà traversé un assez

long couloir, quand je me vis engagé dans un autre et plus étroit et plus noir ; j'hésite un instant, ne sachant si je devais aller plus loin, pensant qu'il pourrait bien se faire que ma liberté et peut-être ma vie se trouvassent à l'entière disposition de cet homme ; mais, pensant qu'il ne convenait pas à un des vainqueurs d'Italie d'avoir même l'apparence de la peur, je continuai à suivre mon guide sans sourciller. Cependant, à chaque pas que je faisais, le péril semblait augmenter ; je crus entendre comme quelques sons d'une respiration gênée ; et, plus j'avançais, et plus ce son inquiétant se développait et ressemblait au râle de la mort. On croira peut-être que tout ceci était l'effet d'une imagination malade et que rien de tout cela n'existait que par suite d'une crainte sous l'influence de laquelle je me trouvais pour l'instant ? Patience et continuons. Véritablement oppressé, je demandai à mon homme noir si la fin de notre course approchait. — « Vous y touchez, signor », me répondit-il d'un ton de voix qui me parut assez étrange. En effet, je crus entrevoir, à quelques pas plus loin, au travers de l'entrebâillement d'une porte bardée de fer, un faible rayon de lumière, et, non loin de là, dans l'ombre, un homme armé qui n'était pas là sans motif. « Allons, me dis-je à moi-même, me voici au dénouement de ma singulière aventure. Que diable aussi suis-je venu faire dans cette chienne de galère ! C'est une grande imprudence à moi de m'être confié à un inconnu, qui ne m'a semblé

obligeant d'abord que pour m'entraîner plus facilement dans le piège où me voilà pris comme un sot. Les Français, pensai-je encore à part moi, sont bien accueillis dans tout le pays, quand ils se présentent 30 ou 40.000 ensemble, le sont-ils de même isolément? » Je ne le croyais guère dans le moment présent. Pour être exact, il faut que je dise pourtant que mon amour-propre l'emportait sur ma peur, et que, plus je croyais le danger évident, moins on se serait aperçu du sentiment de crainte que je pouvais éprouver en me voyant près du but que s'était proposé mon conducteur. Nous y touchions enfin ! « C'est ici, » me dit-il assez laconiquement en ouvrant la porte toute grande pour me faire entrer. Jugez de ma stupeur en me voyant au pied d'un grabat sur lequel gisait un moribond, d'une forte stature, qu'un Père capucin exhortait à mourir chrétiennement. Le malheureux était dans un tel état d'anéantissement qu'il n'entendait rien et repoussait... machinalement, j'aime à le croire, le christ de bois que lui présentait à baiser le vénérable religieux. Il poussait des sons inarticulés, que j'avais pris de loin pour le râle mortuaire dont j'ai parlé plus haut et que, comme on voit, mon imagination, toute frappée qu'elle était, ne m'avait point trop exagéré.

Ce malheureux était l'assassin dont j'avais vu le char funèbre dans la cour, qui l'attendait pour le conduire à la potence.

Je contemplai un moment d'un air un peu triste

cette scène plus affreuse que la mort même qui attendait le criminel. Puis, je dis tout bas en me retirant : « Malheureux, que Dieu te pardonne au nom de mon infortuné compatriote tombé sous tes coups ! » Le bon Père qui avait entendu, à ce qu'il paraît, dit à son tour : « Et moi, généreux Français, je te remercie au nom de ce pauvre patient. »

Je repris, en toute hâte et le cœur serré, le chemin de la rue, dont l'air m'était devenu depuis quelques minutes un élément de première nécessité.

Croyant me voir débarrassé de tous ces sinistres apprêts, je continuai ma course vers les remparts de cette partie de la ville, que j'étais fort aise de visiter aussi. Arrivé après quelques détours sur l'esplanade, j'aperçois à quelques pas de moi l'instrument fatal qui attendait sa proie. Je m'éloigne au plus vite, comme bien on pense, de cet autre lieu de malheur, mais pour tomber de Charybde en Scylla. A peine avais-je fait quelques pas en arrière que je vois venir à moi l'horrible voiture rouge, le bourreau, le condamné, toujours plus mort que vif et le bon Père exhortant le patient qui se rendaient au lieu de l'exécution. Pour éviter ce nouvel encombre, je me jetai dans la première rue qui se présenta devant moi, bien convaincu cette fois que je venais de voir de ce déplorable drame tout ce que je pouvais en voir. Hé bien, je me trompais encore. Ce n'est que le lendemain en route que m'attendait le dénouement final.

Après avoir traversé Turin dans sa plus grande longueur, je me trouvai dans la superbe rue du Pô qui est à portiques, et bientôt sur le beau pont de pierre qui traverse ce fleuve. Ce pont, bâti en 1417, a 600 pieds de longueur; il conduit à la Vigne de la Reine, jolie petite maison de plaisance construite à mi-côte, à une portée de fusil de la ville où l'on arrive par une belle avenue à rampe douce qu'on peut monter en carrosse. Près de là, et au-dessus, est le couvent des capucins, qu'on nomme plus volontiers Il Monte. Ce sont deux endroits que les étrangers ne manquent jamais d'aller visiter; le couvent surtout, à cause de sa position et de la vue délicieuse dont on y jouit. Plus élevée encore, on voit la Superga dominer toute la contrée. C'est le Saint-Denis des rois sardes; c'est là que reposent les cendres de ces princes plus pieux que guerriers. La Superga est due à un vœu de Victor-Amédée : Turin était assiégée par les Français en 1706. On sait combien cette gueuse de nation française a donné, dans tous les temps, de fil à retordre à ces pauvres princes piémontais. Donc, le duc régnant d'alors promit au Dieu des armées de lui élever une belle église s'il parvenait à dégager la place et faire repasser les monts à ses ennemis. Le ciel voulut bien cette fois exaucer ce vœu. La Superga fut bâtie. Cette église, d'une forme ronde et construite toute de belles pierres de taille, est d'une rare magnificence. Elle a coûté plus de deux millions et demi, somme énorme pour l'époque et l'État.

On raconte qu'un Piémontais en faisant remarquer à un Français la beauté de cet édifice, lui disait : « Il faut que la défaite de vos compatriotes ait été bien grande pour avoir occasionné l'érection d'un si beau monument d'actions de grâces. — Non, répartit le Français, c'est la peur des assiégés qui fut grande, car le vœu a dû précéder la défaite. »

Le ciel, sans doute, avait pris Victor-Amédée sous sa spéciale protection, car ce fut lui qui le premier acquit (de Charles-Quint) le titre de roi. Jusque-là, ces souverains n'avaient porté que celui de Duc de Savoie. Le ciel retira de lui sans doute sa divine protection, quand il fut vieux, car, à soixante-quatre ans, après en avoir régné trente-cinq, trouvant sans doute la couronne trop pesante pour son âge, il la déposa en faveur de son fils Charles-Emmanuel, dans une assemblée qu'il avait convoquée mystérieusement dans son château de Rivoli: personne de ceux qui la composaient ne se doutait de cette abdication. Ce prince, à ce qu'il paraît, était d'humeur un peu changeante. Une année passée dans la solitude lui parut un siècle, et il ne pensa plus qu'aux moyens de ressaisir un pouvoir qu'il avait abandonné si légèrement.

D'abord il réclama du marquis del Borgo, l'acte de son abdication que ce seigneur avait reçu. Refus de celui-ci de faire cette remise. Victor ronge son frein en silence et, quelque temps après, monte à cheval, suivi d'un seul domestique et se présente à la porte de la citadelle de Turin pour en faire la

conquête. Il n'est pas plus heureux de ce côté que de l'autre. Le gouverneur lui en refuse l'entrée. L'ex-roi furieux retourne en son château de Moncalier d'où il était parti le matin, roulant dans sa tête découronnée de nouveaux projets non moins extravagants que les premiers.

Charles-Emmanuel, fatigué de toutes ces tentatives si souvent renouvelées, assemble son conseil, car il fallait en finir avec un prince aussi remuant. La résolution de la délibération fut l'arrestation de son père et son transfèrement pendant la nuit au château de Rivoli, où il finit ses jours le 31 octobre 1732, dans un état de santé voisin de la démence.

Soixante et dix ans après, Charles-Emmanuel IV, son petit-fils, abdiqua aussi le 4 juin 1802, en faveur de son frère Victor-Emmanuel, mais sans aucun retour de regret. Déjà, en 1799, il avait été obligé de céder à la France une bonne partie de ses États : Nice, Chambéry et le Piémont avaient été réunis à la grande nation. Obligé alors de quitter le continent, Charles-Emmanuel était allé régner en Sardaigne. La reine, sa femme, étant morte quelques années après, ce fut à cette occasion que le prince fit son abdication et s'en fut mourir à Rome dans un couvent de jésuites, le 6 octobre 1819, sous l'habit de cet ordre. C'est ce même prince que j'avais vu, vingt-deux ans auparavant, aller à la messe comme je viens de le dire tout à l'heure.

XVIII

PASSAGE DU MONT CENIS (1797)

Après deux jours de séjour à Turin, j'en partis par la voiture dont j'ai parlé plus haut. Le carrosse était composé de trois émigrés rentrant et de moi. Au nombre des premiers, il y avait un abbé, un ancien officier de l'armée de Condé et un simple gentilhomme qui revenait de Constantinople et que je nommais moi le *Constantinopolitain*, dénomination à mon usage particulier. L'officier était un zélé royaliste; les deux autres, pour des émigrés, avaient des opinions assez raisonnables.

En partant, nous eûmes, pendant deux lieues, c'est-à-dire jusqu'à Rivoli, une route charmante plantée de beaux arbres, au travers desquels on apercevait de droite et de gauche une plaine abondante en toutes sortes de grains et de fruits. Toute la campagne environnante est parsemée de jolies maisons de plaisance, appartenant aux plus riches habitants de Turin. On ne pouvait choisir un site plus agréable.

Ce fut entre Rivoli et Suse que m'attendait le

dernier acte du drame à la représentation duquel j'avais assisté la veille. A l'entrée d'un petit bois, que nous avions à traverser, j'aperçus, attaché à un arbre, un objet que je ne distinguai pas d'abord bien nettement, mais qu'en approchant de plus près, je reconnus très bien pour être un bras nerveux qui, depuis peu, venait d'être fixé là par le moyen d'un bon clou qui traversait la main; chacun de nous de se récrier à cette vue ! — « Ce membre, nous dit tranquillement notre voiturier, est celui d'un malfaiteur qui a été pendu hier ; il doit rester là jusqu'à sa décomposition entière », ajoutant que les lois du pays ordonnaient, quand il s'agissait d'un meurtre, que le bras de l'assassin fût ainsi exposé sur le lieu même où le crime avait été commis, afin d'avertir ceux qui voudraient l'imiter du sort qui les attendait en pareil cas.

A ce compte, nous nous trouvions précisément à l'endroit où le malheureux commissaire des guerres avait été assassiné huit jours auparavant. Les lois sont expéditives en Piémont, et surtout à cette époque où elles avaient à venger la mort d'un administrateur de l'armée française.

Nous fûmes fort aises mes compagnons de voyage et moi, quand nous nous vîmes hors de ce bois fatal ; mon pendu pouvait fort bien n'être pas seul de sa bande ; et ses consorts n'auraient peut-être pas demandé mieux que de trouver à leur tour une occasion de venger la mort d'un des leurs.

Ce fut le cas ici de raconter mon histoire de la

prison et de dire comment j'avais vu la veille ce membre en question attaché au corps vivant duquel il avait été séparé. Je crus remarquer que mes auditeurs pensaient beaucoup plus à leur situation présente qu'au sort malheureux du commissaire des guerres de l'armée de la République.

Que notre pendu eût des consorts ou qu'il n'en eût pas, nous arrivâmes à bon port à Suse. Cette ville, de deux mille habitants environ, est située au pied des premiers rochers où commence le mont Cenis et où se rencontrent la Cenise et la Doire. On se rappelle sans doute avoir vu au mont Genèvre, comme je l'ai fait remarquer en son lieu, la naissance de cette dernière rivière faisant son adieu à sa sœur la Durance, et il paraît que la Doire aimait assez la compagnie, car la voici, avec la Cenise, courant comme deux folles pour aller se jeter ensemble dans le Pô.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Suse, ce sont les églises et l'Arc d'Auguste en marbre blanc.

Les quatre angles de ce dernier monument sont ornés de belles colonnes cannelées dont les chapiteaux ont deux rangées de feuilles d'acanthe habilement sculptées. La frise est décorée d'un bas-relief continué sur les quatre faces et, au-dessus, un massif où est une inscription probablement en l'honneur d'Auguste, mais tout à fait illisible aujourd'hui.

En partant de Suse, nous n'avions plus qu'à monter jusqu'au plateau du mont Cenis. La route

actuelle qui y conduit n'était pas encore faite, c'est-à-dire que, jusque-là, il fallait marcher de précipice en précipice : c'est ce que nous fûmes obligés de faire tant mal que bien, ou plutôt plus mal que bien, car, avant d'arriver à la Novalèse, la roue de notre voiture, par l'effet d'un assez fort cahot, se trouva jetée dans l'ornière sur le bord intérieur d'un ravin de plus de 300 pieds de profondeur. Il n'y eut alors qu'un cri du conducteur et de nous; mais il fut tel que les chevaux, heureusement effrayés par ce cri, firent un si vigoureux effort et dans un sens si favorable qu'ils nous tirèrent de ce mauvais pas où nous devions succomber plutôt cent fois qu'une. On peut penser combien nous nous sentîmes soulagés quand nous nous vîmes hors de là!

Comme dédommagement, à quelques centaines de toises plus loin, nous vîmes une belle cascade double formée par la chute de la Cenise qui nous fit totalement oublier, au moins pour mon compte, l'événement assez sérieux d'où nous sortions à peine.

Le plateau du mont Cenis forme une petite plaine d'une lieue et demie environ, très légèrement inclinée vers le Piémont et assez unie. Cet aspect est des plus pittoresques. L'élévation de la plus haute pointe de ce mont est à plus de 8.000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Un petit lac formé des eaux qui descendent des montagnes voisines occupe près de la moitié de la plaine. Ses bords sont fleuris et tapissés d'un gazon

presque toujours frais. Sur l'un de ses bords, un peu plus loin, est bâti l'hospice des Pèlerins. On y voit la chapelle des Transis ; c'est là où l'on enterre ceux qui meurent de froid ou d'accidents analogues.

Cinq ou six ans après le passage du mont Cenis par notre armée, l'Empereur fit établir dans cette maison de refuge des écuries pour 300 chevaux et, à côté, une caserne pour 2.000 hommes d'infanterie, afin d'assurer la sûreté de ce passage.

Les revenus de cet hospice étaient très bornés autrefois. Napoléon, qui savait trouver des ressources pour toutes choses, lui assigna les domaines des abbayes de la Novalèse et de Saint-Selve de Turin ; ce qui les fit monter à plus de 20.000 francs.

La belle route qui existe aujourd'hui fut aussi construite par ses soins ; et, comme il savait que cette route aurait besoin d'un grand entretien, il créa une compagnie de cantonniers, chargés non seulement de la tenir toujours en bon état, mais encore de veiller à la sûreté des voyageurs et de les préserver de toute espèce de dangers. Et pour parer aux frais d'entretien d'une route aussi importante, il établit une taxe sur les chevaux et voitures de passage comme suit :

Pour chaque mulet ou cheval.	2 francs.
Pour chaque charrette ou tombereau. . .	3 —
Pour chaque voiture suspendue	6 —

Je ne me rappelle plus comment notre voiturier s'arrangea pour la traversée de la sienne, mais je

crois qu'il fit ce que l'on faisait à cette époque, c'est-à-dire qu'il la fit démonter et passer à dos d'hommes jusqu'à Lans-le-Bourg.

Pour moi, je fis à mulet ce trajet qui est de six lieues environ. Celui sur lequel j'étais monté pour descendre à Lans-le-Bourg me fit faire une escapade qui pouvait avoir pour moi des suites funestes. En commençant sa descente, il flaira, à plus d'une demie-lieue au-dessous de lui, un de ses camarades cheminant paisiblement et tel qu'un mulet bien appris devait le faire sur une pareille route; il prit le bon trot et ne s'arrêta qu'après l'avoir rejoint. Il faut que ces animaux aient le pas bien sûr pour n'avoir pas fait vingt fois la culbute avec son cavalier, par une pareille descente et par une telle allure.

En 1797, cette route était un zigzag perpétuel et d'un escarpement, en certains endroits, tout à fait extraordinaire; j'avais essayé de mon mieux à retenir la bête, mais, têtue comme un mulet qu'elle était, mes efforts avaient été vains; il m'avait fallu lui céder. On me gronda quand je fus arrivé au but, croyant que c'était de ma pleine volonté que j'étais descendu si vite. Je confessai la vérité, et l'on me plaignit, tout en me félicitant pourtant d'être arrivé sain et sauf jusqu'en bas.

Les femmes et beaucoup d'hommes, dans le temps dont je parle, faisaient le trajet en espèce de chaises à porteurs ou en ramasse (espèce de traîneau) dans la saison des neiges. Il fallait la journée alors

pour faire la traversée, tandis qu'à présent il ne faut que quelques heures; les voitures et même les diligences montent et descendent assez facilement.

Nous n'eûmes, jusqu'à Chambéry, que vallées ou descentes, ravins ou précipices plus effrayants les uns que les autres. Chambéry est une pauvre et laide ville dont les rues sont étroites, tortueuses et mal pavées. Sa position, au fond d'une vallée formée de hautes montagnes, est triste et sombre comme les enfants qu'elle nous envoie chaque année pour nettoyer l'intérieur de nos cheminées. Les habitants sont bons et affables, et plus instruits qu'on ne se l'imagine ordinairement. Les femmes, sans être généralement belles, ne sont pas non plus sans agréments. Et, pour en donner une assez juste idée (quant au physique) qu'on se représente cette bonne Mme de Warens, si bien peinte dans les *Confessions* de Jean-Jacques, sans oublier ma parenthèse, car il ne m'appartiendrait guère à moi, simple passager, de parler d'autre chose que du physique de ces dames que je n'ai vues qu'en passant.

Chambéry était sous l'Empire le chef-lieu du département du Mont-Blanc ; elle fut prise par nos troupes en 1792 et réunie à la France jusqu'en 1814.

En passant aux Échelles, on ne peut, on ne doit le faire sans bénir la mémoire d'Emmanuel II, duc de Savoie, qui, en 1670, fit achever ce si dangereux, si pittoresque passage et si souvent décrit par tous les voyageurs [1].

[1] Le chemin qui conduit aux Échelles longe la petite rivière du

Arrivé à Pont-de-Beauvoisin, on quitte les terres du roi de Sardaigne pour entrer en France. Le cœur commença un peu à battre à mes émigrés. Souvent, dans la route, il avait été question d'affaires politiques entre nous.

Comme je l'ai dit, l'officier était le moins raisonnable des trois. Nous nous trouvions en ce moment dans le fort de la réaction, et Lyon, comme ayant été une des communes de France qui avait le plus souffert, était aussi le point de ralliement de tous les mécontents et, par conséquent, celui où se rendaient de préférence les émigrés rentrant. Les miens étaient persuadés que tout était fini, et qu'on n'attendait plus qu'eux pour proclamer les Bourbons.

« Mais ces princes ne sont connus que de vous, Messieurs, leur dis-je ; tout le monde ignore en France leur existence et même leurs noms. — Comment, reprit vivement mon officier, on n'aurait pas gardé, dans cette malheureuse France, le souvenir précieux de princes aussi bons, aussi géné-

Guyer qui coule au fond de précipices tellement dangereux que, pour rassurer la marche et l'œil du voyageur, on a été obligé de construire de distance en distance des parapets. On passe à deux lieues de la *Grande Chartreuse* déjà mentionnée.

La montée *de la grotte* est très escarpée, ce qui fait donner à ce lieu le nom des *Échelles*. On passait autrefois sous une espèce de caverne taillée dans le roc vif. Ce fut Charles-Emmanuel II qui ayant épousé une fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, fit adoucir considérablement ce passage. Une inscription en l'honneur de ce prince est gravée, dans un encadrement taillé, si je ne me trompe, dans le rocher même.

Le chemin appelé la *Montée de la Grotte*, tire son nom d'une grotte très curieuse et très singulière, près de laquelle il passe.

reux ! Le plus petit nombre peut-être ?... — Non, non, c'est bien le plus grand, je vous assure. — Patience donc, vous ferez connaissance avec eux..., leur devise, en rentrant, est connue : *Pardon et oubli*..., les militaires surtout seront les premiers objets de leurs soins empressés. »

Je me mis à sourire à ces derniers mots. Il crut sans doute que ce sourire était d'approbation, car il continua en me nommant chacun d'eux par son nom : « Louis XVIII est aussi sage qu'habile ; c'est le Nestor de la chrétienté... — Pardon, lui dis-je en l'arrêtant là, quel est celui-ci ? — C'est le roi régnant, le comte de Provence... — Régnant, et sur quoi règne-t-il depuis sept ou huit ans ?... — Sur la France entière. — Ah !... c'est différent... je suis fâché de vous avoir interrompu... Continuez, je vous prie. — Après le Roi, vient l'aimable, le sémillant comte d'Artois, *Monsieur*, ce modèle des chevaliers français, qui sera un jour un grand roi ! — Je crois avoir entendu dire, dans ma première jeunesse, que celui-ci était renommé par ses galanteries... — Oui, sans doute, il était aimable et galant, mais aujourd'hui sa grande piété égale sa bravoure. » L'idée me revenant du proverbe : *Quand le diable devint vieux il se fit ermite* amena naturellement un second sourire, qui fut interprété comme le premier. « Nous avons encore ses nobles fils, continua-t-il ; l'aîné, le duc d'Angoulême, est un jeune prince profond et sage ; son frère, le duc de Berry, sera le Bayard de la famille. Que vous dirais-je de

notre aimable princesse, Madame Royale, fille de nos victimes couronnées ! C'est un modèle de grâces et de beauté. Elle est destinée à son illustre cousin d'Angoulême. Heureux, cent fois heureux les peuples qui vivront un jour sous les lois de ce couple charmant ! — D'honneur ! mon cher Monsieur, lui dis-je encore, vous me croirez si vous voulez, mais les trois quarts des Français au moins ignorent les destins de tous ces braves gens-là. — Eh bien donc, le temps viendra, et il n'est pas loin, j'espère, où chaque Français pourra jouir de leur Auguste présence. » Et il dit cela avec un air de satisfaction tellement risible que je me pris à sourire pour la troisième fois avec autant de succès que les deux fois précédentes.

Avant d'arriver à Pont-de-Beauvoisin, l'abbé, qui ne paraissait pas tout à fait aussi convaincu que son camarade de l'arrivée très prochaine des Bourbons en France, me prit à part et me demanda si je voulais lui rendre un petit service. « De tout mon cœur, lui répondis-je, de quoi s'agit-il? Tout en supposant qu'il n'y aurait rien qui puisse compromettre... — Oh ! rassurez-vous, fit-il soudain en souriant, c'est de m'attacher les cheveux en queue ; voilà ce qu'il faut pour cela, continua-t-il en me remettant un petit ruban noir qu'il tenait à la main. — Rien de plus innocent en effet !... Mettez-vous là, ce sera bientôt fait. » Il prit la chaise que je lui présentais, et malgré mon peu d'expérience dans l'art de la coiffure, je lui fis en peu d'instants une queue

des plus confortables ; et mon abbé se trouva soudain métamorphosé en un laïque d'assez bonne mine.

A quelques lieues de Lyon, il me dit, en fixant mon chapeau : « Mon cher compagnon de voyage, un service en vaut un autre. Si vous voulez m'en croire, vous mettrez votre cocarde en poche... on ne sait ce qui peut arriver par le temps qui court. » Je le regardai d'un air étonné. « Comment, dans une ville française !... — Ce que je vous en dis... je ne sais pas... je crois que vous feriez bien... » Mes réflexions furent bientôt faites.

J'en connaissais assez de la réaction par ce que j'avais appris à Nice pour juger que le conseil pouvait être fort bon ; je remerciai celui qui le donnait et j'en fis mon profit, d'autant plus volontiers que j'étais en habit bourgeois.

Nous descendîmes à l'hôtel du Parc, près de la trop fameuse place des Terreaux ; je soupai et fus me coucher, fort peu curieux de voir ce qui se passait dans les rues de cette ville, que je connaissais assez d'avance, et qui avait tant et de si terribles représailles à exercer contre le premier venu.

Le lendemain, j'étais embarqué sur la Saône, et, dans ma traversée de là à Châlons, j'appris sur la galiote toutes les horreurs qui se commettaient à Lyon et dans tout le midi de la France, au nom du bon ordre et de l'humanité que prétendaient venger de lâches et cruels assassins.

En faisant mes adieux à mes compagnons de voyage, je ne comptais guère revoir aucun d'eux. Cependant, un an ou deux après, étant au jardin Mousseaux près Paris, où j'assistais à la première expérience du parachute de Garnerin, j'aperçus dans la foule celui de ces messieurs que, dans ma pensée, je désignais sous le nom du *Constantinopolitain*, qui, comme moi, avait été attiré là par ce spectacle nouveau et curieux. Mon premier mouvement avait été d'aller à lui, afin de renouveler connaissance, mais il m'avait sans doute aperçu aussi de son côté, car je le vis faire un demi-tour à droite et se perdre bientôt dans le grand nombre de spectateurs qui remplissaient le jardin, craignant peut-être pour sa sûreté car, à cette époque, la réaction avait été fortement réprimée et les émigrés la plupart obligés de repasser les frontières et d'ajourner leurs espérances à plus de quinze ans de là. Voilà ce qui m'expliquait la disparition du mien. J'en fus d'autant plus peiné que, dans ce moment, j'aurais peut-être pu lui rendre quelques services, et que c'était celui d'entre ses compagnons d'infortune que j'avais bien noté dans mon souvenir, et qui m'avait marqué à moi-même quelque intérêt. En nous quittant, il m'avait donné un petit paquet de tabac à fumer, qu'il me dit tenir de gens qui approchaient de plus près la personne du sultan, et être de celui que Sa Hautesse fumait ordinairement. « En le brûlant, avait-il ajouté, pensez quelquefois au pauvre proscrit. »

J'aurais été fort . si j
méfié de moi ; à la vé té, il (
Quant à moi j'aurais
prouver qu'il pouvait s
ma foi.

XIX

RETOUR EN FRANCE. — PARIS. CLAMECY (1797-1798)

Me voici rentré dans cette bonne et belle France ! Non, il n'y a rien de tel au monde que le pays ; et, plus on a voyagé, plus on s'estime heureux d'être né Français. C'est la terre par excellence, l'air y est pur, le ciel serein. Le créateur y a placé toutes les choses salutaires et utiles à l'existence ! C'est encore chez nous que l'on trouve les meilleurs gens, les mœurs les plus douces et l'amitié la plus sûre. Je n'entends pas parler ici des temps orageux de notre première Révolution. Ces moments d'effervescence et de crimes même ne sont pas le propre d'une nation ; c'est un instant de fièvre chaude qui ne constitue pas son état de santé habituelle. Ce serait commettre une grande erreur, je dis plus, une injustice formelle, que de vouloir établir le caractère d'un peuple d'après ses erreurs d'un moment. N'en soyons donc pas moins fiers d'être nés dans cette belle France.

Je n'aurai pas beaucoup de choses importantes à raconter jusqu'en 1811, époque de mon départ

pour l'Allemagne. Cette période de douze années sera plus intéressante pour moi que piquante pour ceux qui me liront.

Quelque temps après mon retour d'Italie, je fis mon premier voyage de Paris. Mon frère, qui était devenu secrétaire général du ministère de la Justice m'appela auprès de lui, ainsi que son ami M. Lazare Chavanne à qui il fit donner une place de chef de division de ce ministère, et il me garda près de lui à titre de son secrétaire particulier ; en son absence, c'est moi qui recevais les visites des personnages importants qui avaient des renseignements à demander à la justice. Je me rappelle que, de ce nombre, fut M. le comte de Bougainville qu'on nommait tout simplement alors *le citoyen Bougainville*, fameux marin qui avait fait plusieurs fois le tour du monde. Je recevais aussi, mais beaucoup plus souvent, le citoyen Fouché (de Nantes), revenu depuis peu de Milan, où il avait été envoyé par le Directoire exécutif pour surveiller le général Bonaparte, et qui s'était entendu avec ce dernier pour ne rien surveiller. Le Directoire, inquiet de la conduite du surveillé et du surveillant, devait envoyer une personne de confiance pour savoir pourquoi ni l'un ni l'autre ne donnait signe de vie. J'avais reçu ordre de me préparer pour cette mission lorsqu'une lettre assez satisfaisante du général en chef fit avorter ce projet.

Mon frère et Fouché étaient fort liés ; et l'on sait comment était venue cette liaison : nommé membre

du Directoire du département de la Nièvre, mon frère fut destitué comme *modéré* et dénoncé en conséquence au citoyen *duc* futur d'*Otrante*, en ladite qualité en mission alors dans la Nièvre. Mon frère demanda et obtint de celui-ci une audience. Comme il savait que le citoyen réprésentant avait été autrefois professeur au collège de Juilly, il se présenta à lui comme ayant exercé les mêmes fonctions au collège de Louis-le-Grand. En qualité de confrère, Fouché s'intéressa à lui, lui fit donner une feuille de route pour le bataillon où j'étais sergent-major, avec ordre de se présenter à lui à Lyon où il se rendait. Là il annula son engagement militaire et le plaça dans les bureaux d'une commission de surveillance, organisée par lui et ses collègues de la Convention.

Fouché, qui était bien aise de se rattacher au gouvernement, venait donc souvent trouver le *fils des Dieux* (c'est ainsi qu'il nommait mon frère) pour qu'il parlât de lui au Directoire. Quand celui-ci n'était pas à son bureau, c'est moi qui avais l'honneur de recevoir Son Excellence future. — « Bonjour, *petit frère*, me disait-il, où est donc le fils des Dieux ? » Je répondais que le successeur d'Alcide était ou au Directoire qui venait de le faire demander, ou qu'il travaillait avec le ministre. Quelquefois cela était vrai ; d'autres fois, le cher frère, qui avait entendu dans l'escalier dérobé le pas ou la petite toux sèche de l'homme qui devait livrer deux fois son pays à l'étranger, s'esquivait par une porte

opposée et me laissait le soin de recevoir à son lieu et place le solliciteur que des princes et même des rois devaient solliciter aussi plus tard à leur tour. Alors, il prenait un siège près de la cheminée, les avant-bras appuyés sur les genoux, la tête avancée un peu sur les tisons, moi à côté de lui ou occupé à ma besogne, nous devisions des nouvelles du jour et de ce que je pouvais savoir, par mon frère, des nouvelles intérieures et vraiment nouvelles de nos cinq gouvernants. Il faisait son profit de tout et se retirait toujours satisfait.

Ce petit manège dura jusqu'au moment où je quittai le ministère pour venir occuper la place d'inspecteur de la navigation sur l'Yonne, à la résidence de Clamecy, à laquelle je venais d'être nommé par le ministre de l'Intérieur.. Cette inspection commençait à la source de l'Yonne, allait jusqu'aux portes d'Auxerre, et ruisseaux et affluents.

Mes prédécesseurs, MM. Boucheron et Frottier-Voley n'avaient eu que le titre d'inspecteur simple. Étonné de trouver sur ma commission celui d'*inspecteur général*, j'écrivis à M. Magin, commissaire en chef de cette partie, qui avait eu beaucoup de part à ma nomination, pour lui témoigner ma gratitude de cette double et bienveillante surprise, car il ne m'avait pas dit un mot en nous quittant de cette augmentation de bonne fortune.

Il me répondit que s'il avait fait ajouter au titre ordinaire de l'emploi celui de *général* c'est qu'il entrait dans ses vues de me faire nommer un jour

son remplaçant. Cette autre galanterie ne laissa pas que de me flatter infiniment; mais je dus penser, et je pensai en effet, que M. le commissaire en chef de la navigation intérieure, tout en me traitant si bien, devait avoir ses raisons particulières. Il en avait effectivement, et je les devinai bientôt.

Mon frère qui venait d'être nommé membre du Corps Législatif et qu'il savait être fort bien avec le directeur Merlin, mon frère, disons-nous, avait alors une certaine influence, que quelques-uns pouvaient encore exagérer suivant le degré de leur ambition ; M. Magin était de ce nombre, ses vues étaient élevées et n'allaient pas moins qu'au ministère de la Police générale de la République. Il est vrai qu'alors ce poste éminent était occupé par un citoyen Donneau, qu'on appelait plus communément *Dindonneau.* Cet exemple avait enhardi les prétentions de M. Magin.

J'avais connu ce haut fonctionnaire dans une société qui se réunissait rue Froidmanteau, à l'hôtel de Nevers, tenu par un sieur Meunier. On délibérait là sur les destinées de l'État. J'étais bien jeune encore pour avoir mes entrées dans une telle réunion ; mais ma qualité de frère d'un homme influent dans le gouvernement me faisait jouir de privilèges qui, quelquefois, me faisaient entendre et voir des choses curieuses.

Je n'étais pas comme le doge de Venise, à qui l'on demandait ce qu'il y avait de plus étonnant à Versailles, et qui avait répondu : *C'est de m'y voir.*

Moi, ce n'était pas de me voir dans cette assemblée qui m'étonnait ; c'était d'y voir un ministre venir, dans une espèce de cabaret, pour conférer de matières aussi importantes.

M. Magin ne remplaça point le citoyen Dindonneau, qui le fut, je crois, par le citoyen Cochon et je m'en ressentis quelques années après, comme on va le voir bientôt.

J'exerçais avec autant de plaisir que d'avantages les fonctions de mon nouvel emploi, lorsque la loi du 17 messidor an VII (5 juillet 1798) vint renverser toutes mes espérances en annulant tous les congés indistinctement. Je me vis par là obligé de quitter ma place et de me rendre encore une fois à Nevers pour reprendre du service dans le bataillon auxiliaire de la Nièvre, qui se formait de tous les rappelés. Cette loi si cruelle laissait pourtant une fiche de consolation aux employés du gouvernement; elle leur réservait leur emploi à leur retour de l'armée.

L'exercice de mes fonctions exigeait un cheval; j'en avais un assez joli, que j'avais acheté d'un sieur Mallet, ex-officier de cavalerie, revenu depuis peu à Clamecy. J'emmenai mon cheval avec moi à Nevers, soit pour le vendre plus avantageusement qu'ici, soit pour m'en servir, si cela était possible. En attendant, je le prêtais à M. Brunet, notre commandant, quand il avait quelque revue à passer. Cette petite obligeance ne fut pas perdue pour moi.

Notre bataillon, où j'avais repris mon ancien

grade de *sergent-major*, reçut ordre de se rendre à Neu-Brisach. Je croyais partir comme les autres pour cette destination, mais mon commandant me désigna pour rester avec le capitaine d'habillement Duval, qui ne devait quitter Nevers que lorsque le bataillon serait entièrement équipé ; cet arrangement convenait également à mon nouveau chef, de manière que nous étions tous satisfaits.

Suivant moi, il n'y avait que le commandant qui pouvait bien n'y pas trouver son compte. Moi restant, il devait supposer que mon cheval resterait aussi ; et alors il allait donc se trouver à pied. En me faisant partir au contraire avec lui, il pouvait espérer que ma monture serait du voyage et, qu'en ce cas, nous la partagerions en route. Il n'avait donc vu en tout cela que mon avantage et non le sien. Je ne voulus pas être moins généreux que lui. Au moment du départ, il me renvoya mon cheval en me faisant faire beaucoup de remerciements ; je le lui renvoyai, après y avoir attaché mon manteau, le priant de garder le tout jusqu'au moment où j'irais le rejoindre. Il fut fort sensible à ce procédé et me fit faire les plus vifs remerciements et me les réitéra lui-même au moment de son départ. Onc depuis je n'ai revu ni le cavalier ni le cheval.

Nous nous accordions fort bien avec le bon capitaine Duval, qui était un excellent homme. Nous faisions au corps le plus d'envoi d'habillements et d'équipements que nous pouvions ; et, quand je vis mes écritures bien au courant, je priai mon capi-

taine de me donner un permis d'une quinzaine pour aller à Paris ; il me l'accorda le plus gracieusement du monde.

Je passai ce temps, rue Guillaume, chez mon frère, et les plaisirs et les distractions de tout genre ne me manquèrent pas. Je me rappelle d'un dîner que mon frère donna au directeur Merlin et à d'autres grands personnages de l'époque. Pour terminer convenablement le repas, il avait engagé plusieurs musiciens, parmi lesquels on distinguait Laïs et Chéron de l'Opéra. On fit de la musique comme on en entendait peu. Mais ce qui m'émut davantage, moi, qui ne suis qu'un barbare

En bémol comme en bécarre,

c'est une ode d'Horace que chanta Laïs : c'était celle qui commence ainsi :

Tyrrhena regnum progenies tibi, etc.

Le sujet de cette ode est une invitation que fait Horace à Mécène, à un repas frugal, et lui conseille de s'en rapporter aux dieux pour les événements de l'avenir.

La voix de Laïs, dans un salon, était une chose admirable. Les carreaux des croisées en vibraient, comme cela arrive quelquefois au bruit roulant du tonnerre. Il y eut aussi un tonnerre d'applaudissements. Le Mécène du jour était si émerveillé qu'il pressait les mains de l'amphitryon comme si c'eût été lui-même qui eût chanté. Mon oncle, le curé,

dont j'ai parlé au commencement de ces souvenirs, se trouvait là. Jamais il n'avait été à aucun spectacle, ni n'avait jamais entendu la voix d'aucun acteur. Il était aux anges ! La soirée fut des plus brillantes ; elle aurait pu se terminer d'une manière terrible. La compagnie ne fut pas plutôt retirée qu'un grand tableau, qui était appendu au-dessus du canapé, se détacha du mur et tomba lourdement, à la place même qu'avait occupée toute la soirée le héros de la fête, le directeur Merlin. Cette chute, arrivant une demi-heure plus tôt, eût, sinon tué, au moins grièvement blessé une de nos cinq puissances ; et, certes, les méchants n'auraient pas manqué de dire que c'était un coup monté à dessein... et ainsi de suite. Heureusement on en fut quitte pour y faire remettre un crochet plus solide ; et ce tableau qui représente une scène d'hiver est encore ici dans le salon de ma belle-sœur, au-dessus du même canapé.

Quelques jours après cette belle soirée, je revins à Nevers retrouver mon brave Duval. Avant d'aller nous coucher, il me remit un papier plié en me disant seulement : « Tiens petit, mets cela dans ta poche, tu le liras à ton loisir. » Je le fis comme il me le disait ; et, ce ne fut qu'en ôtant mon habit pour me mettre au lit, que le papier susdit coula à terre et se rappela ainsi de lui-même à ma pauvre mémoire. J'allais le mettre de côté pour ne le voir que le lendemain, croyant que c'était quelque état de fourniture ou autre du même genre concernant

notre service. Je l'ouvris machinalement et y lus avec autant d'étonnement que de plaisir ces mots en tête, en gros caractères :

CONGÉ ABSOLU

Je ne puis d'abord en croire mes yeux; je lis et relis et vois en effet que c'est un congé en bonne et due forme, délivré à mon profit, par la commission établie à cet effet au chef-lieu du département de la Nièvre. Le motif de la réforme était une maladie *chronique de poitrine*. Je remerciai intérieurement d'abord, et ensuite de vive voix, le bon capitaine qui m'avait donné une telle maladie et surtout une telle preuve d'attachement. Il faisait partie lui-même de cette commission, et jamais je ne lui avais parlé du désir que j'aurais pu avoir d'obtenir mon congé; mais, sachant qu'au bout de cette obtention devait se retrouver une place que je n'avais pas dû quitter sans regret, il avait tout l'honneur de ce galant procédé. Ces congés ne s'obtenaient que très difficilement, quoique celui qui en était pourvu fût obligé de verser dans les coffres de l'État une somme de *trois cents francs* qui servait à l'équipement de l'homme qui était censé remplacer le réformé.

A mon retour à Clamecy, la première chose que je fis, fut d'écrire à M. le Commissaire général de la Navigation, pour lui faire part de ma réforme légale et du désir bien naturel de reprendre des fonctions que la loi m'avait réservées en cas de

retour. M. Magin, fort étonné sans doute qu'il fût si prompt, me répondit néanmoins pour m'en féliciter, et, en même temps, pour me prévenir qu'il n'entrait plus dans les vues du gouvernement de placer ses employés dans leur propre pays, attendu, disait-il, les nombreux inconvénients attachés à une telle résidence; ajoutant qu'il m'engageait à prendre patience, que la place de Compiègne ne pouvait tarder à être vacante, et que je pouvais compter qu'elle ne serait pas donnée à d'autre qu'à moi. Puis, comme M. Gallois, mon intérimaire, n'avait point encore d'autre titre, il se hâta de le faire nommer en pied à Clamecy, m'assurant que je ne perdrais rien à cela, attendu que Compiègne valait mieux que Clamecy.

J'aurais cru faire une mortelle injure à M. Magin en ayant l'air de douter le moins du monde de la sincérité de ses protestations d'intérêt à mon égard; et j'aurais cru, d'un autre côté, lui faire également injure en m'adressant directement au ministre. Ce qui aurait rendu cette réclamation un peu plus difficile auprès de ce haut fonctionnaire, c'est que je n'étais plus possesseur de ma commission : elle avait disparu sans que je susse ce qu'elle était devenue. J'occupais, à la caserne, à Nevers, une chambre de sous-officier : j'y étais seul; il n'y avait que le soldat qui me servait de domestique qui y entrait en mon absence; j'avais mis ma commission dans mon portefeuille; j'étais sûr qu'elle y avait été; comment se faisait-il qu'elle ne s'y trou-

vait plus? c'est ce que j'ignore, et que j'ignorerai toujours probablement.

Dans un voyage que je fis à Paris, je fus trouver, au ministère de l'Intérieur, un M. Le Moine, chef du Bureau de la Navigation intérieure, pour avoir une ampliation de cette commission. Nouvel inconvénient! On feuillette vingt registres sans trouver l'arrêté de ma nomination. Que signifiait l'absence de ces pièces? On voulait sans doute me priver de tous titres au moyen desquels j'aurais pu réclamer le bénéfice de la loi du 17 messidor an VII, qui me garantissait une place que je n'avais quittée que pour obéir à cette loi, et qui devait m'être rendue à mon retour. Quel était l'auteur ou les auteurs de cette soustraction? Je ne sais, je ne pouvais en accuser que ceux qui pouvaient en profiter ou en faire profiter leurs protégés. Je ne fis pourtant ces réflexions que bien longtemps après, c'est-à-dire lorsque la conduite de mon prétendu protecteur me fut bien connue.

On pourrait se demander pour quelle raison ce protecteur, si zélé d'abord, m'avait ainsi abandonné tout à coup. La voici :

Le 18 brumaire avait renversé le Directoire ; le général en chef de l'armée d'Italie était devenu premier consul. L'influence de mon frère avait éprouvé le sort du gouvernement qui la lui avait donnée. M. Magin n'avait plus rien à attendre de lui. Mais il était encore intéressé à me ménager, dans la crainte que je ne fisse connaître par mes

plaintes hautement exprimées les sourdes menées qu'on avait mises en jeu pour m'éloigner d'un emploi auquel j'avais des droits si formels; il fallait me ménager jusqu'au bout. Ma confiance fut telle, tant elle fut adroitement soutenue, que j'espérai quinze ans de la meilleure foi du monde, puisqu'à mon retour d'Allemagne, j'allai encore voir M. Magin pour savoir si l'inspection de Compiègne allait être bientôt disponible. Je ne sortais jamais de chez lui sans être convaincu que cette place ou tout autre devait me revenir un jour ou l'autre.

Cependant, pour être exact, il faut convenir que sa dernière lettre, en réponse à une que je lui écrivais de Clamecy, est d'une franchise extrême, et ne devait plus me laisser aucun doute sur l'inutilité des démarches ultérieures. On va en juger :

Paris, 3 décembre 1813.

« Je voudrais, mon cher ancien collaborateur, avoir les « moyens de vous rattacher à notre partie. Vous ne pouvez « douter de mon empressement à obliger quelqu'un qui a « aussi bien rempli que vous les fonctions que vous y avez « exercées quelque temps[1], mais je n'en ai aucune. Je vous « tromperais si je vous donnais de l'espoir. Voyez, cherchez ; « j'irai partout attester vos moyens, votre zèle et votre pro- « bité. Mais, pour moi, je vous le répète à regret, je n'ai pas le « plus petit coin où je pourrais vous mettre..., etc.

« Bonjour, mon ancien camarade. Venez me voir.

« Je vous salue de cœur et d'affection.

« *Le Commissaire général de la Navigation.*

« MAGIN. »

[1] J'avais exercé ces fonctions pendant près de deux ans.

« Venez me voir »! J'y avais été quinze ans de suite d'intervalle à intervalle! Si, dans les premiers temps, il m'eût tenu, dans la conversation, le langage qu'il me tint ici, ma bonhomie eût été digne d'un autre terme, si j'eusse persisté dans mes réclamations. Mais s'il eût fait ainsi, j'aurais pu dès lors m'adresser au chef du gouvernement, me plaindre hautement de la disparition sur les registres de l'État d'un acte dont il aurait été facile d'établir l'existence, soit par mon exercice personnel de dix-huit mois à deux ans dans la partie, soit par le plumitif du tribunal civil de Clamecy où mon serment est consigné, soit par les livres du receveur de l'enregistrement où la somme payée à cet effet est consignée également. C'était là précisément ce que l'on voulait éviter, et à quoi on était parvenu en me leurrant d'espérances qui ne devaient jamais s'accomplir.

XX

CLAMECY (1799-1800-1811).

Plus de six mois après mon retour de Nevers, la place de Compiègne n'était pas encore disponible, j'acceptai en attendant celle de greffier de la justice de paix de Clamecy que voulut bien m'offrir M. Frotier par ses lettres et commissions en date du 30 prairial an VIII (19 juin 1800).

Dans ce temps-là, ces places n'étaient pas vénales comme aujourd'hui ; aussi les titulaires les remplissaient-ils en toute conscience. Ils ne triplaient, ne quadruplaient point leurs écritures ; ils grossoyaient suivant l'ordonnance, tellement qu'en trois ou quatre mois que j'ai exercé ces fonctions, je n'en ai retiré que 81 fr. 55. Aujourd'hui c'est bien différent. Cette même place rapporte de 2 à 3.000 francs et se vend de 12 à 15.000 francs. Je parle de nos petites villes seulement, car, dans les grandes, elles vont à plus de cent mille. Ce sont ces prix exorbitants qui font que, pour rentrer dans les fonds que nécessite leur acquisition, les nouveaux titulaires ruinent les clients à force de broutilles.

Je quittai ces fonctions six mois après, pour celles de commissaire de police de cette ville, auxquelles je venais d'être nommé par le Premier consul, fin septembre 1800.

Marié le 25 février 1801, je laissai bientôt cette autre place pour en prendre une meilleure, celle de juré-compteur sur les ports de Clamecy et ceux circonvoisins, à laquelle venait de m'élire l'assemblée du commerce de bois de Paris le 30 thermidor an IX (11 août 1801).

Mon frère, s'étant retiré des affaires publiques à l'époque de l'établissement du Consulat, forma le projet de s'établir à Clamecy comme avocat plaidant et consultant; il le réalisa, et me fit entendre qu'en me faisant recevoir avoué, il aurait assez d'affaires pour alimenter mon étude. Je goûtai assez ce dessein, et me fis nommer, moyennant 300 francs que je versai au Trésor public, comme cela se pratiquait alors; il n'y avait pas d'autre formalité à remplir; cela était fort commode pour moi qui n'avais point la moindre idée des affaires judiciaires; mais c'était monsieur l'avocat qui devait diriger toutes les écritures en attendant que je pusse le faire moi-même. Les clients abondèrent bientôt à son cabinet. Sa réputation, comme homme de loi, amenait en effet les affaires de toutes les parties de l'arrondissement. Le travail était rude; il se lassa bientôt, et de la broutille, et de la vie de province qui n'étaient guère en rapport avec ses connaissances et son goût pour la littérature. Il

planta là son cabinet et retourna à Paris. J'étais encore si peu versé dans les secrets défilés du palais de Thémis et si peu disposé à les pratiquer lorsque j'y serais parvenu, que je laissai là aussi la toque et la robe d'avoué pour prendre la ferme des octrois de Clamecy, que venait d'établir la commune, sur la fin de l'année 1804. Je m'associai le frère Léon et un sieur Barbereau, de la Charité, qui connaissait bien cette partie. Notre service fut monté sur un si bon pied que cette ferme, dont nous rendions à la ville dix mille francs, nous en rendit quinze à la fin de la première année. La commune s'était réservé le droit de résiliation à sa volonté. Sans égard pour les peines que nous nous étions données et que nécessitait un premier établissement; sans égard non plus pour les pertes que nous pouvions faire dans une partie toute neuve, et sans donnée aucune, la mairie, sur les criailleries de jaloux et d'envieux qui n'avaient pas eu le courage de nous faire concurrence lors de l'adjudication, mais qui voyaient ce qu'on pouvait faire maintenant en toute sûreté, la mairie, disons-nous, écoutant aussi, de son côté, son intérêt plus que la justice, nous signifia la résiliation de notre bail.

Je courus à Paris, réclamer l'assistance du Directeur général des Droits réunis, qui me dit que la ville usait d'un droit que nous lui avions reconnu nous-mêmes; qu'elle en usait, à la vérité, d'une manière bien rigoureuse, et que tout ce qu'il pouvait faire pour moi dans cette circonstance, c'était

de m'offrir, comme dédommagement, dans le cas où cela me conviendrait, la place de Contrôleur de Ville à Clamecy, qu'il venait de créer ; ne pouvant faire mieux, je l'acceptai du consentement de mes co-intéressés, qui ne trouvaient pas grand avantage pour eux dans cette espèce de dédommagement, sinon le plaisir que cela pourrait me faire à moi-même.

Me voilà donc encore attelé à une nouvelle charrue. On a vu, à la manière dont les choses ont tourné, si toutes ces variations de places à d'autres peuvent m'être imputées à titre d'inconstance de caractère : je ne le pense pas, puisque ce sont toujours les circonstances qui ont amené ces changements de position ; et je n'en ai jamais quitté une volontairement, si ce n'est pour en prendre une meilleure.

J'exerçai pendant sept ans les fonctions de contrôleur de ville, cinq ans à Clamecy et près de deux ans à la Charité-sur-Loire. En changeant de résidence, j'espérais ne devoir le faire qu'en obtenant de l'avancement. Je ne fus donc pas peu étonné de me voir envoyé dans une autre ville sans monter en grade. A vrai dire, je me trouvais chef de service à la Charité ; mais cet avantage ne valait pas le déplacement. Jaloux de connaître les motifs de ma translation sur les bords de la Loire, j'appris à Paris, dans les bureaux de l'administration générale, que je devais ce désappointement à mon contrôleur principal, M. Duriou, qui, dans ses rapports men-

suels, disait que je faisais *la belle jambe ici, que je m'occupais beaucoup plus de mes plaisirs que du service, donnant des repas et des bals*... En effet je lui donnais à lui et à sa famille souvent à dîner, et nos enfants et les siens dansaient entre eux. Je ne pouvais pas revenir d'une pareille perfidie. M. D..., sans être fort âgé, était un homme usé et fort médiocre : il craignait de recevoir d'un moment à l'autre sa retraite. Il me regardait comme son remplaçant naturel, et voilà ce qui faisait qu'il donnait sur mon compte des notes aussi perfides, lorsqu'au contraire il me disait, à chaque fin de mois, qu'elles m'étaient très favorables et que je pouvais être bien tranquille sur mon avancement.

Mais laissons ce sujet affligeant, car je n'en con- [illegible] pas de plus triste que [illegible] une basse calomnie [illegible] xerce à son propr[illegible] Je vais parler des [illegible] ifs de mon dépa[illegible] llemagne, ce sera [illegible] us gai.

XXI

DEPART POUR CASSEL (1811)

Depuis l'an 1807, le général Allix était au service de la Westphalie en qualité de général commandant en chef l'artillerie du royaume. Ma femme étant sa tante par alliance, je me trouvais très proche apparenté à cet homme remarquable sous plus d'un rapport. En partant pour Cassel, il m'avait promis de m'appeler auprès de lui aussitôt qu'il pourrait le faire d'une manière qui me fût agréable et avantageuse à mes intérêts.

Dans le courant de septembre 1811, il m'adressa le décret royal daté du 26 août précédent, qui me nommait aux fonctions de *Directeur en chef des Poudres et Salpêtres* du royaume, aux appointements de 15.000 francs de fixe, et comme suit, savoir : 10.000 francs de fixe et 5.000 francs à titre de remises sur la vente des poudres et salpêtres que livrerait mon administration en dehors des besoins du gouvernement; plus 4.000 francs de frais de bureau. Le général m'invitait à partir sans délai pour me rendre à mon poste.

Je fis mes dispositions en conséquence ; et, comme il me disait dans sa lettre de venir seul d'abord, je m'arrangeai pour le retour de nos dames à Clamecy, en attendant que je puisse les appeler près de moi ; je partis de la Charité pour Paris le 5 octobre. Arrivé là, je fis mes apprêts de départ pour Cassel. Mais, avant de me mettre en route, je crois devoir parler d'une circonstance assez délicate dans laquelle je me trouvai quelques jours avant cette époque, et que j'allais encore oublier, comme tant d'autres qui m'échappent.

Comme la nouvelle carrière que j'allais avoir à parcourir était absolument nouvelle pour moi, je pensai que, si je pouvais parvenir à me procurer quelques notions préliminaires auprès de personnes capables, je ferais une chose utile pour moi et profitable au service qu'on venait de me confier; je ne crus donc pas mieux faire que de m'adresser au chef même de l'administration générale de Paris. Les lumières que je pourrais retirer d'un homme aussi habile ne pouvaient que m'être très précieuses. J'écrivis donc à M. Champy pour lui faire part de mes intentions et le prier, dans le cas où il voudrait bien y répondre, de m'indiquer le jour et l'heure auxquels je pourrais avoir l'honneur d'être reçu de lui. Le lendemain, un petit billet de sa part me fixait ce jour et cette heure. Exact au rendez-vous, je demandai en arrivant M. le Directeur général. Un secrétaire me fit entrer dans une pièce voisine en me priant d'attendre un instant. Cet instant fut

un peu long. Assez étonné de me voir faire une espèce d'antichambre chez mon collègue de France, je pris patience, tout en voyant arriver successivement plusieurs personnages d'une certaine importance qui entraient dans une salle contiguë à celle où je me trouvais. Je pensai qu'il pouvait y avoir une tenue de Conseil d'administration et que les beaux messieurs que je voyais ainsi défiler en faisaient partie. Je ne me trompais pas, mais j'étais à cent lieues de me douter que j'étais l'objet de cette réunion. Quand tout le monde fut arrivé, un officier d'artillerie vint à moi et me pria d'entrer en disant que le conseil serait charmé de me recevoir et de m'entendre. A ces mots, je fus d'abord tout surpris ; et, si je n'avais pas été seul dans cette pièce, j'aurais pu croire qu'ils étaient adressés à tout autre qu'à moi. Cependant, me remettant un peu, je suivis mon introducteur, tout en pensant que M. le Directeur général avait singulièrement interprété la demande d'entrevue que je lui avais faite. A moins, pensai-je à part moi, que tout ceci ne cache quelques malignes intentions... nous verrons bien.

Je vis, en entrant, sept à huit personnes réunies autour d'un tapis vert, parmi lesquels siégeaient des officiers généraux et M. Champy comme président. Celui-ci m'invita à prendre place parmi eux : ce que je fis avec assez d'aplomb, mais non sans oublier combien j'étais novice dans l'art du *poudrier* et combien la faiblesse de mes moyens était grande devant tous ces gros bonnets de l'ordre.

Après les compliments d'usage on entra en matière. Je ne tardai point à m'apercevoir que j'étais là comme sur la sellette. Quand je vis que la conférence, car cela avait tout l'air d'en être une, prenait un ton scientifique et qu'on allait pousser des arguments qui sortaient des bornes de mes faibles connaissances, je pensai sagement à la retraite. On me demandait : « Si le sol de la Westphalie était propre à la production du salpêtre et si je m'en étais assuré par quelques expériences préliminaires... » Ce fut alors que je levai le siège, en disant à ces messieurs *que j'étais fâché qu'on les eût dérangés pour moi, mais qu'en venant à la direction générale, je croyais n'avoir avec son chef qu'une conversation confraternelle et non pas un examen à subir*. Et, sans attendre de réponse, je saluai l'honorable aréopage, et m'esquivai le plus lestement qui me fût possible.

Je ne concevais pas que, sur une simple demande de renseignements confidentiels, on eût l'idée d'en faire l'objet d'une assemblée générale pour y discuter sur une mesure prise en pays étranger, mesure qui n'avait dû l'être qu'après un mûr examen.

J'étais au milieu de la rue qu'à peine si je me sentais remis de ma frayeur. Pensez donc à un pauvre diable comme moi, qui savait à peine distinguer, dans ce temps-là, l'oxygène de l'azote, (car il faut être un peu chimiste pour faire croître et extraire le salpêtre) se trouvant en présence de sept à huit savants, un peu intéressés à l'embarrasser ! Il

n'en fallait pas tant; j'avoue que je ne me suis jamais trouvé dans une passe aussi critique. Aujourd'hui même encore en la décrivant, je sens un certain frisson me prendre ! Il y a pourtant de cela près de trente années.

Quand je racontai le fait à Allix, il me dit : « Vous avez été, mon cher oncle, comme un étourdi vous brûler à la chandelle. L'administration de France fournit la Westphalie et les petits États de l'Allemagne de poudre de chasse et de guerre. Son intérêt est qu'il ne s'établisse point une autre administration qui lui enlèverait une bonne partie de son débit à l'étranger. Je sais bien que ces messieurs voudraient faire croire que le sol de l'Allemagne est trop froid pour produire du salpêtre; ne vous inquiétez point : quoi qu'ils en disent, nous en ferons, et de la poudre aussi; et nous vendrons notre superflu à nos voisins. »

Cette petite anecdote a fort peu d'importance en elle-même sans doute, mais elle en eut beaucoup pour moi.

XXII

ROUTE DE PARIS A MAYENCE. — (1811)

Je partis de Paris, le 14 octobre, par la diligence de Mayence. L'intérieur de la voiture était composé de deux officiers de la ligne, d'un vieux monsieur employé dans les charrois militaires et de moi. Restaient encore deux places vides, qui ne devaient pas tarder à être remplies.

Le premier endroit un peu marquant que l'on trouve sur sa route est Meaux : cette ville est assez jolie et d'une ancienneté très reculée. D'aussi loin que j'aperçus la tour de sa cathédrale, je lui ôtai mon chapeau bien respectueusement, en mémoire du grand orateur chrétien qui a illustré son siège.

C'est ici que les deux places vides devaient être occupées. Comme nous finissions de déjeuner et que nous allions remonter en voiture, nous vîmes arriver un cabriolet dont le cheval était en nage. Un jeune homme et une jeune demoiselle ou dame en descendirent ; et, après avoir parlé un moment au conducteur de la diligence, ils vinrent prendre

place à nos côtés dans un désordre de toilette qui annonçait assez que leur départ de Paris, d'où ils paraissaient arriver, avait dû être un peu précipité. Mais, ce qui me frappa le plus, ce fut l'élégante toilette de la jeune personne pour le long voyage qu'elle venait d'entreprendre. Laissons ces jeunes gens respirer un peu, car ils semblent en avoir besoin ; nous y reviendrons dans un moment.

A cette époque, les diligences couchaient en route; nous allâmes donc coucher à Châlons-sur-Marne, grande ville que deux bras de cette rivière entourent et que la nuit ne me permit pas de parcourir.

Sainte-Menehould, ancienne ville fortifiée, n'a guère, à proprement parler, qu'une longue et large rue que traverse la grande route, et dont je ne dirais rien si ce n'était notre jeune substitut (M. Neveu-Le-Maire) qui y a pris naissance, jeune homme d'un mérite distingué. En citant, l'autre jour, 1719 à l'égard de la grande sécheresse qui eut lieu cette année-là, « Vous me rappelez, me dit-il, que cette même année fut une des plus funestes à ma ville natale, par suite d'un incendie d'autant plus terrible que l'eau manqua pour l'éteindre, et qu'on ne put l'arrêter qu'en faisant au feu une très large part ».

Verdun, place de guerre, ville forte, qui était déjà fameuse du temps des Gaulois, lorsque les Romains en firent la conquête. Elle n'est pas seulement renommée par ses anis, mais encore par les beaux faits d'armes dont ses murs ont été témoins. Elle est agréablement située sur la Marne

dans un vallon fort plaisant, où coule cette rivière. Ses fortifications consistent en une enceinte de dix fronts bastionnés, ouvrage du chevalier de Ville, perfectionné par notre illustre Vauban.

Je ne parlerai point de ses douze vierges et martyres qui ont expié, de leur sang innocent, le tort qu'eurent alors les autorités locales d'envoyer, en 1792, ces jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de roses, complimenter le roi de Prusse qui venait de prendre cette ville, pour l'instant sans défense ; et du plus grand tort qu'eurent ensuite les envoyés de la Convention (1793) de faire mourir à la fleur de l'âge ces douze malheureuses jeunes personnes qui n'avaient fait qu'obéir à la peur de leurs parents et à l'exigence de leurs magistrats.

Metz vint ensuite. Honneur à cette grande, belle, et forte ville, sentinelle avancée de la France, une de ses places de guerre de première classe! On y compte 44 à 45.000 habitants. Elle est bâtie au confluent de la Moselle et de la Seille. Metz passa successivement sous la domination des enfants de Clovis, qui en firent la capitale du royaume d'Austrasie. Après Charlemagne, les empereurs d'Allemagne s'en emparèrent. Elle devint libre ensuite, et se gouverna par ses lois municipales. Mais ses querelles, sans cesse renaissantes entre ses bourgeois et son clergé, l'obligèrent bientôt à se jeter entre les bras de la France pour éviter de tomber entre ceux de la Loraine, qui voulait profiter de ces guerres

pour la subjuguer. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis 1552, elle est restée française.

Ses rues sont belles et larges; on y compte neuf portes à pont-levis. C'est une des mieux fortifiées de France : ses forts les plus imposants sont ceux de la Double-Couronne et de Belle-Croix. De l'esplanade où l'on a planté une belle promenade, on a une vue délicieuse, plongeant au loin sur le riche bassin de la Moselle, offrant de vastes prairies, de nombreux villages sur le penchant des coteaux, garnis de vignes.

La cathédrale, justement renommée, est un des plus beaux monuments de France en son genre : commencée en 1014 et à peine achevée en 1546; rien de plus délicat, de plus élégant et de plus hardi que ses tours, sa flèche à jour, ses aiguilles, ses fenêtres si artistement découpées. Pour donner une idée du nombre et de la grandeur de ces dernières, c'est assez dire qu'il a fallu 36.700 pieds carrés de vitraux pour les fermer.

L'intérieur de l'édifice a 373 pieds de long, sur 92 de large. Sa hauteur sous la grande nef est de 133 pieds. Le portail ne fut bâti qu'en 1764, en commémoration du rétablissement de la santé de Louis XV, qui, comme on sait, fut fort malade en cette ville. Les autres églises méritent aussi d'être vues.

L'hôpital militaire, construit aux bords de la Moselle, est vaste; il peut contenir de 15 à 1.800 malades et passe pour un des plus beaux de l'Europe.

Beaucoup d'hommes marquants ont pris naissance dans cette ville ; entre autres, comme généraux : Lasalle, Richepanse, Custine, les deux Lallemand, et, comme hommes politiques ou écrivains : MM. Rœderer, Barbé-Marbois, les frères Lacretelle, etc.

Sarrebourg vint ensuite : c'est une très ancienne petite ville de 2.000 âmes environ, dont on attribue la fondation à l'empereur Galba en 68 de notre ère. La Sarre mouille ses murs.

Kayserslautern est la dernière couchée avant d'arriver à Mayence : Ce fut le 20 octobre que nous arrivâmes dans cette dernière ville après six jours de marche. J'eus donc pendant cette longue route le temps d'examiner un peu à fond mes compagnons de voyage.

Nos deux officiers étaient de braves militaires qui, suivant l'usage antique et solennel, se racontaient leurs exploits guerriers sans avoir pourtant la sotte prétention de vouloir captiver l'attention générale. Écoutait qui voulait leurs hauts faits d'armes, mais sans y être obligé.

J'avais bien assez pour me distraire de notre jeune couple, qui se becquetait comme tourterelles ; et de mon vieux monsieur qui, de distance à autre, me mettait dans la confidence de sa vie aventureuse. Il avait fait un peu de tout, le cher homme ! Il avait été riche, puis pas trop, puis plus du tout, et c'était dans cette dernière position qu'il se trouvait dans le moment où je parle. Un ancien

député de ses amis lui avait fait avoir l'emploi que j'ai dit plus haut. Il se rendait à son poste, c'est-à-dire à Mayence où il devait recevoir sa destination définitive. Son équipage de voyage était des plus drôles : il avait un coussin à soufflet pour s'asseoir, une chancelière pour mettre ses pieds ; ses jambes étaient enfilées dans de longues bottines fourrées. Un vieux bonnet de velours usé, reste infortuné de ses splendeurs passées, lui couvrait la tête, et un large manteau, de même date, les épaules. Il craignait les vents coulis, le froid, le chaud. Il était toujours en guerre, quoique d'une humeur très pacifique, avec nos deux jeunes gens qui brûlaient comme des charbons ardents et qui baissaient toutes les glaces que s'empressait l'autre de relever bien vite. Visitons maintenant le sac de nuit de notre homme, il ne sera pas moins curieux que le reste : il renfermait des ustensiles de cuisine et ses provisions de bouche en sucre, café, thé, saucisson, etc., etc. ; un filtre pour faire son café, une tasse pour le prendre ; un gobelet et une bouteille en cuir bouilli... Que sais-je !... Que n'avait-il pas ! Chaque matin, où s'arrêtait la diligence, il tirait tout cela de son étui et faisait son déjeuner, s'imaginant sans doute pouvoir en faire autant lorsqu'il serait à la suite de la Grande armée. Que sera-t-il devenu, le pauvre diable, à la terrible retraite de Moscou, avec tous ses besoins, ses vieilles habitudes, tout son attirail de bourgeois du Marais ? Dieu le sait !

Quant à nos jeunes tourtereaux, ils se donnaient pour mari et femme, et en cette qualité ils ne faisaient qu'un lit à chaque couchée. S'ils l'étaient en effet, il n'y avait pas longtemps, car toutes les caresses, tous les petits soins des amants heureux étaient mis en usage entre eux. Il fallait pourtant qu'ils ne fussent pas encore bien assurés de la légitimité de leur lien, car, à la moindre voiture qui courait sur la route, on les voyait tremblants et ils ne se rassuraient que lorsqu'elle était bien loin derrière eux.

Pour le costume de voyage de la dame, comme je l'ai déjà fait observer, il m'avait paru tout à fait bizarre par sa grande élégance. Ou c'était une toilette de bal, ou c'était celle d'une jeune mariée. Un beau peigne d'or ouvragé retenait une chevelure qui devait avoir été soignée au moment du départ, mais que la route, les cahots, et peut-être quelque chose encore, avaient un peu mise en désordre. Point de bonnet, un beau voile blanc de point d'Angleterre en tenait lieu. Sa robe, en tulle blanc, avait trois volants bouillonnés entremêlés de petites roses blanches. Par-dessus cette robe, on paraissait avoir passé à la hâte une espèce de *robe-blouse* pour cacher la première, et qui ne cachait presque rien; enfin, pour compléter cette belle toilette, elle avait aux pieds de jolis petits souliers de satin blanc avec des beaux bas de soie à jour. On peut bien s'imaginer combien cet ajustement inusité en route m'avait donné à penser, mais je m'étais contenté d'observer, et rien de plus.

A chaque couchée, ils demandaient une chambre séparée et se retiraient toujours de bonne heure. A Mayence comme ils allaient monter chez eux, nous entendons une chaise de poste s'arrêter à la porte de notre auberge ; nos galants de courir, mais avec précaution, voir les nouveaux arrivants. Je les suis toujours, mû par l'espèce d'intérêt qu'ils m'avaient inspiré dès le premier instant. Ils reconnaissent sans doute les nouveaux voyageurs, car les voilà fuyant à toutes jambes à travers le corridor qui donne dans la cour de derrière, en s'écriant d'un son de voix étouffé : « *Ciel! ce sont eux!* »

L'hôtesse, accourue de son côté à la rencontre des arrivants, leur fait mille politesses suivant l'usage... On l'arrête là, et on lui dit quelques mots entre haut et bas auxquels elle répond de même : « Oui, Messieurs... Donnez-vous la peine d'entrer... Je crois bien que ce sont les jeunes gens que vous demandez... Mais où sont-ils donc?... Ils étaient là tout à l'heure!... » On cherche, on regarde, on ne voit rien. Du premier mot, tout avait été éclairci pour moi. C'était un père et un futur gendre qui couraient après une fille, une fiancée enlevée au moment de marcher à l'autel, pour fuir un homme qui n'était point aimé et en suivre un autre qui était digne de l'être, c'est au moins ce que j'avais présumé.

Toute la maison fut, en peu d'instants, sens dessus dessous : on montait, on descendait, on visitait les coins et recoins, le tout en vain. Ces messieurs

prononcèrent le mot *police*, et se firent conduire chez le commissaire du quartier et les voilà courant la ville pour rattraper les fugitifs. Celui que je supposais le père était un homme de quarante-cinq ans environ; l'autre pouvait en avoir trente-six au moins. Le premier avait une de ces figures qui ne disent pas grand'chose; le second était tellement marqué de petite vérole qu'un de ses yeux en paraissait cruellement compromis. Nos jeunes gens étaient tout l'opposé : le galant avait une fort jolie figure et une tournure à l'avenant. La jeune personne était toute charmante de la tête aux pieds.

Chacun de nous attendait avec anxiété le résultat de la démarche des poursuivants. Vers minuit, nous les voyons arriver avec leur proie. La jeune demoiselle baissait modestement les yeux; le jeune homme portait la tête haute; tout le monde paraissait être tranquille, excepté le futur qui faisait une espèce de moue qui ne l'embellissait guère.

Nous apprîmes bientôt tout ce qui s'était passé. Avec l'aide de Dieu et de l'homme de la loi, ils étaient parvenus à dénicher les beaux oiseaux dans une auberge retirée de la ville, où ils se croyaient tellement à l'abri de toute surprise qu'ils dormaient très maritalement dans les bras l'un de l'autre, quand l'escorte importune arriva les surprendre ainsi. Alors sautant au bas du lit,

> Belle sans ornements, dans le simple appareil
> D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil

la jeune fugitive se jette aux genoux de son père, (je ne m'étais pas trompé) et, dans cette humble posture que ne tarde point à prendre non plus son jeune ami, les voilà plaidant leur cause avec tant d'éloquence et de succès que le bonhomme attendri relève ses enfants et prononce un pardon dont ils avaient tous deux grand besoin, car ils avaient tous deux beaucoup péché.

Il n'y avait plus que le prétendu à apaiser. Il fallait bien qu'il prît son parti. Après ce qu'il avait vu du bon œil qui lui restait, pouvait-il vouloir encore d'une femme sortant des bras d'un autre? Sa position était des plus cruelles, il faut en convenir : On allait les unir, tout était prêt, les parents réunis, la fiancée parée... comme je l'ai dit plus haut, le cortège s'ébranlait pour se rendre à l'église, quand la jeune victime disparaît comme un éclair, descend dans la rue, trouve un cabriolet dans un coin, y monte sans trop savoir ce qu'elle fait. Le conducteur touche ferme et ce n'est que sur la route de Meaux qu'elle reconnaît son phaéton pour un jeune homme à qui naguère elle avait donné son cœur, et voici comment :

Son père était un marchand fort aisé de la rue aux Ours, à Paris. Son jeune amant était fils d'un bon drapier de la rue Saint-Denis. Les deux jeunes gens se convenaient à tous égards. Il y a trois mois qu'ils auraient été unis si le père de celle-ci n'eût pas fait, lors des premiers accords, quelques difficultés qui avaient tout brouillé, mais auxquelles

il consentait aujourd'hui à renoncer. Tout ainsi arrangé, on se remit en route le lendemain matin pour Paris, où sans doute les formalités du mariage, *voulues par la loi*, auront été remplies puisqu'il n'y manquait plus que celles-là.

XXIII

CASSEL. INCENDIE DU CHATEAU. — (1811)

Pour moi, je partis seul de ma compagnie pour Cassel. Je fus coucher à Francfort-sur-le-Mein, qui est une grande et belle ville de 35.000 habitants : c'est l'entrepôt de tout le commerce d'Allemagne avec la Hollande, et une des premières places de change de l'Europe. Les Français la prirent en 1792, les Prussiens la reprirent la même année; nous la reprîmes encore en 1796 ; les Autrichiens s'en rendirent maîtres quelque temps après; les troupes de Napoléon y rentrèrent de nouveau. Elle fut érigée en grand-duché et donnée au Prince Primat.

Le jour que j'y passai était sans doute un jour de grand nettoyage, car toutes les servantes récuraient à force de bras les ferrures, les marteaux et jusqu'aux clous des portes, qui sont en cuivre jaune. Tout brillait de propreté, le devant des maisons était lavé à grande eau.

Les avenues de cette ville offrent de tous côtés de beaux jardins, dans lesquels on voit de jolis

pavillons, des berceaux, des allées couvertes et des bassins d'eau. C'est un usage assez général en Allemagne que ces jardins, qui d'ailleurs sont comme autant de maisons de campagne et qui en ont tout l'agrément.

J'ai passé à Gisen, à Marbourg et suis enfin arrivé à Cassel le 23 au matin.

Après avoir rendu mes devoirs à mon général, vu Mme de Bazarne, sa belle-mère et ma belle-sœur, et Oxigénie sa fille, je me mis à la recherche d'un logement, ce qui, à cette époque, n'était pas une chose facile à trouver dans cette ville. Je fus en prendre un, en attendant, dans la maison des bains publics, qui était plus agréable que commode.

Cassel est une fort jolie ville de 22.000 habitants, sur la Fulde; ses rues sont larges, propres et bien pavées. Ses monuments sont peu nombreux. La grande église Saint-Martin n'a rien de bien remarquable.

Le vieux château, l'ancienne résidence de l'Électeur, était devenue, avec de notables réparations, celle du roi Jérôme Napoléon, notre gracieux souverain, comme on dit en Allemagne. Le palais des États où siège ce corps est un bâtiment assez nouveau, d'assez bon goût. Le théâtre n'est pas mal non plus.

La position du vieux château sur une esplanade dominant une vaste prairie, plus près en bas, le parc ou orangerie et la Fulde coulant au bas, est fort agréable; et ce qui ne l'est pas moins, c'est

que ce tableau est animé par la végétation vigoureuse des terrains environnants, qui est à peu près la même par tout le pays, ce qui ne fait pas un mince contraste avec certaines descriptions où l'on s'attache à donner à cette pauvre Westphalie un aspect piteux qu'elle est loin d'avoir ; ou au moins elle a bien changé depuis la description que nous en a fait l'auteur de *Candide* en parlant du château du baron de Thunder-ten-Tronckh.

Mais revenons à celui de la résidence royale qui, à la vérité, n'était guère plus beau extérieurement, mais dont l'ameublement était si magnifique et si somptueux.

Eh bien ! Ce château si richement décoré, un mois après mon arrivée, jour pour jour, n'était plus qu'un monceau de cendres ou à peu près. Le 23 novembre, vers minuit, des cris : Fäer!... Fäer! (le feu, le feu!) se font entendre par les sentinelles et les gens de la maison qui veillent et sont bientôt répétés par les gardiens de nuit de la tour de Saint-Martin. Tout le monde est en émoi dans la ville, excepté moi peut-être qui dormais profondément, quand mon domestique vint m'apprendre ce triste événement. Si j'avais eu des doutes sur la véracité de son récit, les eaux de la Fulde, qui coulent aussi sous les fenêtres de l'appartement que j'habitais, et qui étaient en ce moment comme un miroir fidèle où venaient se refléter les flammes et qui faisaient paraître la rivière comme un lac de feu, les auraient bien vite dissipées. Je fus bientôt

debout et rendu sur le lieu du sinistre. Les ailes du nord et du levant étaient embrasées ; en quelques heures, tout fut à peu près consumé.

Le Roi, que son valet de chambre avait enveloppé dans une couverture et emporté dans une maison voisine, avait été sauvé au moment où les flammes commençaient à gagner sa chambre à coucher. La Reine l'avait été également par les gens de sa maison.

Le feu avait pris de lui-même, à ce qu'il paraît. Pour se garantir du froid, dans les vastes pièces de ce vieux manoir, on avait établi partout des tuyaux de chaleur, qu'alimentait un seul foyer que l'on chauffait fort; tellement que, dans tous les appartements, on remarquait une chaleur extraordinaire sans que cela éveillât le moindre soupçon. Il me semble pourtant que cette augmentation de calorique aurait bien dû faire naître l'idée d'en rechercher la cause; on n'en fit rien. Un de ces tuyaux, chauffé au rouge, mit le feu au parquet du salon du grand maréchal du palais ; la flamme fit irruption au bas d'un rideau d'une des fenêtres qui le propagea bientôt et de là à tout le palais.

Il fallait que chacun eût perdu la tête, car on jetait par les fenêtres commodes, fauteuils, et je ne sais pas même si on n'y jetait pas aussi des glaces. Quand je vis le lendemain matin tous ces débris d'acajou, de velours, de dorures jonchant la cour, cela faisait pitié et peine en même temps.

Le Roi se trouva alors sans asile ; il n'y avait pas

d'autre palais en ville ; il fut obligé d'aller habiter son château d'été de Napoléonshöhe, à une lieue à peu près de Cassel, dont je parlerai une autre fois.

Cependant, il fallait une résidence de ville ; on prit, dans les environs du château incendié, un quartier de maisons tout entier, rue de Belle-Vue ; on fit déguerpir de suite propriétaire et locataires ; on mit des ouvriers dans tout cela ; on perça des portes de communication d'une maison à l'autre ; on plaça une grille à chaque bout de la rue, et la rue devint la cour du palais improvisé. Quelques mois suffirent pour le rendre habitable. On fit de beaux projets pour les réparations de celui que le feu avait si maltraité ; elles furent commencées, mais achevées par un autre souverain.

Parlons un peu maintenant des administrations publiques. Les États siégeaient dans le palais qui porte leur nom. Ils étaient composés de cent membres nommés par les collèges de département et choisis, savoir, soixante-dix membres parmi les propriétaires, quinze parmi les négociants et fabricants, et quinze parmi les savants et autres citoyens qui avaient bien mérité de l'État. Ils s'assemblaient sur la convocation ordonnée par le Roi ; ils délibéraient sur les projets de lois élaborés en Conseil d'État qui leur étaient proposés. Il n'y avait qu'une seule Chambre. Le Roi nommait le président des États, pouvait seul les convoquer, proroger, ajourner ou dissoudre ; ils étaient renouvelés, par tiers, tous

les trois ans. Les membres sortants pouvaient être réélus.

Il y avait un Conseil d'État, qui remplissait en même temps les fonctions de cour de Cassation, une chambre des Comptes, etc...

La décoration du royaume portait le nom d'Ordre de la Couronne de Westphalie. Elle était composée d'une couronne à huit fleurons d'or, posée sur un bandeau d'émail bleu, où on lisait *Character und Aufrichtigkeit*. Le lion de Westphalie et le cheval de Cassel debout, de droite et de gauche, supportaient la couronne, et un aigle impérial surmontait le tout. Sur le foudre que tenait l'aigle, on lisait : *Je les unis*. Cette décoration se portait avec un cordon gros bleu moiré, ayant pour anneau un serpent se mordant la queue, symbole de l'immortalité.

J'étais, comme chef de service, pour la promotion qui devait avoir lieu le 15 novembre 1813, époque de l'anniversaire de la naissance du Roi; mais, à cette date, le royaume n'existait plus.

Il y avait cinq ministres, savoir : celui des Relations extérieures, le comte de Furstenstein, — de l'Intérieur, le comte de Wolfradt, — des Finances, le baron du Malchus, — de la Guerre, le comte de Hane, général Sala, — de la Justice, le grand commandeur Siméon.

La haute police du royaume était confiée au général de Bongars, ancien émigré français.

Le royaume était divisé en départements, les

départements en districts, les districts en cantons, et ceux-ci en municipalités.

Il y avait huit départements savoir :

L'Aller, chef-lieu Hanovre.
L'Elbe, — Magdebourg.
La Fulde, — Cassel.
Le Harz, — Heiligenstadt.
La Leine, — Göttingen.
L'Ocker, — Brunswick.
La Saal, — Halberstadt.
La Werra, — Marbourg.

L'ordre judiciaire se composait de deux cours d'appel. Chaque département avait une cour criminelle ; chaque district un tribunal civil et correctionnel; et chaque canton une justice de paix. Il y avait des procureurs généraux et des procureurs du Roi, des greffiers et des huissiers.

Les administrations générales des Postes et Contributions, des Eaux et Forêts, des Mines, etc., comme en France.

Le culte catholique comptait en Westphalie cinq différents diocèses gouvernés par des évêques ou leurs délégués, suivant les canons de l'Église romaine ; les cultes protestants avaient leurs consistoires ; le culte juif avait aussi le sien.

Cassel avait un commissaire général de police, dont les pouvoirs étaient fort étendus.

Enfin toutes les administrations étaient montées sur le pied français ou à peu près.

XXIV

;ASSEL. — ASSASSINAT DU GRAND ÉCUYER DU ROI. — (1811)

Dans la première quinzaine de mon arrivée, je n'occupai d'organiser mon service. Je pris un secrétaire allemand, qui parlait et écrivait le fran- ;ais. Toute ma correspondance avec le ministre de a Guerre, le directeur général de l'Artillerie et nes sous-directeurs se faisait en cette langue.

J'avais trois sous-directeurs, l'un à Cassel, l'autre ı Hanovre et le troisième à Brunswick, qui avaient :hacun un arrondissement de deux ou trois dépar- ements. Leurs fonctions consistaient à surveiller, ous mes ordres, les nitrières artificielles, l'extrac- ion et le raffinage du salpêtre, la vente des sal- pêtres bruts et raffinés nécessaires au commerce :t aux arts, la fabrication et la vente de la poudre le chasse et autres.

L'État n'avait point encore de moulins pour en abriquer par lui-même ; elle l'était par un moulin articulier de Cassel qui la fournissait à l'État à ın prix convenu, en attendant que nous pussions .voir des moulins à nous. Mais comme tout, dans

ce nouveau royaume, était à faire, il fallait que chaque chose eût son tour. Pour notre partie, nous avions commencé par les nitrières ou couches à salpêtre. Ces couches se composaient des boues des rues et fouilles, ou terres reconnues propres à ce produit. Ce mélange entrait en fermentation; les surfaces des couches se couvraient d'une efflorescence blanche qu'on recueillait précieusement; c'était le salpêtre lui-même, qu'on purifiait ensuite dans des baquets et qu'on en retirait d'une blancheur éclatante.

J'avais trouvé, à la salpêtrière, des hangars tout faits; mais ils ne suffisaient pas, aussi j'en fis construire bientôt de nouveaux, et ils n'étaient pas encore tous achevés quand il fallut tout laisser là.

Un nouvel événement vint encore épouvanter la capitale un mois après le premier. Celui-ci fut l'assassinat du grand écuyer du Roi, par un simple maréchal ferrant, qui disait avoir à se venger d'une injustice qu'il reprochait à ce haut dignitaire de la Cour.

Le nommé Lesage, l'assassin, Français d'origine, était employé comme maréchal ferrant dans les écuries du Roi; il était chargé du ferrage d'une partie des chevaux de Sa Majesté; on venait de les lui retirer pour les donner à ferrer à un Allemand reconnu plus habile que lui. Voilà la cause assez futile qui alluma dans le cœur de Lesage une telle jalousie et une telle soif de vengeance qu'il attendit huit jours de suite sa victime, presque sans rien

prendre pendant tout ce temps, suivant son propre aveu, dans la crainte de la manquer. Enfin, le huitième jour, caché derrière un pilier des écuries, il la vit venir, la laissa avancer quelques pas et lui cassa les reins d'un coup de pistolet. Aux cris des palefreniers occupés non loin de là, on accourt. Le grand écuyer ne donnait plus que quelques faibles signes de vie. Ces cris d'effroi étaient venus jusqu'aux oreilles du Roi dont le nouveau palais était proche. Jérôme arrive, voit son ami presque expirant, apprend ce qui vient de se passer, ordonne qu'on arrête l'assassin. Cela ne fut pas difficile, le monstre n'était pas bien loin ; il se laissa prendre tenant encore l'arme meurtrière à la main, disant, de grand sang-froid, qu'il ne se repentait point de ce qu'il avait fait...

Le comte Morio, c'est ainsi que se nommait le grand écuyer, fut transporté au palais; quelques heures après, il rendait le dernier soupir dans les bras du Roi lui-même qui perdait en lui un serviteur zélé et de plus un ami fidèle. Le comte était aimé de tout le monde, et il faut dire qu'il le méritait à tous égards. Personne n'était plus gai, plus aimable, plus obligeant que lui; il était beau cavalier; il avait quarante-cinq ans; on ne lui en aurait pas donné trente-six.

Je fus personnellement d'autant plus peiné de cette mort cruelle que le comte était mon compatriote, étant né à Lormes, où toute sa famille existe encore aujourd'hui ; mais mieux que cela,

je l'avais beaucoup connu à Grenoble, chez mon frère, où il venait très souvent. A cette époque, il était capitaine du corps du Génie attaché à l'Armée des Alpes. Quelques jours avant cette affreuse catastrophe, je l'avais vu dans une maison où il était venu en visite : mais, comme ce n'était pas le moment, ni le cas voulu par l'étiquette, de me présenter à lui, je ne sonnai mot, me réservant, comme déjà c'était mon intention, de me présenter chez lui pour lui rendre mes devoirs. Il y avait près de dix-huit ans que nous ne nous étions vus. Je le reconnus fort bien d'abord parce qu'il me parut toujours le même, pimpant, sémillant ; et puis, parce qu'on l'avait annoncé sous son nom.

Maintenant, ce charmant cavalier, cet enfant chéri des dames n'était plus qu'un froid cadavre, qui fut embaumé et placé sur un lit de parade jusqu'au 31, jour où il fut transporté au champ de repos où viennent ordinairement s'éclipser toutes les dignités et toutes les gloires de ce monde. La cérémonie de son convoi fut des plus magnifiques : tous les grands fonctionnaires, tous les chefs d'administration, toute la population y assista, et, chose rare à la mort d'un courtisan, c'est qu'il n'y eut qu'une seule voix pour louer les excellentes qualités du défunt.

Son oraison funèbre fut prononcée par M. le comte Siméon, ministre de la Justice, avec une vérité qui n'eut point de contradicteurs et une éloquence qui convenait au sujet.

L'assassin, conduit au Castel (la prison d'État), ne se démentit pas un moment. Il avoua son crime devant ses juges, expliqua ses motifs tranquillement, et dit qu'un homme de cœur ne pouvait et ne devait point pardonner une telle offense ; qu'il l'avait vengée comme il le devait, et qu'il le ferait encore s'il avait à le faire.

Il fut condamné, le 7 février suivant, à avoir la tête tranchée. Il n'appela point de la sentence, qui eut son exécution après les délais accomplis.

XXI

CASSEL ET VOYAGE A MAYENCE. — (1812)

Le dimanche 19 janvier, il y eut bal masqué chez le ministre de la Guerre, auquel je fus invité. J'y allai en domino avec Allix. Le Roi et la Reine y vinrent déguisés aussi. Le Roi changea trois fois de costume ; il s'amusa beaucoup. Il tournait souvent autour du général, en lui débitant par-ci par-là quelques turlupinades. Celui-ci les lui rendait bien. Entre autres choses, j'entendis Jérôme lui dire : « Beau masque, as-tu fait ta barbe aujourd'hui ? » A quoi le général répondit : « Beau masque, ce n'est point mon jour. » Il savait fort bien à qui il parlait. Ceux qui n'avaient pas reconnu d'abord Allix, se disaient : « Ce ne peut être que lui, car personne n'aurait répondu ainsi au Roi ».

La soirée fut fort gaie et fort animée.

La Reine s'amusa beaucoup aussi. Elle était facile à reconnaître, étant un peu replète, et surtout par les pieds, où elle avait des bourrelets de graisse qui débordaient de ses souliers. Elle n'eut pas d'enfants tant qu'elle fut reine. Les inquiétudes

qu'elle éprouva pour son mari dans les premiers temps de l'occupation, firent diminuer son embonpoint, et alors elle devint mère, plaisir qui, pour elle, surpassa celui de régner.

Le dimanche 1er du mois de mars, le Roi fit à sa garde une distribution de drapeaux pour remplacer ceux qui avaient été brûlés dans l'incendie du château ; cette cérémonie eut lieu au parc (ou Orangerie) avec une grande solennité. Les Allemands aimaient beaucoup tout cet appareil de faste et de grandeur ; c'était d'autant plus nouveau pour eux que le vieil Électeur ne les avait pas gâtés à cet égard. La Garde royale était fort belle ; et, en général, la troupe westphalienne était magnifique et composée toute de fort beaux hommes.

Quelques jours après cette distribution, je me mis en route pour aller au-devant de ma femme et de Cécile jusqu'à Mayence. En leur écrivant à cette occasion, je leur donnai des instructions bien détaillées pour leur voyage ; elles les suivirent assez bien, et, pour avoir manqué à une seule, elles faillirent être obligées de revenir à Clamecy. Je leur avais bien recommandé de prendre, à Nevers, leur passeport directement pour Cassel. Au bureau de la préfecture, on leur dit qu'il suffirait de le prendre seulement pour Mayence, que là on le leur viserait pour Cassel ; que, de cette manière, elles économiseraient douze francs que coûtent les passeports à l'étranger. Le cousin Lef..., qui les accompagnait à la préfecture, fut de cet avis, et

voilà nos dames embarquées avec leur passeport pour Mayence. Arrivées en cette ville, M. Jeanbon Saint-André, préfet du Mont-Tonnerre, leur dit qu'il n'y avait que le ministre des Relations extérieures de France qui pouvait viser pour l'étranger. Sur ce que nos dames insistaient, il leur dit que ses ordres à cet égard étaient positifs et qu'il ne pouvait se rendre à leur désir. Rentrées à leur auberge, voilà des femmes qui se désolent, et du refus du préfet, et de ne m'avoir point trouvé à leur arrivée. Chacun de leurs compagnons de voyage s'empressait de les consoler de son mieux. Un d'eux particulièrement les avait prises sous sa protection et offrait de retourner à la préfecture pour tâcher de fléchir le préfet. C'était un M. Bradi, capitaine dans la ligne, qui paraissait un homme froid et sensé. J'arrivai sur ces entrefaites. Les voyageurs faisaient cercle autour d'un poêle placé dans un coin de la salle, laquelle, par parenthèse, était un peu sombre. Nos dames, tout en larmes, étaient au milieu de ce groupe.

Étonné et muet de surprise, je reste à quelque distance, cherchant à deviner quel pouvait être le sujet de leurs pleurs. Ce fut cette pauvre Cécile qui, voyant un homme dans l'ombre, immobile spectateur d'une scène dont elle était partie intéressée, m'aperçut la première et s'écria en venant se jeter dans mes bras : « Voilà papa ! nous sommes sauvés ! » Sa bonne mère la suivit de près. Tous les assistants paraissaient partager leur joie.

« Dites-moi donc, mes chers enfants, le sujet de vos peines ; depuis un instant que je vous observe, je ne puis le deviner ? »

« Ce n'est que cela ! répondis-je vivement ; soyez tranquilles, malgré tous les jambons de Saint-André et de Mayence, vous passerez le Rhin demain. Essuyez vos larmes, soupons et couchons-nous de suite. » Mon mauvais rébus fit beaucoup rire l'assistance, on se mit à table ; là, je remerciai tout le monde de la part qu'on avait bien voulu prendre au petit incident que je viens de raconter. Seulement, je dis au capitaine que j'aurais encore besoin demain, pendant une heure environ, de son bon vouloir pour nous, et de celui d'un ou deux de ces autres messieurs. Chacun s'empressa le lendemain de se mettre à ma disposition. « Ce que j'attends, Messieurs, de votre nouvelle complaisance, leur dis-je, c'est de mener ces dames voir le pont de bateaux, d'aller même jusqu'au delà du petit fort, qui est au bout, vous aurez l'air de vous promener et d'admirer ce beau fleuve qu'il s'agit de traverser sans passeport. Pendant ce temps, je vous suivrai de près avec la voiture avec laquelle on m'a vu arriver hier soir. Mon passeport est en règle. Si nous nous rencontrons, nous n'aurons pas l'air de nous connaître. Une fois sur la route de Francfort, je vous renouvelle mes sincères remerciements, et puis fouette cocher jusqu'à Cassel. ! » Ce qui fut dit fut fait, et le tout s'arrangea pour le mieux du monde.

XXVI

CASSEL. LA COUR ET LES SPECTACLES (1812)

Avant mon départ pour Mayence, j'avais donné congé de mon logement des bains pour en prendre un autre, rue Royale, n° 1167, au premier. M. Habich, ministre protestant, aumônier de la Reine, habitait le second ; c'était une maison neuve. Nous nous y établîmes quelques jours après notre arrivée : nos dames s'occupèrent de notre ameublement et des plaisirs que pouvait offrir une ville allemande devenue moitié française. Il n'y avait guère que le spectacle et la promenade qui pussent occuper leur temps. Je louai donc une loge au mois, dite baignoire, et, tous les soirs, nous voyions soit une comédie, soit un drame, soit un opéra ou un vaudeville, car la troupe était montée de manière qu'on avait tout cela. Les acteurs n'étaient pas mauvais ; j'en ai revu plusieurs à Paris depuis : Bourdais, Pierreson, Dérubelles, Dugrand, Merville, MM^mes Delêtre, Dorsan, Aumer, Clara Lacomme, etc.

J'avais l'avantage d'avoir pour voisin de loge l'ex-roi de Suède, qui habitait momentanément

Cassel sous le nom de comte de Gottorp ; son intérieur se composait d'une seule personne et de son chasseur, ce dernier toujours placé à la porte extérieure de sa loge. Il paraissait s'amuser assez du spectacle en général ; il a vu avec intérêt une représentation d'un petit vaudeville intitulé *Monsieur Guillaume*, ce nom patronymique cachait le véritable nom du personnage qu'on représentait (M. Lamoignon de Malesherbes). Cette pièce, en effet, qui est, je crois, de Barré, l'ancien co-faiseur de Piis, et qu'on donnait dans les premiers temps du Consulat, est très intéressante. Un couplet surtout avait frappé Sa Majesté déchue, et j'entendais qu'elle le fredonnait encore entre les deux pièces. Il semblait lui rappeler quelques traits de sa situation présente [1].

Je crus remarquer aussi qu'à une certaine représentation de l'opéra de *Raoul Barbe-Bleue*, qui avait précédé *Monsieur Guillaume*, Sa Majesté avait été très désagréablement affectée. Je ne pense pas qu'elle ait trouvé dans cette autre pièce aucune application qu'elle eût pu se faire. En examinant quelquefois sa figure, je croyais y trouver quelques

[1] Voici ce couplet ;

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Déloger quelqu'un est un droit
Qu'ici-bas, l'un l'autre s'arroge,
On est actif, on est adroit,
Et tour à tour on se déloge.
L'égoïsme, ce grand ressort,
Donne à tous la ruse ou l'audace ;
On intrigue, on s'agite fort ;
Mais, après maint et maint effort,
Chacun ce retrouve à sa place. (*bis*)

traits de ressemblance avec un de ses ascendants, Charles XII. Cette supposition était basée sur les portraits que j'ai vus de ce dernier.

Quelques mois après, je pris au second rang une autre loge. Celle-ci se trouvait en face de la petite loge du Roi, de manière que nous voyions, de chez nous, tout ce qui se passait dans la loge royale. Le Roi et la Reine manquaient rarement une représentation. La Reine était une excellente princesse. Elle aimait son mari comme une bonne bourgeoise : celui-ci le lui rendait bien, mais cela n'empêchait pas qu'il ne lui fît, par-ci par-là, plus d'une infidélité.

Il y avait encore dans leur loge deux ou trois grands-officiers du Palais, debout derrière eux, toujours prêts à remplir les devoirs de leur charge. Le grand maréchal du Palais (M. de Boucheporn) était chargé de remettre à LL. MM. le *Journal des svectacles* ; il ne le donnait jamais de la main à la main ; il le posait sur le revers de son chapeau et le présentait ainsi à ses augustes maîtres.

La Reine avait un fort joli petit chien qu'elle amenait souvent avec elle et qu'elle plaçait sur ses genoux. Le petit animal, assez curieux de son naturel, voulant voir ce qui se passait dans la salle, et même sur la scène, posait ses deux petites pattes sur l'appui de la loge, puis regardait de droite et à gauche, avec une apparence d'attention et d'intelligence, qui paraissait fort comique à tous les spectateurs. Un jour qu'on donnait une assez mauvaise pièce (opéra) intitulé : *Les deux Jaloux*,

Thibaut, le jardinier, l'un de ces derniers, parlait, dans son rôle, d'un petit chien, et imitait ses aboiements ; celui de la Reine se redresse aussitôt et fait entendre sa petite voix claire qu'il mêle à celle de l'acteur et ne s'arrête que lorsque celui-ci a fini son couplet.

La pièce, très ennuyeuse par elle-même, fut très égayée par ce petit incident, et l'on riait encore en sortant. Je demande pardon pour ma petite histoire de chien, mais elle a été si drôle, dans le moment, vu sans doute les illustres personnages qui étaient en scène et qui s'efforçaient en vain de faire taire l'orateur à quatre pattes, que je n'ai pu résister au plaisir de la conter.

La loge royale dont je parle ici était la petite loge. La grande, celle des jours de gala, comme dans les autres théâtres de l'Europe, était en face de la scène, et était, ces soirs-là, brillamment illuminée.

XXVII

MARIAGE IMPROMPTU (1812)

La guerre n'était pas encore déclarée entre la France et la Russie, mais les préparatifs ne s'en faisaient pas moins sourdement de chaque côté. Napoléon venait d'arriver à Dresde (9 mai) et rois et empereurs s'empressèrent d'y venir grossir sa cour. Jamais il n'étala plus de magnificence qu'à cette époque. L'empereur et l'impératrice d'Autriche, les rois de Prusse, de Saxe, de Westphalie et les princes souverains de la Confédération y étaient. Tout respirait la guerre au milieu des spectacles et des fêtes de tout genre. Les peuples seuls ignoraient que l'on dût guerroyer de nouveau. Nous ne nous doutions pas le moins du monde, à Cassel, de ce qui se passait. Nos journaux étaient muets à cet égard ; les mouvements de troupes étaient continuels ; mais il y avait toujours mille prétextes pour les expliquer dans le sens qu'on jugeait le plus convenable. Le contingent de la Westphalie était de 30.000 hommes. Le Roi et tous ses généraux ne tardèrent pas à les suivre.

Avant son départ, Jérôme avait distingué une très jeune personne, fille de M. Alexandre, contrôleur de la maison de ses pages, qui était assez gentille, et qu'il voulait emmener avec lui à l'armée pour son plaisir particulier. Cette jeune victime lui fut vendue par celle précisément que la nature lui avait donnée pour gardienne de son honneur. Comme il lui fallait un mari pour la forme, on le trouva dans les bureaux d'un des ministères. C'était un M. Escalon. Mais en donnant son nom à la jeune personne, il devait monter en voiture au sortir de l'église et aller prendre possession, à Varsovie, de la place de directeur des postes de l'armée westphalienne, à laquelle il venait d'être nommé pour prix de sa complaisance. La veille de ce mariage impromptu, je fus voir ces dames, dont le général nous avait fait faire la connaissance, et, en apercevant sur les lits, les commodes, les fauteuils, des robes, des chapeaux et autres chiffons d'un assez grand prix : « On dirait un trousseau de jeune mariée, dis-je en entrant. — Cela y ressemble un peu », répondit la mère, en changeant la conversation sans que cela m'eût fort intrigué, car un moment après je n'y pensai plus ; et lorsque j'appris le lendemain ce qui s'était passé, je fus, comme tout le monde, fort peiné d'une pareille conduite de la part de personnes que nous croyions fort honnêtes ; surtout, nous plaignions le pauvre père à qui sans doute on avait fait un conte pour lui dorer la pilule. Mais, quand nous apprîmes

qu'aussitôt, que cette pilule consistait en la recette générale du district de Cassel, nous le plaignîmes un peu moins et le méprisâmes un peu plus.

Dans cette maison, nous avions fait connaissance de M. et Mme de Valdené, ancien émigré, qui avait aussi une fonction dans la maison des pages (il était, je crois, leur maître de langue). Je l'ai revu ensuite, en 1815 et 1817, à Paris, secrétaire de Monsieur, comte d'Artois. Nous y vîmes également Mme Mallet de la Rochette, lectrice de la Reine. On pense bien que toutes ces personnes, ainsi que nous, cessèrent de voir cette maison, et que M. le Receveur général eut tout le temps de compter ses écus.

Les premiers jours de mai furent fort beaux, nous voulûmes en profiter pour aller nous promener à Napoléonshöhe, petit Versailles westphalien, dont j'ai promis une description. Les deux sœurs, Mme de Bazarne et ma femme, les deux cousines, Cécile et Oxygénie, un M. Medelsheim, dont j'aurai occasion de reparler bientôt, et moi, composions cette société de promeneurs. M. Medelsheim faisait l'office de notre cicerone.

Le château et ses alentours sont charmants ; près de là est une belle pièce d'eau avec un jet au milieu qui s'élève à près de cinquante pieds de haut, dont l'eau retombe en pluie fine, perlée et diamantée. Le jardin ou le parc est immense, et percé d'allées à l'anglaise de toutes dimensions pour aller à pied et en voiture ; de distance à autre,

on trouve des statues qui ne sont pas sans mérite et des pièces d'eau partout. La plus remarquable, et qui occupe le centre du parc, est celle de l'Hercule, ainsi nommée à cause de la statue de ce dieu qui la domine, et puis encore parce qu'elle est la plus considérable du jardin. Qu'on se figure une montagne assez élevée, dont le versant, en face du château, offre un grand nombre de degrés sur lesquels descend, en forme de cascade, une nappe d'eau qui va alimenter d'autres bassins. Ce versant a, de chaque côté, des petites cascatelles qui font comme l'encadrement de la grande cascade, ce qui fait un coup d'œil admirable, mais ce coup d'œil est merveilleux par un beau soleil.

Ce parc est immense et renferme des ruines, des chaumières, une ferme, un petit château gothique à tours et tourelles crénelées, à qui l'on donnerait quatre ou cinq siècles d'existence, et cependant il a été bâti par le dernier Landgrave, mais avec des pierres tirées de la montagne volcanique, qu'on voit non loin de là, ce qui lui donne cette teinte antique, qui va si bien avec sa construction de moyen âge. On voit, adossée au château, une petite église à vitraux coloriés, à ogives, nervures, etc., une salle d'armes ornée d'armures du temps, cuirasses, brassards, cuissards, dagues, lances et autres gentillesses de ce genre, une bibliothèque composée d'histoires sur la chevalerie, un théâtre, des salles de réception, des galeries, chambres et autres pièces, le tout meublé dans le genre antique

du style le plus pur d'alors. Notre *Cicerone* n'oubliait rien. Cependant nous passions devant de hautes portes sans y entrer, quand l'idée lui revenant, il dit : « Et les écuries auxquelles je ne pensais pas ! » Ma femme, qui tombait de lassitude d'avoir vu tant de choses, me dit : « Ce monsieur ne nous fera grâce de rien ! » Nous entrâmes voir les écuries qui étaient également disposées comme le reste.

Au-devant de la porte principale du château est le champ clos où se donnaient les tournois, la barrière qui le fermait, les sièges pour les juges du combat, la loge ou amphithéâtre réservé au souverain et à sa cour. Rien ne manquait à ce château pour le rendre en tout semblable à ceux du XIe et XIIe siècle. Rien n'avait été omis ; pour cela aussi a-t-il coûté plusieurs millions à bâtir et à meubler.

XXVIII

FÊTES A CASSEL (1812)

Le temps continuant à être beau, nous retournâmes, le jour de l'Ascension, à Napoléonshöhe, avec les mêmes personnes, excepté ma femme qui avait assez de sa première visite et pour qui d'ailleurs la promenade ne fut jamais un grand plaisir. Celle-là nous la fîmes en voiture. Le général était en Pologne avec son artillerie. Comme ses chevaux ne faisaient rien depuis longtemps et que nous avions la permission de nous en servir quand cela nous conviendrait, nous les prîmes avec sa voiture. Ce jour-là, la promenade fut des plus agréables, nous nous pavanions fort joliment dans notre carrosse qui alla bien jusqu'à un certain chemin un peu escarpé que nous fit prendre notre cocher. Ses chevaux étaient jeunes, fringants et n'étaient pas sortis depuis quelque temps. Au gré de leur conducteur, ils allaient un peu trop vite en descendant cette petite côte, il voulut modérer leur pas. Les guides, qui étaient restées plusieurs mois dans un endroit humide, se rompirent du premier effort qu'il fit pour les retenir ; ceux-ci, ne sentant plus

le frein, se mirent au galop à travers les gazons et le boulingrin. Au bout de ça, je voyais une pièce d'eau où ils semblaient aller tout droit. Je dis à Mme de Bazarne et aux enfants de ne pas bouger de la voiture, que j'allais sauter par la portière pour arrêter les chevaux. Le cocher en avait déjà fait autant, je saute sur la pelouse et tombe à terre. Avant que je ne fusse relevé, la voiture était loin. Je ne fus pas plutôt parti que Cécile saute, Oxygénie saute, Mme de Bazarne saute... comme les moutons de Panurge. Les chevaux s'arrêtèrent tout droit au pied du bassin qui m'avait fait peur, n'étant pas plus empressés que nous de se briser les os ou de se noyer. Nous ne nous étions point fait de mal, excepté Mme de Bazarne, qui avait alors soixante ans au moins et un petit bobo au côté qu'elle cachait avec grand soin ; elle était restée sur le coup ; plusieurs dames qui se promenaient non loin de là étaient accourues pour l'aider à se relever. Elle nous assura bien ne s'être fait aucun mal. Cependant elle ne voulut pas remonter en voiture ; nous revînmes à pied à Cassel, un peu désappointés.

Pareil événement nous arriva six mois après, avec Cécile et Oxygénie seulement, en allant prendre possession de la terre de Freudenthal, que le Roi avait donnée à Allix. Nous étions en voiture découverte et conduits par le cuisinier du général. Dans un endroit du chemin assez mauvais ; je criai à à notre phaéton : « Richard, vous allez nous verser ! — Non, non, n'ayez pas peur... » Comme je

voyais que cela ne pouvait pas manquer d'arriver, suivant ma mauvaise habitude en pareil cas, je m'élance lestement et saute dans les broussailles, Cécile en fait autant. Oxygénie resta, cette fois, et se trouva sous la voiture renversée, comme un poulet sous sa mue. Je la croyais pour le moins étouffée. « Mon oncle... mon oncle ! se mit-elle à dire. — Oh ! elle n'est pas morte », m'écriai-je à l'instant, et courant à elle avec Richard tout froissé, nous relevâmes la voiture, et trouvâmes notre bel oiseau assise sur ses talons en attendant qu'on vînt la dégager ; elle se mit à rire, et la voiture, sortie du fossé où elle était tombée, nous conduisit sans autre encombre au but de notre voyage.

Napoléonshöhe n'était pas la seule maison de plaisance qu'il y eût aux environs de la capitale où le Roi et la Reine pussent aller ; il y en avait encore deux autres, mais celles-ci étaient de véritables fermes ou métairies, nommées, l'une Catharinenthal, et l'autre Schönfeld.

Le Roi revint de l'armée de Russie avec une partie de ses généraux dans le courant de l'été, par suite de quelques mécontentements de l'Empereur. Et, pour tuer le temps à Cassel, le Roi n'avait guère que le spectacle, la chasse et les petites fêtes champêtres. Le 23 août, il donna à la Reine, à Schönfeld, une fête de nuit charmante par les brillantes illuminations qui en faisaient le principal ornement.

La grande avenue était plantée d'ifs qui jetaient un éclat extraordinaire, et conduisait à un théâtre,

où la troupe de Cassel donnait pour pièce une fête de village, faite en l'honneur des maîtres de la maison que, dans des couplets analogues, on avait métamorphosés en bons fermiers allemands et qu'on célébrait à ce titre.

Après cette petite scène villageoise, la Cour descendit une pente douce et suivit le chemin dit des Diamants, qui conduisait à une pièce d'eau où d'autres artistes représentaient une joute ; montés sur de petits batelets, et armés d'avirons, ils combattaient à toute outrance. Les vaincus regagnaient à la nage le bord opposé, et disparaissaient bientôt sous une épaisse feuillée, où ils trouvaient de quoi se changer.

Ce chemin des Diamants était ainsi nommé à cause des milliers de petits lampions placés à fleur de terre qui en bordaient chaque côté, et qui ne figuraient pas mal autant de diamants et d'escarboucles. De là, l'illustre compagnie passa dans un salon de fleurs et de feuillages, éclairé par un nombre infini de verres de couleurs, dont les uns étaient disposés en lustres, d'autres en candélabres, girandoles, etc. Les danseurs de l'Opéra exécutèrent un ballet de la composition d'Aumer qui amusa fort l'honorable assistance.

Cette charmante fête fut terminée par un joli souper auquel les élus seuls prirent part. Alors, les jardins furent ouverts au public, qui se précipita en foule partout pour admirer les illuminations, qui méritaient en effet de l'être.

XXIX

LES CHEVAUX DU ROI EN SCÈNE. — (1812)

Depuis son retour de la Grande Armée, le Roi cherchait par tous les moyens à oublier les petits désagréments qu'il avait éprouvés en Pologne. Le temps des fêtes champêtres était passé, mais celui des bals, des chasses et des promenades en traîneaux, commençait.

L'hiver paraissait déjà devoir être rigoureux, et le prélude ne fut malheureusement, cette année-là, que trop tôt suivi de son terrible effet.

En attendant, les plaisirs de la Cour n'en allaient pas moins leur train. Les parties en traîneaux amusaient fort les habitants de Cassel, quand la Cour rentrait le soir en ville, précédée de cavaliers portant des torches allumées qui éclairaient ce brillant cortège et en faisaient admirer toute l'élégance. Chacun de ces traîneaux représentait un animal quelconque, et la personne qui le montait semblait assise dans son corps. Cet animal était ou un cygne, ou un cerf, ou une biche, ou un lion, etc. Le cheval qui y était attelé était toujours

richement caparaçonné, un triple panache ombrageait sa tête ; des clochettes ou des grelots sonores garnissaient son collier, qui était lui-même d'une étoffe éclatante. Une douzaine de ces voitures terre-à-terre ainsi équipées, se suivaient à la file et formaient un coup d'œil des plus pittoresques.

Le théâtre, un peu négligé dans les beaux jours, reprenait aussi force et vigueur.

Nous avions des auteurs suivant la Cour ; il y en avait à la Cour même, parmi les artistes dramatiques et à la ville. On nous donna le 20 octobre *les Rivaux*, opéra-comique, dont les paroles étaient d'un acteur de théâtre, nommé Merville, et la musique de M. Lazare Laflèche, un des chambellans du Roi. Les paroles eurent peu de succès, la musique fut fort applaudie. En cela, voulait-on rendre à un courtisan la monnaie de sa pièce ? C'est possible. En fait de musique, je me récuse toujours. Revenu à Paris, M. Merville quitta le théâtre et continua d'écrire des romans et des comédies. C'est lui qui est l'auteur nominal de cette pièce intitulée *La famille Glinet*, qu'on a attribuée alors à Louis XVIII, et qui eut du succès.

Par suite des fêtes théâtrales, on nous donna, le 17, une première représentation, à grand spectacle, de l'opéra de la *Vestale*. Cette représentation fut magnifique et incomparable, en ce que le char de Licinius fut traîné par quatre chevaux blancs des écuries du Roi, d'une beauté peu commune ; des valets d'écurie, en costume des Romains, retenaient

ces superbes animaux, qui, tout étonnés du brillant éclat des lumières, semblaient supporter le frein avec une noble et vive impatience ; leurs naseaux s'ouvraient comme des soupapes et jetaient des nuages de vapeurs lorsqu'ils s'approchaient de la rampe. Les spectateurs, de leur côté, décelaient assez leurs craintes par le pas d'arrière qu'ils faisaient à chaque fois que les chevaux avançaient, croyant sans doute qu'ils allaient se précipiter dans le parterre. Ce n'était qu'une terreur panique : le cheval est prudent et a le coup d'œil rapide et sûr ; il voit le danger et, loin de s'y jeter, il l'évite toujours avec un instinct étonnant. Il y avait encore sur la scène une vingtaine d'autres chevaux que montaient autant de Romains, qui suivaient le char en caracolant autour, au grand ébahissement des bons Allemands qui, jamais, n'avaient rien vu de tel.

Le Roi et la Reine jouissaient aussi beaucoup de voir leurs chevaux jouer si bien leur rôle et être tant applaudis.

Ils le méritaient à tous égards, surtout ceux du char qui étaient d'une blancheur parfaite ; leur chanfrein avait une teinte rosée d'une fraîcheur qui aurait fait envie au plus joli minois possible ; leurs jambes fines, leurs croupes arrondies, étaient admirables.

Le baron de Sorsum (M. Bruguière), secrétaire du Cabinet du Roi, composait aussi des pièces de théâtre dont plusieurs ont été jouées avec avantage. Le mal d'auteur se gagne, à ce qu'il paraît ; j'en

avais deux sur le chantier ; un petit opéra comique, intitulé le *Portrait* et un divertissement pour le carnaval sous le titre de *le Gouverneur de l'île de Barataria*, tirée de Don Quichotte. Le *Portrait* fut remis à M. Félix Blangini, maître de musique de la Chambre du Roi, qui voulut bien s'en charger; mais les Russes ne lui permirent pas de terminer son entreprise. Quant au *Gouverneur*, j'avais voulu suivre le précepte de Boileau qui dit :

> Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage
> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage...

Je ne l'avais pas achevé non plus quand il fallut plier bagage.

Cette année (1812) se termina assez paisiblement, seulement, le froid fut très précoce et devint très vif ; et, comme on sait, très désastreux pour notre pauvre armée de Russie.

Il a marqué à Cassel de 25 à 26 degrés. Une sentinelle fut trouvée morte de froid à son poste. On assurait dans le temps que ce malheureux événement fut dû à deux heures de faction auxquelles l'avait condamné son officier, pour une faute légère.

En général, les Allemands sont fort durs dans leurs punitions militaires et même dans le civil envers leurs inférieurs.

XXX

M. CERFBEER DE MÉDELSHEIM. — (1813)

La guerre continuait toujours, et, à peine si nous nous en doutions, tant nos journaux étaient attentifs à nous cacher la réalité de notre position.

Nous avions dans le temps chanté un *Te Deum* pour la prise de Moscou, mais, depuis lors, les choses étaient bien changées. Le 24 février, on pensait déjà à la défense de Cassel, en établissant un camp en avant de la porte de Cologne; ce qui aurait dû pourtant nous donner à penser à nous autres Français si intéressés à savoir ce qui se passait.

Le Roi passait des revues et faisait souvent manœuvrer ses troupes.

Le 10 mars, la Reine partit pour Paris. Les Allemands disaient sourdement que ce départ avait été déterminé par l'approche de l'armée ennemie. Ils étaient bien mieux informés que nous sur cet article.

Déjà, dans le courant de ce même mois de mars, plusieurs Français avaient quitté Cassel; d'autres

emballaient pour être prêts au premier s gnal. Dès ce moment, nos yeux s'ouvrirent ; mais ceux qui partaient étaient de petits marchands ou des artisans qui pouvaient disposer d'eux à leur volonté, tandis que les employés du gouvernement ne pouvaient quitter leur poste ainsi, à moins de se faire considérer comme démissionnaires. Pour mon compte, j'avais une telle confiance en celui qui dirigeait les armées de France que je n'éprouvais pas la moindre inquiétude. Cependant, les affaires se compliquaient dans la capitale de la Westphalie. Le général de Bongars, directeur en chef de la police du Royaume, m'avait envoyé son secrétaire particulier me demander combien j'avais de quintaux de poudre et si mes magasins étaient sûrs. D'un autre côté, un des employés du ministère des Relations extérieures, M. Médelsheim, interprète des langues orientales, dont j'ai déjà parlé plus haut, dînant à cette époque chez moi avec Allix, nous assura qu'à son ministère on emballait les papiers et que même, quoique le mois de mars ne fît que de commencer, on avait payé tout le monde pour le mois entier.

Le soir, le général fut à la Cour et parla devant le Roi et le ministre des Relations extérieures, qui était là, de ce qu'il avait appris en dînant, tout en se plaignant du mauvais effet que ces choses pouvaient faire dans le pays. Le ministre piqué, craignant les reproches du maître, voulut nier. Allix nomma la personne de qui il tenait ces faits, Jérôme

témoigna son mécontentement. Le pauvre M. Médelsheim paya pour le chef irrité, en recevant le lendemain un congé de renvoi en forme. Il vint de suite me faire part de sa mésaventure, mais en prenant gaiement son parti, ayant formé le dessein de retourner en Orient où déjà il avait servi comme colonel instructeur d'un des régiments réguliers qu'établissait, à cette époque, le sultan Sélim et son grand vizir, Moustapha Baïrakdar. Il partit quelques jours après pour ce long voyage et fit, en route, une connaissance qui lui fut utile ; il vit à Sophia, en Bosnie, le jeune Ibrahim Bey, second fils de Souleïman-Pacha, qui l'adressa à son père qui se trouvait alors à Belgrade. M. Médelsheim était brave, il fit quelque temps la guerre avec ce chef distingué. Ayant été envoyé quelque temps après en mission auprès du fameux Ali-Pacha de Janina, celui-ci le retint pour ainsi dire malgré lui, le nomma commandeur du génie de son Pachalik et il fallut marcher ou sinon... L'annonce du retour des Bourbons étant venue jusqu'à lui en 1817, il s'échappa de sa prison dorée, car Ali lui avait donné une belle maison, etc., et revint en France, rédigea son *Voyage en Grèce* sous le nom d'Ibrahim-Mansour-Effandi, le fit imprimer et en remit un exemplaire à mon frère pour qu'il l'annonçât dans le *Journal des Débats*. Il n'eut pas la patience d'attendre cette annonce, il se brûla la cervelle quelques jours après la remise de son ouvrage.

Mon frère me le donna parce qu'il y était ques-

tion de moi dans la notice, relativement à son affaire de Cassel que je viens de rapporter.

Ibrahim[1]-Mansour-Effendi n'étaient point les noms de famille de celui qui les portait; il était fils de M. Cerfberr, de Strasbourg, ancien fournisseur des armées de la République, de la religion israélite ainsi que son fils. Ce fils eut une jeunesse assez dissipée, refusa de se soumettre aux lois de la conscription, s'échappa de prison et partit pour Constantinople où il embrassa la religion mahométane, épousa une dame turque à la mode du pays, c'est-à-dire sans l'avoir jamais vue. Il recula d'horreur en levant pour la première fois le voile qui la couvrait très mystérieusement, mais il fallut faire bonne contenance, car elle appartenait à une famille qui n'aurait pas plaisanté si elle eût remarqué dans l'époux quelque dédain. Il fut fait colonel, comme je l'ai dit. Puis, à la mort du bon sultan Sélim, il quitta, sans rien dire, un pays où il courait de grands dangers, et où il laissait une femme pour laquelle il avait toujours eu plus d'aversion que d'amour. C'est au retour de ce premier voyage qu'il vint à Cassel offrir ses services, comme interprète des langues orientales, au ministère des Relations extérieures, qui les accepta d'autant plus volontiers que les hommes possédant ces langues étaient assez rares.

[1] Il échangea son nom d'Ismaël qu'il portait d'abord en celui d'Ibrahim, par suite de l'amitié que lui avait vouée le jeune Ibrahim-Bey, à la prière de celui-ci. Mansour veut dire *victorieux* et Effendi *homme de loi*.

M. Médelsheim, nous ne le connaissions que sous ce nom, était un gros garçon fort réjoui et fort aimable, la tête près du bonnet, qui venait souvent à la maison où il débitait à nos dames les histoires de la Cour et de la ville, ce qui leur faisait grand plaisir, ne voyant que très peu de monde. Voilà pourquoi il dînait quelquefois chez nous, et pourquoi aussi je me suis un peu étendu sur son compte.

XXXI

VISION DU GARDE DE LA GRANDE TOUR. — (1803)

Mais, revenons à notre situation critique du mois de mars. Les ennemis des Français et du nouveau royaume répandaient les bruits les plus alarmants. On travaillait l'esprit du peuple; et, pour cela, il ne fallait que les histoires ridicules qu'on lui débitait, pour y parvenir. Il me suffira d'en rapporter une ou deux pour donner une idée du peu de frais qu'on faisait à cette fin.

On racontait très sérieusement, et les Hessois croyaient, comme article de foi, que le garde de nuit placé sur la grande tour de l'église Saint-Martin[1], après avoir compté douze heures (minuit), entendit une voix qui lui disait : *Compte-s-en treize*; que, voulant savoir qui lui parlait, le garde se retourna et vit un enfant vêtu de blanc qui disparut aussitôt ; que, fâché de ne lui avoir pas demandé pourquoi *plutôt treize que douze*, il s'était bien

[1] Dans une grande partie des villes de l'Allemagne, il y a des hommes qui parcourent les rues pour annoncer à haute voix l'heure qui sonne; d'autres qui, comme à Cassel sont placés sur le lieu le plus éminent de l'endroit pour répéter l'heure, et veiller en même temps pour appeler au secours en cas de feu.

promis, s'il revenait la nuit suivante, de lui faire cette question ; que, le lendemain, le garde ayant vu le même enfant qui lui avait dit la même chose et que le garde lui ayant demandé pourquoi il devait compter treize au lieu de douze, l'enfant ne lui avait rien répondu ; seulement, qu'en se retournant pour s'en aller, il avait laissé voir son dos saignant et tout en feu. Ce qui voulait dire que, dans treize jours, la ville serait toute à feu et à sang.

Pour corroborer cette belle prédiction, on ajoutait qu'un meunier des environs de Hanovre, travaillant une nuit de sa profession, avait aperçu, à travers les murs de son moulin, cette ville qui brûlait; qu'il y courut pour porter secours, et qu'en allant il voyait les flammes s'augmenter de plus en plus ; qu'enfin, arrivé à Hanovre, le grand feu avait entièrement disparu à ses yeux ; que, surpris d'une telle vision, il avait demandé à quelqu'un qui passait près de lui comment il se faisait qu'il avait vu de loin la ville tout en feu, tandis que tout y était tranquille et dans l'ordre accoutumé; que le passant lui avait dit : « Patience, la ville ne brûle pas encore, mais, dans treize jours, ce que vous avez vu s'accomplira »; et qu'en achevant ces mots celui qui venait de les prononcer s'était évanoui comme une vapeur légère.

Plus l'absurdité de ces contes était grande, et plus ils faisaient de progrès sur l'imagination des bonnes gens pour lesquels ils étaient faits. Le peuple n'avait point à se plaindre du nouveau gou-

vernement, au contraire; il était cent fois plus heureux sous Jérôme qu'il ne le fut jamais sous ses anciens maîtres et surtout sous le dernier Électeur. Celui-ci était le marchand général de son État, l'accapareur le plus déterminé qu'il y eût. Il achetait à bon marché et revendait tout à des prix très élevés. Il était le banquier de tout le monde et prêtait même à réméré : c'est ainsi qu'il était devenu le propriétaire de la terre de Freudenthal, donnée plus tard par Jérôme au général Allix, pour argent prêté à la famille de Buttlar, qu'elle n'avait pu rendre à temps. Aussi, avait-il des millions en caisse, ce qui l'embarrassa fort quand il fallut fuir devant les armées françaises. A quelques-uns malheur est bon ; cet embarras fit la fortune des frères Rothschild, fortune considérable aujourd'hui.

C'est au père de ces messieurs que le vieil Électeur confia son trésor, à la seule condition de le lui rendre à son retour. L'enfant d'Israël tint fidèlement promesse. Mais, pendant l'absence du déposant, l'intelligence du dépositaire en sut tirer le parti dont le résultat, tombé en des mains non moins habiles, est devenu... ce que l'on sait.

Ce souverain de Hesse-Cassel avait un fils âgé de plus de trente ans alors ; mais il se serait bien donné garde de lui confier son argent, ce prince ayant toujours mené une vie assez peu régulière.

XXXII

LE GÉNÉRAL TESTE. — (1813)

Les préparatifs de défense allaient toujours leur train, mais à petit bruit, le gouvernement ne voulant point augmenter les alarmes des Français et des Allemands qui lui étaient restés fidèles. Le Roi, sous divers prétextes, allait visiter tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les positions militaires que pouvait présenter la partie accessible de ses États. Ses troupes étaient exercées au maniement des armes.

Le camp en avant de la porte de Cologne avait été occupé le 22 mars. De nouvelles troupes avaient été dirigées sur les frontières du Nord à l'annonce du passage de l'Elbe par les Russes. Cette manœuvre hardie était venue jeter une nouvelle terreur parmi ceux de nos pauvres compatriotes déjà si peu rassurés. Les préparatifs de départ recommencèrent chez eux. Cependant, ayant appris, dans le courant d'avril, que les Russes s'en étaient retournés plus vite qu'ils n'étaient venus, on respira de nouveau et tout reprit, au moins en apparence, l'aspect de la tranquillité ordinaire.

Malgré cette nouvelle rassurante, les mesures

de précaution n'en marchaient pas moins toujours sourdement. Allix venait d'être nommé gouverneur de Cassel (13 avril), en remplacement du général hessois Helding, qui avait reçu sa retraite.

Nous eûmes une nouvelle et vive alerte le jour de Pâques 18. M. le colonel Mauvillon, commandant d'armes à Heiligenstadt, se replia tout à coup vers Cassel en disant que l'ennemi le suivait de près. La vérité était que quelques partisans prussiens étaient entrés à Mülhausen, ville sans défense, faisant mine de marcher sur la capitale. Le plus petit événement était à l'instant défiguré et grossi par les malintentionnés qui étaient ingénieux à faire prendre des souris pour des montagnes. Alors les trembleurs décampèrent véritablement ; et nous ne fûmes pas fâchés de les voir prendre ce parti, puisqu'ils diminuaient considérablement le nombre des alarmistes.

Vers cette époque, je quittai mon logement de la rue Royale pour aller en habiter un fort agréable et fort commode à la Salpêtrière, qu'avait fait arranger pour lui M. Ritter, caissier de notre administration. Il y en avait un autre à côté, que je lui promis de faire disposer convenablement pour le dédommager de celui qu'il me cédait. Il n'en fut pas plus content pour cela, mais il prit fort bien la chose, peut-être en apparence. Quoiqu'il en fût, j'avais là de grandes cours, des écuries, un jardin, qui ne me coûtaient rien, tan-

dis que je payais 900 francs de loyer dans l'autre.

Ce local me convenait d'autant mieux que je venais de faire l'acquisition de deux chevaux et d'une calèche, que venait de me céder un sieur Boucher, tapissier du Roi, qui était un de ceux que la peur avait gagnés et faisait rentrer en France. Ce moyen locomotif venait aussi fort à propos, attendu notre éloignement actuel du centre de la ville, et surtout du spectacle, sorte de distraction qui nous plaisait le mieux.

Voici le moment de rappeler ce camarade que j'avais à Nice, dont j'ai prévenu que je reparlerais. Un jour donc, que j'étais invité à dîner avec nos dames chez le nouveau gouverneur de la place de Cassel, celles-ci m'y devancèrent, attendu que quelques affaires de service devaient me retenir. Quand j'arrivai au salon, plusieurs généraux et officiers supérieurs y étaient déjà réunis. A mon entrée, il se fit une espèce de silence général, et un certain mouvement dans l'assemblée qui mit en évidence un des généraux qui en faisaient partie, et dont les yeux se dirigèrent sur moi en semblant dire : Voyons s'il me reconnaîtra. En saluant tout le monde, je remarquai ce général resté sur le premier plan, mais sans le fixer cependant plus particulièrement que les autres. Tous les regards étaient braqués sur nous. Ma femme me faisait des signes que je ne comprenais nullement, je ne savais ce que tout cela voulait dire. Enfin le général, un peu désappointé, dit : « Il ne me recon-

naît pas ! — Pardon général... » répondis-je d'un ton qui annonçait que ma pénétration était encore en défaut. « Comment, Duviquet, vous avez oublié Nice... Teste ! — Ah ! mille fois pardon, ajoutai-je en lui tendant la main ; il faut en accuser mes mauvais yeux plutôt que mon cœur. — A la vérité, j'ai un peu changé de costume, reprit-il en souriant. » Nous nous embrassâmes bien cordialement devant cette brillante réunion, en nous témoignant réciproquement tout le plaisir que nous avions de nous revoir après une absence de près de vingt années. Après le dîner, retirés dans une embrasure de fenêtre, nous nous fîmes le récit de nos petites aventures et cette journée se termina très agréablement.

Il m'apprit qu'il était commandant des troupes françaises chargées de protéger le royaume de Westphalie, ce qui me donna l'espoir de nous voir quelquefois. Mais le service, dans ces moments de crise, étant toujours très variable, nous ne pûmes plus nous rejoindre.

J'ai lu dernièrement, avec grand plaisir dans les journaux, qu'il venait d'être fait pair de France[1]. Il est frère de M. Teste, garde des Sceaux actuel.

[1] 7 Novembre 1839.

XXXIII

MARIAGE DU GÉNÉRAL ALLIX. — (1813)

Pendant les mois suivants, nous eûmes quelques moments de tranquillité. On chantait de temps à autre des *Te Deum* pour les tristes victoires de Lützen, Bautzen, etc.; nous avions alternativement des pluies, des orages, du froid et du chaud, de bonnes et de mauvaises nouvelles.

Ce fut vers ce temps-là que le général chercha à se remarier. Il fut d'abord question d'une demoiselle de Greven, fille, je crois, d'un surintendant militaire, de trente-cinq à trente-six ans. C'était une femme d'esprit, grande, un peu sèche. Il en eut peur, je crois, car il se retira.

M. Kellermann, commandant d'artillerie, proposa un autre parti; c'était une jeune personne qui était encore en pension; elle se nommait Louise-Marie-Hélène, fille de feu M. le général hessois de Hadhel. Celle-ci était fraîche, assez jolie, douce. Elle plut : le 2 juin, le mariage se fit par l'évêque catholique, pour le général seulement. Ensuite, il eut lieu pour la jeune dame devant le ministre de

sa croyance. Je ramenai la mariée de l'église. Il y eut un thé le soir au Gouvernement. Les circonstances ne permettaient guère de plus grande démonstration. Le général avait à sa noce, de son côté, sa fille Oxygénie, Mme de Bazarne, sa première belle-mère, moi et ma femme, ses oncle et tante, Cécile Ozon, sa cousine, et ses officiers généraux. La jeune mariée avait sa mère, trois frères, deux sœurs, Mme Delachapelle, sa maîtresse de pension, le commandant Kellermann et autres officiers de l'artillerie de sa connaissance.

M. Kellermann donna un thé, j'en donnai un aussi, ainsi que quelques autres officiers supérieurs. Ces soirées se ressentaient un peu de la gravité et du flegme allemand, inséparable de cet air digne, un peu voisin de cette morgue assez commune au delà du Rhin.

La nouvelle épousée fut fort heureuse dans les commencements; et si, par suite, elle eut un peu à souffrir, ce fut lorsque les affaires politiques vinrent rembrunir tout à fait l'horizon et par suite le caractère du général. Son exil troubla un peu sa tête. Les terribles froids de la Russie n'avaient pas peu, non plus, disposé cet organe à recevoir ce genre d'affection. Les procès qu'il fit, ceux qu'on lui suscita, ne contribuèrent pas moins à augmenter les fumées de son cerveau, et, de là cette humeur morose qu'il eut jusqu'à la fin. Il était sensible, tout bourru qu'il était par foucade, et pleurait comme un enfant à la moindre chose qui

en valût la peine. On a cru qu'il avait donné tête baissée dans la Révolution, c'est une erreur ; je sais de personnes qui ont été à même de voir en 1793 et 1794, qu'il était très opposé au contraire aux excès révolutionnaires. Entre autres faits que l'on pourrait citer à l'appui de ce que j'avance ici, il en est un qui lui fait beaucoup d'honneur. Il était en garnison à Sarreguemines, où, quelquefois, il allait à la société populaire pour passer le temps. Un soir, on y dénonça avec acharnement un citoyen paisible de cette petite cité. Une dénonciation à cette époque était bien voisine de la mort. Le capitaine Allix monta à la tribune et défendit cet homme avec tant de succès qu'il le sauva. A peine s'il le connaissait, mais il lui suffisait de le croire innocent pour qu'il le défendît au péril de ses jours. Rarement il laissait passer une motion incendiaire sans la combattre vigoureusement.

Sa première femme en faisait ce qu'elle voulait. Pour savoir le prendre tout dépendait du commencement. Sa seconde femme en eut peur d'abord ; et puis, quand elle voulut résister, il n'était plus temps.

Nota. — Lors de son affaire de Sarreguemines, Allix n'était que capitaine. Cette affaire eut du retentissement jusqu'au sein du comité du Salut public ; tellement que ce comité suprême prononça, et sa destitution, et son arrestation, avec ordre de le faire conduire à Paris sous bonne escorte. Dans cet intervalle, l'ennemi, qui était non loin de Sarreguemines, dirigea une attaque vigoureuse contre cette place pour s'en emparer. Allix qui y commandait momentanément, fit une

telle résistance, et s'y [illegible] le [illegible] assiégeants non seulement furent rep[illegible]ais encore battus à plates coutures, quoi qu'ils [illegible]n plus grand nombre que les assiégés. D'après le con[illegible] rendit de cette action un officier supérieur au c[illegible]lut public, cette autorité suprême se hâta de [illegible]nière décision, puis encore d'élever le capitaine au [illegible]mmandant de bataillon et de solliciter de plus en [illegible]n décret de la Convention qui déclarait que le cap[illegible]x avait bien mérité de la patrie.

On peut voir ce décret au *Bulletin des Lois*.

XXXIV

OPÉRA DE JOSEPH. — (1813)

Les spectacles allaient toujours leur train. C'était la seule distraction un peu agréable que l'on pouvait se procurer dans le moment.

On donna l'opéra de *Joseph*. Le char du bon et vertueux ministre n'était point cette fois traîné par les beaux chevaux de Sa Majesté, et fort heureusement, car une roue du char de triomphe s'étant rompue, l'acteur qui remplissait ce rôle (Dérubelle) tomba à terre. Cette chute occasionna un mouvement et un cri d'effroi qui, certainement, auraient fait sur ces animaux un effet qui aurait pu avoir des suites funestes. Il n'y eut de blessé que l'acteur, de manière que l'on vînt annoncer que la pièce ne pourrait être continuée; et le rideau se baissa au grand désappointement des spectateurs.

Le 15 juillet, une trombe d'eau tomba sur un petit village des environs de Cassel et y causa de grands dommages. La Fulde même en déborda subitement.

Le temps continuait à être fort maussade, on n'en

fit pas moins la fête anniversaire de la naissance de l'Empereur (15 août) qui fut fort triste.

Sur la fin de ce même mois, on arrêta le général Hammerstein parce que son frère, colonel des hussards westphaliens, avait passé à l'ennemi avec son régiment, et que le général, qu'on supposait informé de ce perfide dessein, n'en avait pas prévenu le gouvernement, ou ne s'y était point opposé assez efficacement. Deux autres frères qui avaient des emplois lucratifs dans l'État ne furent que destitués.

Tout cela ne présageait rien de bon ; aussi le moment de la grande crise approchait.

XXXV

LES RUSSES, DÉPART DE CASSEL (1813)

Le 26 septembre au matin, que j'étais fort tranquillement auprès de mes ouvriers charpentiers qui continuaient à me construire de nouveaux hangars, j'entends tirer le canon. Croyant qu'on faisait l'exercice au fort, où l'artillerie avait son polygone : « Oh, oh ! dis-je à part moi, Allix n'est guère galant ce matin ! » Depuis quelque temps, la Reine l'avait prié de ne pas faire commencer ses expériences à feu avant neuf heures, attendu que cela la réveillait et qu'elle ne pouvait plus se rendormir. J'étais donc étonné d'entendre le canon si matin et le général manquer ainsi de politesse envers sa gracieuse souveraine.

Mes ouvriers, de leur côté, continuaient leurs travaux au bruit de la canonnade, quand je vois arriver leurs femmes qui leur parlent d'un air agité, et ceux-ci de prendre leurs outils et partir au plus vite, tout en me disant : « Rousses ! Rousses !!! »

« Bath, bath !... fis-je en les engageant par signes à rester, ce sont des fadaises qu'on vous conte là. — Non, non, *Herr Director*, me dit Jeannette, notre

cuisinière, qui parlait un peu français, vous croi pas, mais c'est bien vrai. » Cela pouvait être possible, depuis si longtemps qu'on parlait de leur arrivée. Justement alarmé d'une telle nouvelle, je courus chez le général pour savoir au juste à quoi m'en tenir à cet égard. Qu'aperçois-je dans la rue? Allix lui-même, que les fièvres retenaient dans son lit depuis plus de quinze jours, monté sur son cheval de bataille, pâle, jaune vert ; un cadavre n'aurait pu être plus effrayant. Ce n'était certes pas la peur qui lui avait donné cette mine de l'autre monde, mais la maladie. Il venait d'être nommé général en chef des armées du royaume, et il réunissait son monde pour marcher contre l'ennemi. Je monte chez lui (à l'Arsenal) et trouve ces dames qui emballaient en toute hâte leurs effets. « Comment, leur dis-je, vous en êtes là! et vous ne nous faites rien dire à nous autres là-bas! dans notre Salpêtrière? — Nous pensions que vous saviez... »

Comme ce n'était pas le moment de chercher querelle à personne, je revins bien vite sur mes pas éveiller nos dames qui dormaient encore, faire aussi nos paquets, mettre les chevaux à la calèche et suivre le mouvement. Tout cela fut l'affaire de deux heures environ. A dix heures et demie, nous étions en voiture, laissant nos meubles, linge, etc., à la garde de Dieu, de notre cuisinière et de sa sœur, ne pouvant faire mieux, n'emmenant avec nous que Charles, notre domestique mâle, pour nous servir de cocher.

Nous allions tout bonnement prendre la route de Francfort qui est celle de France, quand des fugitifs comme nous, que nous rencontrâmes sur la Place-Royale, mais mieux informés, nous indiquèrent la route de Hollande comme la plus sûre et celle que prenaient tous nos malheureux compagnons d'infortune.

Nous sûmes plus tard que Mme Garnier, un peu petite maîtresse, femme du médecin du Roi, qui avait eu le malheur de prendre le matin la route de Francfort, avait été prise, dévalisée, etc. et conduite au chef des Cosaques, qui ne l'avait relaxée que deux jours après ; ce qui avait beaucoup diverti les dames de la Cour, qui ne semblaient peut-être en rire que pour mieux cacher leur jaloux dépit.

Quand nous fûmes dans la bonne voie, nous vîmes en effet une file étonnante de voitures, et entre autres celles de MM. Siméon, ministre de la Justice, du comte de Wolfradt, ministre de l'Intérieur[1], Dupleix, intendant du trésor, Ducrot, inspecteur général aux Revues ; de Mme la comtesse de la Ville-sur-Illon, qu'à la Cour on nommait la princesse *Néanmoins* (nez en moins) à cause de son trop petit nez ; la comtesse Chabert, femme du général de ce nom, et tant d'autres. Je suivis cette file. C'est dans ce moment que j'eus lieu d'admirer l'heureuse prévision d'Allix, qui m'avait conseillé de ne pas faire venir tout mon monde à la fois. Je

[1] La famille Allix avait pris une autre route plus courte et non moins sûre que celle que nous suivions.

ne sais comment nous nous serions tirés cinq personnes d'une telle échauffourée.

A une lieue environ de Cassel, nous aperçumes, à travers champs, un petit monsieur, en bas de soie blancs et en escarpins, qui venait nous demander une place dans notre voiture. Il ne lui fut pas difficile de s'apercevoir au premier coup d'œil que cela était impossible. En effet, après nos trois places réservées, nous avions bourré la calèche de tout ce que nous avions pu. Derrière, était une malle renfermant nos effets les plus précieux. Ce monsieur nous dit qu'il appartenait à l'ambassade de France, et qu'il lui importait, à cause de cette qualité, de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, de qui il pourrait éprouver de fort mauvais traitements dans l'espoir d'obtenir de lui des révélations importantes ; il nous ajouta qu'il avait été pris au dépourvu, et que toutes les voitures de son ambassade étaient parties quand il s'était éveillé.

Je lui fis voir les voitures qui étaient devant nous et lui conseillai d'aller demander un asile dans l'une d'elles, qu'il y en avait plusieurs de vides. Il suivit mon avis et s'en trouva bien, car je le vis monter dans l'une de ces dernières et n'ai su ce qu'il était devenu depuis.

XXXVI

CE QUI SE PASSE A CASSEL APRÈS L'ARRIVÉE DES RUSSES (1813)

Nous voilà donc émigrant à Coblentz à notre tour. Ainsi vont les choses en ce monde !

Tandis que nous roulons, pour le moment, sur une assez bonne route, je vais, sans retarder pourtant mon voyage, revenir un instant à Cassel pour dire ce qui s'y passait et ce que, bien entendu, je n'appris que plus tard.

L'apparition inattendue des Russes aux portes de la capitale avait été d'autant plus facile à effectuer qu'ils avaient trouvé des guides parmi les gens du pays même qui les avaient amenés par cent détours connus d'eux seuls.

Cependant, un gendarme westphalien, resté fidèle à son roi, étant parti d'une petite ville peu distante de Cassel, était arrivé vers les quatre heures du matin au château pour y donner l'éveil.

Allix fut nommé de suite général en chef, comme je l'ai dit. Puis, le Roi fit sa retraite avec les grands officiers du palais. Il comptait si peu sur un pareil voyage que la veille au soir, en se couchant, il avait

arrêté une partie de chasse pour le lendemain en désignant l'heure de quatre pour le départ; et ce fut la même précisément qu'avaient choisie d'autres chasseurs pour une chasse différente.

La première chose que fit Allix fut de prendre toutes les mesures de précaution qu'exigeait le premier moment. Le pont de Pierre barricadé, des troupes furent envoyées sous les ordres des généraux Zandt et Bastineller garder la porte de Cologne. Ces généraux étaient sûrs, mais leurs gens ne l'étaient guère, car ils passèrent de suite à l'ennemi avec les troupes du camp. Ce qui restait encore au général en chef pouvait bien monter à cent... hommes, des hussards Jérôme-Napoléon, formés de jeunes gardes d'honneur français dont l'Empereur avait gratifié son frère.

C'est avec cette armée qu'Allix tint en respect le général Czernitcheff pendant trois jours entiers, et il ne se retira qu'après une capitulation des plus honorables, car tout son monde conservait armes et bagages.

En prenant possession de la ville, le général russe déclara le royaume de Westphalie dissous: une commission de gouvernement fut formée sous sa spéciale protection. Aucun soldat russe ne put entrer en ville sans une permission expresse.

Czernitcheff s'empara des caisses publiques, c'est-à-dire de celles que les caissiers du gouvernement n'avaient point emportées avec eux. Ce fut un bon coup pour tous ceux qui tenaient finances,

car ils n'eurent jamais aucun compte à rendre à personne, et, en effet, à qui auraient-ils pu en rendre légalement ?

Celle de mon administration fut escamotée par notre *agent comptable*, M. Ritter, allemand, qui avait filé avec 30.000 francs deux jours avant les autres. Sur cette somme, il me revenait mille écus environ pour mes remises, mais le fripon emporta tout, voulant sans doute me faire payer le loyer du logement de la Salpêtrière qu'il m'avait cédé. Il n'osa pas rester au pays, il se retira dans le grand-duché de Francfort où je n'ai pu le découvrir.

Le peuple pilla quelques maisons publiques et particulières. Pour ma part, je n'eus de pris que quelques habits, quelques robes de nos dames restées aux porte-manteaux, les serviettes de table du service courant, deux valises en cuir renfermant des hardes de peu de valeur que Bourbon m'avait laissées en passant à Cassel en se rendant à la Grande Armée. Le reste de mes effets avait été mis en sûreté par ma domestique et sa sœur, que j'en avais établies gardiennes en partant.

Le général russe pillait aussi de son côté, mais plus en grand, plus noblement. Au château, à la place de chaque chose qu'il prenait il mettait sur un petit papier : *Pris par le général Czernitcheff*.

Ce n'était qu'une pointe que ce général avait faite sur la Westphalie. Aussi, craignant à son tour pour sa sûreté et celle de son monde, et sachant qu'une division de l'armée française venait

d'être informée de cette échauffourée, il décampa lestement le 3 octobre, c'est-à-dire trois jours après son entrée à Cassel. La garde bourgeoise, pour maintenir le bon ordre en ville, en prit le service; et Allix, avec son armée, y entra le 7 au nom du roi Jérôme-Napoléon.

XXXVII

ROUTE VERS LA FRANCE. — RETOUR A CASSEL (1818)

Reprenons le cours de notre voyage et celui de son narré.

Nous venions d'arriver à un village nommé Lichtenau où tout le monde s'arrêta pour faire rafraîchir les chevaux et soi-même ; car personne, je pense, n'avait eu le temps de déjeuner à Cassel; il était deux à trois heures de l'après-midi.

Avant de nous remettre en route, je fis l'inspection de ma voiture et de la malle qui était derrière; quoique attachée avec des cordes seulement, rien n'avait bougé. Celles des autres voitures y étaient fixées au moyen de chaînes ou d'écrous. Dans mon inspection, je repoussai assez vivement deux paysans qui m'avaient l'air de faire la leur aussi. Ils se retirèrent sans mot dire, mais n'en pensant pas moins sans doute et tout en se réservant peut-être, *in petto*, de me faire repentir bientôt de ma brusquerie. Nous nous mîmes en route pour Paderborn un peu après la tombée de la nuit. Quand nous y arrivâmes, il était près de huit heures. Tous les

bourgeois de cette bonne ville étaient sur leur porte avec des flambeaux pour nous éclairer d'un air consterné plutôt que satisfait. L'un d'eux vint à moi et me demanda si j'avais une malle derrière ma voiture ? A cette demande, je dis à ma femme : « Nous sommes volés ! » Je mis pied à terre et je vis ce qui avait occasionné la demande de ce brave homme, c'est-à-dire les cordes coupées de feue notre chère malle et traînant à terre. Je n'eus à l'instant qu'une seule idée, c'est que le coup avait été fait par mes deux coquins de Lichtenau. Parmi les ministres, nos compagnons d'infortune, était aussi le général de Bongars, que j'avais oublié de mentionner. Je m'adressai à lui comme chargé de la police générale, il mit de suite à ma disposition deux gendarmes qui partirent aussitôt pour suivre la route de Lichtenau et voir s'ils la retrouveraient; ils revinrent fort tard dans la nuit sans nouvelle de l'objet en question. Le temps était fort mauvais, le ciel obscur. On m'avait bien engagé à suivre les gendarmes afin de diriger leurs recherches; mais il aurait fallu quitter nos dames, les laisser dans une auberge ; — pendant mon absence ne pouvait-il pas survenir quelque événement qui obligeât à une prompte retraite? Qu'auraient fait ces dames dans un pareil moment? Je laissai donc aller seuls les gendarmes au risque de voir leur peine perdue.

Cependant cette malle contenait beaucoup de choses de prix : telles que notre argenterie, quel-

ques bijoux, mon petit uniforme complet brodé d'or, les robes de soie de ces dames, des châles, du linge fin, et mille autres petits objets qui, sans avoir une grande valeur intrinsèque, coûtaient encore assez cher. J'ai toujours estimé à plus de cent louis tout ce qu'elle contenait, et je crois être encore bien au-dessous de mon estimation.

En apprenant le lendemain matin le peu de succès de la course de ses gendarmes, M. de Bongars, sur l'indication que je lui donnai, écrivit au maire de Litchenau pour ordonner des recherches dans ce village. Si nous n'eussions pas dû retourner à Cassel, ses ordres n'auraient eu aucun résultat, mais, comme il en fut autrement, le maire s'en occupa et répondit de suite au général que la malle était retrouvée et qu'elle était chez lui. On m'en donna avis et, comme je devais repasser dans cet endroit pour revenir à Cassel, je fus trouver le magistrat campagnard, qui me représenta bien ma malle, mais vide, sans poignée et couverte de boue; il me dit que c'était ainsi qu'elle avait été trouvée dans un fossé de la route, remplie de pierres.

Il était bien certain pour moi maintenant qu'elle avait été prise par les deux hommes ci-devant désignés, j'invitai le maire à faire faire des recherches et s'informer partout des effets qu'on pourrait faire vendre par sous main, qui ne seraient point à l'usage du vendeur. Il me le promit, mais notre second départ anéantit toutes nouvelles

informations, et je n'en entendis plus parler.

Revenons à notre bonne ville de Paderborn, d'où nous partîmes le lendemain matin pour continuer notre route.

Les autres voitures allaient plus vite que la mienne et arrivèrent un jour ou deux avant nous à Munster, où l'autorité française ne voulut pas les laisser aller plus loin, sous prétexte que cela pouvait jeter l'épouvante dans les départements du Bas-Rhin. Pendant ce temps-là nous continuions notre chemin. La princesse de la Ville-sur-Illon n'allait pas plus vite que nous, et nos deux voitures étaient presque les seules en retard; la nuit approchait, elle me fit prier de ne pas nous séparer. Je lui fis répondre que je me ferais un devoir de faire ce qu'elle désirait.

Mes chevaux étaient vieux et faciles à lasser, je craignais à chaque instant qu'ils ne nous laissassent en route. Le lendemain soir, à une nouvelle halte que nous fîmes dans une auberge d'un petit village dont le nom m'échappe, mais où il y avait un couvent de Cordeliers, je priai l'aubergiste de me les faire vendre. Tandis qu'il était allé me chercher un acquéreur, nous entrâmes chez lui; nous trouvâmes là des personnages assez étranges. D'abord un marchand de mort-aux-rats en grand costume; il avait une longue redingote dont le collet, comme celui d'une robe de pèlerin, était garni de rats morts au lieu de coquilles : il avait de plus un long bâton, comme un marchand de lacets,

où pendaient un grand nombre de ces animaux de la grande espèce. Puis, venait une tablée de trois à quatre cordeliers qui chantaient joyeusement en sablant une liqueur mousseuse, non d'Épernay ni d'Aï, mais provenant de la brasserie voisine, et qui paraissait réjouir fort les bons Pères.

Ma pauvre femme, qui ne vit d'abord en entrant que Leurs Révérences en goguette, se mit à rire de ce spectacle, mais il n'en fut plus de même quand elle aperçut l'homme aux rats; elle devint pâle et tremblante et, me pressant le bras du sien, elle me dit : « Mon ami, allons-nous-en, allons-nous-en !... cet homme me fera mourir avec toutes ces vilaines bêtes ! » Je la rassurai de mon mieux, mais l'hôtesse, qui la comprit mieux qu'elle ne l'entendait, nous débarrassa du marchand de mort-aux-rats en achetant un paquet de ses drogues et le renvoya. Puis nos ris recommencèrent en examinant de nouveau la gente encapuchonnée dont la gaieté croissait en rapport du nombre de pots de bière qu'elle vidait.

Je vendis mes vieux chevaux beaucoup mieux que je ne l'aurais cru; nous en prîmes d'autres de poste, et nous arrivâmes le jour suivant à Munster, où nous ne restâmes, nous, qu'un jour, car nos ministres parvinrent enfin à obtenir le libre passage pour tout le monde.

Le 5 octobre, nous vînmes coucher à Dusseldorf, le lendemain dîner à Cologne et coucher à Bonn. Le 7, vers cinq heures du soir, nous arrivâmes à

cuisinière,
pas, mais
sible, depuis
arrivée. Jos
courus chez
m'en leur
Allix lui-même
lit depuis
val de bataille
rait pu être
peur qui lui
monde, mais
général en
sait son
monte chez
qui emballaient
ment, leur di
faites rien
Salpêtrière?

Comme
querelle à
pas éveiller
aussi nos
et suivre le
deux heures
étions en
à la garde de
ne pouvant
que Charles
servir de

J'arrivai à Cassel le 10 à une heure du matin
trouvai mon monde à son poste : les deux sœurs
aient fidèlement gardé la maison. On ne m'avait
is que ce que j'ai dit plus haut.

J'allais tous les jours auprès du Lieutenant du
oi dont j'étais comme le secrétaire intime. Si
llix n'était pas roi, il ne s'en fallait de guère ; il
ait plus puissant en ce moment que le Roi ne
avait jamais été. Son nom seul faisait trembler
ut le monde.

Tous les secrétaires généraux des différents minis-
res venaient chaque jour lui soumettre leur tra-
ail. Un jour que j'arrivais comme à mon ordi-
aire, M. le chevalier Hugot, secrétaire général des
elations extérieures, me dit en me voyant entrer :
Monsieur Duviquet, venez donc à mon aide et
mpêchez le général de faire une chose qui peut le
erdre. » Il s'agissait d'une lettre qu'il écrivait au
loi *ab irato*, en réponse à une qu'il venait de rece-
oir du cabinet de Sa Majesté, dans laquelle on lui
nsinuait de faire un grand exemple sur un ou
leux des membres les plus influents de la ci-devant
ommission de Gouvernement. L'un d'eux était le
omte de Hardenberg, homme riche et considéré
lans le pays, et de plus père du premier ministre
lu roi de Prusse.

On aurait été fort aise, comme Allix n'avait pas
out le monde pour ami à la Cour, de lui donner
'odieux d'une pareille affaire, pensant qu'il la sai-
sirait volontiers pour faire éclater sa puissance ou

Coblentz, lieu de notre destination momentanée, puisque c'est là que nous devions apprendre les destinées du pauvre royaume que nous venions de quitter avec tant de précipitation et de regret; c'est là que j'appris de Cassel ce que j'ai dit ci-devant.

Le Roi nous avait devancé de deux jours à Coblentz; et c'est encore là que nous sûmes que l'ennemi avait évacué le royaume le 3, et que le général Allix y était rentré le 7 avec le titre de *lieutenant du Roi.*

Quoi qu'il en fût, nos dames durent partir pour retourner en France, tandis que, de mon côté, je me mettais en route pour revenir à Cassel; tout cela était trop précaire pour les ramener dans un pays que nous fûmes obligés, trois semaines après, d'abandonner de nouveau et pour toujours.

La première chose que fit le Lieutenant du Roi, en arrivant dans la capitale, fut de dissoudre la commission de gouvernement créée sous l'influence du général russe, et de faire metttre au Castel tous les membres qui la composaient. On poursuivit aussi ceux qui avaient pris une part marquée aux événements du 30 septembre, 1, 2, 3 octobre.

La statue de l'empereur Napoléon de la Place-Royale, pendant l'occupation, avait eu un bras et le nez mutilés. Elle fut restaurée.

Jérôme quitta Coblentz en même temps que nous, c'est-à-dire le 9 octobre, pour se rendre à Marbourg, en attendant que l'ordre fût un peu rétabli dans son royaume.

J'arrivai à Cassel le 10 à une heure du matin et trouvai mon monde à son poste : les deux sœurs avaient fidèlement gardé la maison. On ne m'avait pris que ce que j'ai dit plus haut.

J'allais tous les jours auprès du Lieutenant du Roi dont j'étais comme le secrétaire intime. Si Allix n'était pas roi, il ne s'en fallait de guère ; il était plus puissant en ce moment que le Roi ne l'avait jamais été. Son nom seul faisait trembler tout le monde.

Tous les secrétaires généraux des différents ministères venaient chaque jour lui soumettre leur travail. Un jour que j'arrivais comme à mon ordinaire, M. le chevalier Hugot, secrétaire général des Relations extérieures, me dit en me voyant entrer : « Monsieur Duviquet, venez donc à mon aide et empêchez le général de faire une chose qui peut le perdre. » Il s'agissait d'une lettre qu'il écrivait au Roi *ab irato*, en réponse à une qu'il venait de recevoir du cabinet de Sa Majesté, dans laquelle on lui insinuait de faire un grand exemple sur un ou deux des membres les plus influents de la ci-devant commission de Gouvernement. L'un d'eux était le comte de Hardenberg, homme riche et considéré dans le pays, et de plus père du premier ministre du roi de Prusse.

On aurait été fort aise, comme Allix n'avait pas tout le monde pour ami à la Cour, de lui donner l'odieux d'une pareille affaire, pensant qu'il la saisirait volontiers pour faire éclater sa puissance ou

donner un libre cours à ses principes de sévérité. On se trompait, il avait vu le piège, et c'était rempli de cette sainte colère qu'il avait pris la plume et répondu à la lettre dont il s'agissait.

« Tenez, voici Maurice, dit le général en me voyant entrer, il va nous mettre d'accord. Approchez ici, l'oncle, et lisez-moi ça. » Je prends lecture de cette lettre et trouve en effet des choses trop hardies et dites surtout en des termes qui ne se trouvent guère dans les protocoles à l'usage des têtes couronnées, je secouai la tête. « Eh bien ?... — C'est un peu fort, général ! — Pour qui me prennent-ils donc là-bas... suis-je un assassin ? » Et il roulait des yeux à ne laisser voir que le blanc et disait encore : « Ils se trompent ! — Allons, général, il faut refaire cette lettre. — Non ! Elle partira telle qu'elle est ! — Non, elle ne partira pas, répliquai-je avec assez de sang-froid, et, tout en achevant ces mots, je la jetai au feu. M. Hugot fit un mouvement d'effroi dans mon intérêt. Allix en fit un d'étonnement. Ne lui donnant pas le temps de la réflexion, j'ajoutai : « Général, il faut en récrire une autre. » Il hésita un moment, puis il me dit : « Eh bien, écrivez-la, vous ! — Non, général, c'est vous qui devez l'écrire. Allons, mettez-vous là ». Je lui montrais sa place ordinaire. Il prit la plume, et fit cette fois une lettre convenable dont il chargea M. le secrétaire général des Relations extérieures, qui ne pouvait pas revenir de ma hardiesse, et surtout de la docilité de Sa

Majesté en second. Je lui dis que c'était la première fois que je me permettais pareille chose, et que je croyais qu'il ne faudrait pas en abuser. En effet, mon sang-froid dans cette circonstance l'avait subjugué ; mais je n'aurais pas répondu d'une seconde épreuve.

XXXVIII

SECOND DÉPART DE CASSEL (1813)

Le 17 octobre, le Roi fit son entrée dans la capitale. Il passa en revue les troupes qui lui restaient, et, le soir, la ville fut illuminée.

Ce même jour, les hautes fonctions du général cessèrent, mais il fut créé comte de Freudenthal, du nom de la terre que le Roi lui avait donnée l'année dernière, estimée alors 50.000 francs, mais qui en vaut, dit-on, aujourd'hui, plus de 80.000. Ce comte de Hardenberg, qu'on avait voulu mettre à la discrétion d'Allix, fut exilé, ainsi que le prince de Hesse-Philipstahl, et le conseiller Schult.

Le 20, on fusilla un embaucheur pour l'armée russe.

Du 21 au 25, les inquiétudes recommencèrent comme au temps du premier départ, mais elles étaient bien plus fondées. On emballait de nouveau et plusieurs prenaient les devants. Je fis faire une grande caisse ou je plaçai notre linge, mon grand uniforme, mes autres hardes et différents objets d'usage ordinaire. Je la déposai chez le docteur

Leschen, l'un de mes sous-directeurs qui la remit en retournant à Hanovre d'où il était, à M. Lang, qui me la fit parvenir deux ans après à Paris où nous demeurions alors. Elle était à moitié vide : je me trompe, elle était encore pleine, mais au moyen d'un sommier de vieux crin plié en deux qu'on avait mis à la place des objets qu'on avait volés. Qui avait commis ces soustractions? Ce ne pouvaient être que des étrangers ou des domestiques de M. Lang, car, quant à lui, je ne pouvais l'en soupçonner; il passait pour un très honnête homme.

Je vendis mes gros meubles en bloc à un digne fripier, qui me les paya le quart à peu près de leur valeur, fort heureux encore qu'il voulût bien les prendre.

Je payai ma cuisinière et lui donnai, ainsi qu'à sa sœur Blum, beaucoup de petites choses qui leur firent grand plaisir ; je ne gardai que Charles, mon domestique.

Comme j'avais vendu mes chevaux dans notre première retraite, le docteur Leschen me céda le sien.

Ce fut le 26 octobre, à trois heures de l'après-midi, qu'il fallut dire adieu à Cassel et à toute cette bonne Westphalie.

Je vins coucher à Warburg ; le lendemain, à Paderborn, pour la seconde et dernière représentation. Le 28, j'arrivai à Lippstadt, assez mécontent de mon équipage. J'avais attelé mon cheval à

ma calèche que j'avais conservée ; elle avait fait une route déjà très fatigante par les mauvais chemins qu'on rencontrait de distance à autre ; un des ressorts me donnait de l'inquiétude ; mon cheval commençait à se blesser au poitrail ; je vendis le tout dans cette ville, et renvoyai mon domestique, résolu de prendre la poste, ce qui est assez commode en ce pays, attendu qu'on vous donne voiture et chevaux.

Quand je parlai à ce pauvre garçon de renvoi, il se mit à pleurer, il voulait me suivre en France à toute force. Je ne pus m'en débarrasser qu'en prenant son adresse et lui promettant de le faire venir soit pour moi ou pour tout autre. C'était un excellent garçon.

A Lippstadt les auberges étaient toutes pleines, je fus loger chez l'apothicaire, qui vint m'offrir une chambre en voyant mon embarras.

Je vins en poste à Hamm ; les chemins étaient affreux : je me félicitai beaucoup de m'être débarrassé de mon équipage. Les chevaux entraient dans la boue jusqu'au ventre ; il fallut aller ainsi jusqu'à Una. De là, je vins souper et coucher à Hagen où je fus obligé d'attendre des chevaux, qu'on était allé chercher dans les campagnes environnantes sur une réquisition du maire et qu'on ne pouvait ensuite obtenir que de l'agrément de ce magistrat, attendu la trop grande affluence de voyageurs ; et, plus on était haut placé, plus la permission du maire vous était promptement accordée.

J'avais pris c[illegible] age, ce q[illegible] diminuait de moitié f[illegible] s de route. Nous éti[illegible] toujours très s[illegible] ux différents relais [illegible] moyen d'un [illegible] t que disait mon second tout b[illegible] l'oreille de l'[illegible] ier municipal. A la fin de notre rou[illegible] je fus curi[illegible] de savoir q[illegible] el moyen il employ[illegible] pour ne po[illegible] attendre [illegible] avoir toujours de b[illegible] chevaux. « Ce [illegible] y[illegible] en simple, me répondit-[illegible] je disais aux maires [illegible] vous étiez l'oncle du géné-ral Allix, et que vous a[illegible] un haut emploi dans l'État; comme le géné[illegible], ajoutait-il, est très avan-tageusement connu da[illegible] cette partie de l'Alle-magne, en sa consi[illegible] ion, nous étions prompte-ment servis. » Je le [illegible] i d'avoir employé un pareil expédient, qui n'entrait nullement dans ma manière d'être ; ma[illegible] c[illegible] e il ne s'était pas trop écarté de la vérité et [illegible] cela n'avait fait de tort à personne, il n'en fut p[illegible] question.

Le 30, nous arrivâmes à Elbersfeld, grande et jolie ville renommée d'Allemagne par toutes ses fabriques de soieries, toiles, armes, etc. Jérôme et sa suite nous y avaient devancés. Je voulus empor-ter quelque chose de cette ville commerçante, j'y achetai à bon compte des foulards, des cravates et de la toile.

Le 31, nous fûmes coucher à Deutz et le lende-main, 1er novembre, à Cologne où j'arrivai à la suite de M. le baron de Reinhard, ministre plénipo-tentiaire de France à la cour de Westphalie, ce qui m'évita d'attendre pour le passage du Rhin. Le

Roi y était arrivé la veille et paraissait devoir y séjourner quelque temps.

Pour moi, je partis de cette ville le 5 novembre et pris modestement la diligence pour rentrer en France. Ce n'était pas par ton, mais par nécessité que j'avais pris la poste. Je ne pense pas avoir jamais oublié mon humble fortune, et si, à Cassel, j'avais fait ajouter à l'habit bleu de mon domestique, un collet serin, c'était plutôt à cause de la place que j'occupais, que pour me donner personnellement l'air d'avoir une livrée.

La voiture était composée de MM. Pairou, payeur général de la Guerre ; Alexandre, receveur général du district de Cassel, père de cette jeune et malheureuse personne susmentionnée. Celui-ci avait l'air si honteux, si contraint qu'il nous fit pitié. Nous avons su depuis qu'il ignorait le fond de l'affaire et qu'il avait été le premier trompé par sa femme ; mais poursuivons notre légende : Après lui, venait M. Constant Laget, secrétaire du ministre de la Justice, son parent, excellent jeune homme avec lequel je fis en route bien des châteaux en Espagne pour rappeler à nous les chances de cette aveugle et inconstante déesse qui nous avait souri un moment si agréablement pour nous faire ensuite une si laide grimace. Puis venait un prêtre, une dame d'une vertu un peu équivoque et plusieurs officiers de troupes légères.

Nous passâmes à Juliers, ville fortifiée dont le duché fournit de beaux chevaux, à Aix-la-Chapelle,

où je remarquai en la traversant l'antique hôtel de ville qu'on prendrait plutôt pour une église que pour toute autre chose, la statue de Charlemagne, et une infinité de soupiraux d'où s'exhalaient des nuages de vapeur d'eaux chaudes dont cette ville est pourvue ; de là, à Liège, puis à Bruxelles, cette ville si commode à nos négociants *malheureux*. On y remarque comme à Aix, sa gothique mairie, le Palais-Royal et le parc, une des plus belles promenades que j'aie vues.

De Bruxelles on va à Ath et Tournai, de là à Lille, où nous avons été le soir au spectacle. On y donnait *le Hulla*, qui fut bien mal joué et chanté par parenthèses. Le parterre était encore debout à cette époque. Nous ne vîmes, des belles fortifications de cette place de première ligne, que la porte par laquelle nous entrâmes et les ponts-levis que de lourds madriers mettaient en mouvement. Cette ville a soutenu plus d'un siège mémorable dans son temps. On parle encore avec admiration de celui qu'elle soutint en 1792 contre les Autrichiens et les Prussiens réunis. Il dura onze jours, pendant lesquels une grêle de boulets rouges et de bombes abîmèrent la ville.

La gaîté française ne perd jamais rien de sa vivacité, même au milieu des plus grands dangers. On raconte qu'un perruquier avait, dans les premiers jours du siège, ramassé un éclat de bombe dont il se servit en guise de plat à barbe pour raser ses pratiques en accompagnant cet acte de sa profes-

sion de tous les lazzis en usage parmi les artistes de ce genre. Sa boutique ne désemplissait pas.

Le Palais Richour, bâti par Jean Sans Peur en 1430, n'est guère remarquable que par son ancienneté. L'Arc de Triomphe appelé la porte de Paris. la Bourse, l'Hôpital général, le pont Napoléon d'une construction si élégante, qui réunit l'esplanade qui est entre le canal et la citadelle, sont des monuments dignes d'une grande ville.

De Lille, nous fûmes à Amiens; nous passâmes de nuit au pied du magnifique portail de sa cathédrale. Ce beau monument religieux, un des plus remarquables de France, se trouve masqué en partie par la plus laide bicoque du pays. On s'arrêta non loin de là pour, se rafraîchir un instant, puis l'on continua sa route pour Arras, patrie de Damiens, l'assassin de Louis XV, et de ce bon M. de Robespierre, l'assassin de bien d'autres. Après avoir traversé Clermont et Chantilly, nous arrivâmes enfin à Paris le 10 novembre à neuf heures du soir et fûmes descendre, avec M. Laget, hôtel de France, rue des Deux-Écus, mon logement ordinaire de cette époque.

XXXIX

RETOUR EN FRANCE ET GUERRE DE L'INTÉRIEUR (1814)

Me voilà donc encore une fois revenu au lancé ; mais celle-ci fuyant devant les armées ennemies. Elles s'arrêtèrent cependant aux bords du Rhin, ces armées victorieuses, pour voir l'attitude qu'allait prendre la France. De là, les souverains envoyèrent des propositions à l'Empereur. Le Rhin, les Alpes, et les Pyrénées furent offertes comme devant être les nouvelles limites de l'Empire. Malheureusement, Napoléon était trop irrité en ce moment pour accepter ces sages propositions. Avant de quitter son armée, il établit sa ligne de défense et arriva rapidement à Saint-Cloud. Il s'adressa au Sénat et au Corps législatif : ce dernier lui suscita des tracasseries qu'il méprisa. Si elles avaient été dictées par l'amour de la patrie, elles auraient mérité une autre épithète, mais, peu de temps après, le chef des meneurs prouva que, dès lors, il était vendu à ceux qui s'étaient vendus avant lui.

Marie-Louise fut nommée régente de l'Empire, et l'Empereur partit le 25 janvier pour aller se mettre à la tête de ses armées.

Dès le 1er de ce même mois, les Russes et les Prussiens avaient passé le Rhin. Les Autrichiens, les Bavarois, etc., etc. s'avançaient en France par la Suisse. Et pourtant, tout vainqueurs qu'étaient ces vaillants soldats, ce n'était qu'en tremblant qu'ils mettaient le pied sur le sol français. Ce sol, qui pouvait devenir pour eux une lave brûlante, si Napoléon n'eût pas craint de déchaîner le lion terrible auquel il avait rogné les ongles d'un peu près, lesquels pouvaient repousser bien vite : mais quand l'ennemi commun en aurait été déchiré, n'aurait-il pas craint qu'ils ne se fussent retournés contre lui-même ?

Allix avait été nommé commandant de la division militaire dont le chef-lieu est Dijon, pour en aller prendre possession le plus tôt qu'il lui serait possible. Ce n'était pas une chose facile à exécuter dans le moment, attendu que l'empereur d'Autriche occupait tout le pays.

Il partit néanmoins dans le courant de janvier pour essayer de remplir cette mission. Le ministre de la Guerre lui remit 1.200 francs et 6 à 700 hommes en grande partie de troupes neuves pour s'en frayer le chemin. Nous le rejoignîmes à Sens, M. de Hadhel, son beau-frère, et moi, quelques jours après, c'est-à-dire le 30.

Le prince d'Isemburg était aux portes de cette ville avec ses Hessois.

Ce même jour (30) il attaquait la ville du côté de l'Est. Le général envoya après déjeuner son

beau-frère porter un ordre là où l'on se battait.. Après l'avoir remis à qui de droit, mon jeune compagnon de voyage de la nuit voulut, pour son coup d'essai, prendre part à la fête. On attaquait le collège, il s'y battit bravement. Une demi-heure après, il rentra au quartier général un bras en écharpe, blessé d'une balle. Il venait pour remplir auprès du général les fonctions de son aide de camp, et moi celle de son secrétaire intime. Je fus bientôt installé aussi. La correspondance était active ; j'avais encore parfois une autre occupation, celle de veiller sur une des tours de la cathédrale les mouvements de l'ennemi. Quand ce mouvement avait quelque chose d'hostile, j'écrivais au crayon, sur un bout de papier, ce que je voyais ; j'enveloppais une petite pierre dedans, je la jetais à un planton qui était au bas et qui la portait au général. Il y a apparence que j'avais été aperçu dans ce petit manège, car, un jour que j'étais allé dîner, je trouvai, à mon retour, dans la partie du toit près de laquelle je me plaçais ordinairement, un trou de balle d'un pouce de diamètre au moins qui m'aurait infailliblement atteint si j'avais été à mon poste.

Je couchais sur un matelas au pied du lit d'Allix. C'était moi qui reçevais toutes les ordonnances de nuit qui lui étaient adressées ; je les décachetais et, lorsqu'il y avait quelque chose de pressé, je le réveillais, sinon j'attendais son réveil pour lui en faire part.

18.

Notre colonne était essentiellement ambulante, et, suivant que la grande route était libre ou plus resserrée, nous allions en avant ou revenions sur nos pas. Le général tendait toujours à se rapprocher du centre de la division quand la circonstance paraissait favorable. C'est ainsi que nous fûmes à Villeneuve-le-Roi, Joigny, Auxerre, Noyers, Tonnerre ; nous poussâmes même jusqu'à Montbard. Là, nous logeâmes dans la maison de M. de Buffon. Je crois, si je ne me trompe pas, que sa sœur vivait encore ou sa nièce. Au moins une dame d'un certain âge, de ce nom, nous fit les honneurs de la maison.

Jusque-là, nous n'avions encore logé que dans les auberges aux frais du général. A mon arrivée auprès de lui, il m'avait remis sa bourse, c'est-à-dire les douze cents francs qu'il avait reçus du ministre de la Guerre et m'avait établi économe ou intendant de sa maison. Je payais partout. L'argent du ministre ne fut pas bien loin. Quand il fut dépensé, il fallut qu'il y pourvût par ses propres fonds. Il avança plus de cent louis du sien, que la Restauration, bien entendu, ne lui rendit jamais. Ce fut donc une grande calomnie quand on avança qu'il faisait contribuer pécuniairement les villes par où il passait, et notamment celle d'Auxerre. Si cela eût été, quelqu'un, le maire ou le receveur municipal qui aurait payé, aurait été obligé de faire figurer la somme dans ses comptes. On doit penser que, lorsqu'il fut proscrit par l'ordonnance du

24 juillet, ses ennemis n'auraient pas manqué de faire un relevé de ces payements et de le lui jeter aux jambes.

Dans toutes nos marches et contremarches, nous revenions plusieurs fois dans les mêmes endroits. Nous en explorions de nouveaux aussi. Un jour, de Villeneuve-le-Roi, nous vînmes à Courtenay, et de là à Nemours. Ce fut dans cette ville que je proposai au général de prendre par économie un cuisinier qui ferait notre ordinaire. Il approuva mon idée et en fit demander un parmi les hommes de notre petite armée. Un soldat d'un bataillon dit de la Vendée, se présenta, disant avoir servi longtemps chez un restaurateur de Paris. Je le retins sur-le-champ, lui remis de l'argent et l'envoyai au marché, en lui indiquant à peu près la manière dont le général entendait être servi. Il nous fit un dîner confortable à l'auberge où nous étions logés et où l'on nous devait place *au feu et à la lumière*. Depuis nous ne fîmes plus autrement, et notre bourse s'en trouva beaucoup mieux, et nous aussi.

Ce soldat cuisinier était Cottin, depuis cafetier à Clamecy, que je ne connaissais point alors. Sa femme l'accompagnait dans cette campagne, mais le costume sous lequel elle était ne m'avait pas permis de la reconnaître.

De Nemours, nous redescendîmes encore vers Paris, ainsi que nous y obligeaient les mouvements de l'ennemi. Ensuite, nous nous dirigeâmes sur Brie-Comte-Robert. Nous revînmes en tapinois à

Melun le lendemain soir. Là, le général prit à la mairie un capitaine russe qui venait faire le logement pour sa troupe. Les sous-officiers qui l'accompagnaient s'échappèrent et furent jeter l'alarme parmi les leurs, qui rebroussèrent chemin; et la ville échappa de la sorte, cette fois, à la visite de ces vilains messieurs. Le prisonnier fut amené à l'hôtel de la Galère où nous étions descendus. Allix l'invita fort poliment à souper avec nous. Il refusa tout net, et resta près de nous, sur sa botte de paille, tandis que nous prenions notre repas, en attendant notre coucher qui ne différait guère du sien.

Dans la nuit, nous eûmes avis que les dragons de la Tour rôdaient aux environs, côté de la route de Fontainebleau. Allix avait sous ses ordres le général Devaux, on l'envoya contre eux. Ils étaient en bonnes mains.

Pour moi, je suivais tous les mouvements dans la chaise d'Allix qui était toujours à cheval. Je fermais ordinairement la marche, et, cette nuit-là, fut pour moi un feu d'artifice continuel; chaque coup de fusil tiré dans l'ombre décrit un zigzag comme la foudre quand elle éclate, seulement le fusil la représente en miniature. Ce spectacle, cinq à six cents fois répété, de cinq minutes en cinq minutes, était plaisant et fort récréatif. Nous arrivâmes ainsi à Fontainebleau, par une matinée superbe, chassant devant nous ces fameux dragons autrichiens. Tous les habitants dormants de cette ville, réveillés en sursaut par le bruit de l'artillerie et le pas des

chevaux, entr'ouvrant discrètement un volet de leur chambre à coucher pour voir ce que tout cela signifiait, étaient des plus comiques. Les grilles du parc étaient ouvertes : c'était au travers de ce beau jardin qu'on se fusillait ferme de part et d'autre. Nous les poussâmes jusqu'à Moret tambour battant, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent au delà de la Seine.

Moret est une jolie petite ville, autrefois fortifiée, et à qui il ne reste plus que deux portes en face l'une de l'autre et de vieux murs ébréchés.

On se canonnait réciproquement encore de là. Pendant que jouait cette musique, nous nous promenions, Allix et moi, devant la porte de Fontainebleau ; et les boulets qui traversaient la grande rue, d'un bout à l'autre, venaient quelquefois nous passer devant le nez. Un de ces boulets vint se placer dans le ventre d'un malheureux cheval d'artillerie dont nous étions tout près.

Le général Devaux qu'Allix avait laissé démêler cette fusée, était un vieux brave qui ne boudait pas. Aussi mena-t-il cette affaire de la belle manière [1].

Le régiment de la Tour, soutenu par de la troupe de ligne, croyant avoir affaire à quinze ou dix-huit cents hommes au moins, décampa et nous laissa le champ de bataille.

Le lendemain soir, nous revînmes du côté de

[1] Il fut tué à la bataille de Waterloo à côté de l'Empereur.

Montereau et nous nous arrêtâmes au haut de la montagne. C'était ce soir-là que devait sauter le pont de cette ville. J'entendis en effet, du fond de ma chaise, vers les neuf à dix heures du soir, la terrible explosion qui jetait à une hauteur prodigieuse ses pavés et ses autres décombres ; il fallait qu'ils eussent été poussés avec une grande force et portés à une élévation bien étonnante pour avoir mis à retomber un temps aussi long que celui que je remarquai. Rien non plus n'était plus curieux que le bruit ou espèce de cliquetis que faisaient toutes ces pierres retombant les unes sur les autres avec une rapidité en rapport avec le poids de chacune d'elles. Quand je dirai que la chute a duré plus d'une minute et demie, je ne dirai rien de trop.

Tout en battant souvent l'ennemi, Napoléon perdait chaque jour du terrain. Arrivé à Troyes le 29 mars, il apprit que les Russes et les Prussiens marchaient à grands pas sur Paris. Il se dirigea donc en toute hâte, avec son armée, au secours de sa capitale. Il était trop tard. Quoique le plus actif des capitaines du monde connu, la trahison fut encore plus active que lui.

Pendant que ceci se passait, trouvant la route dégagée, nous reprîmes le chemin de Dijon, mais nous ne pûmes aller plus loin que Sens. Sans nouvelles de la grande armée de Paris, nous ignorions que l'armée coalisée y était entrée le 31, par capitulation.

Le 2 ou 3 avril, le général reçut du nouveau ministre de la Guerre le *Moniteur* qui annonçait cette triste nouvelle. Il le lut au coin de la cheminée. J'attendais avec grande impatience qu'il eût fini pour le lire à mon tour, car nous étions privés de journaux depuis plusieurs jours, et j'étais d'autant plus empressé de voir ce tour arriver que je voyais mon homme tourner les yeux de manière à me faire croire que, dans ce qu'il lisait, il devait y avoir bien des choses extraordinaires. Quand ie vis qu'il terminait sa lecture, je tendis la main pour prendre la feuille officielle, mais, au lieu de me la remettre, il la jeta vivement au feu ; je voulus l'en retirer. — « Laissez cela, dit-il en prenant la pincette pour exciter un plus prompt embrasement, ce sont des sottises! » D'instants à autres, je l'entendais marronner entre ses dents : « Les lâches ! »

Nous apprîmes bientôt ce qu'il voulait nous cacher. On lui demanda son adhésion au nouveau gouvernement. Il prit une feuille de papier, la tourna et retourna bien des fois ; quand il voulait commencer à écrire, il s'arrêtait tout court, posait sa plume et la reprenait, ne sachant par quel bout commencer ; enfin il s'y décida.

Quelque temps après il reçut ordre de se rendre avec son monde à Janville, petite ville du département de l'Eure-et-Loir, et d'y tenir garnison provisoirement.

Ne sachant quand on nous rappellerait de notre

exil, nous prîmes logement dans la maison non habitée d'un chef de division d'un des ministères. Il y avait un jardin, nous y passions une grande partie de nos journées couchés sur l'herbe.

Ce ne fut qu'à la fin que le général obtint la permission de revenir à Paris.

Partout, sur la route que nous suivions, on me demandait le nom du général que j'accompagnais. Quand je nommais Allix, chacun de se récrier : « Comment ça! le général Allix! je croyais qu'il était gros et grand comme ça... » et l'on me montrait avec la main la taille d'un géant, mesurant sans doute le mérite à la toise.

Nous traversâmes bon nombre d'endroits où se trouvaient des bivouacs de Cosaques ; nous les traversâmes tous, sans que personne ne nous dise la moindre chose, et nous arrivâmes à Paris sans le moindre encombre.

Voilà à peu près tout ce que je peux dire pour l'instant. Comme je l'ai fait remarquer en commençant, j'ai pu faire des transpositions de dates et de lieux, j'en ai fait bien certainement surtout dans ma campagne de France, parce que je n'ai retrouvé aucune note de ces derniers temps, mais, quant au fond, en général tout est vrai, tout est positif. Tout cela, à la vérité, est bien peu de chose. Si j'avais écrit un roman, j'aurais pu faire des contes par-dessus les nues. La vérité est presque toujours aride et monotone.

Quant à ce qui pourrait me rester à dire depuis

